

Ciné Fantastique
32
MAD MOVIES
LES MAQUILLAGES AU CINEMA (2)
DAVID LYNCH et DUNE 1ère partie
LA LEGENDE DE TARZAN
LE MONDE APRES LA BOMBE
Rétro : The rocky horror picture show
M 2016 – 32 – 20,00 F CANADA $ 2,95 SUISSE 6,50 F



MAD MOVIES Ciné-Fantastique N° 32

Rédaction, Administration : 49, rue de La Rochefoucauld - 75009 Paris

Editeur/Directeur de la Publication : Jean-Pierre PUTTERS

Dépôt légal : septembre 84
Revue bimestrielle

N° commission paritaire : 59956
N° ISSN : 0338 – 6791

Prix de l'exemplaire 20,00 F

COMITÉ DE RÉDACTION : Bertrand Collette, Yves-Marie Le Bescond, Michel Prati, Jean-Pierre Putters, Denis Tréhin.

COLLABORATIONS : Thierry Ardiller, Jean-Paul Aubry, Jimmy Frachon, Bernard Lehoux, Jean-Michel Longo, Alain Petit, Jack Tewksbury, Marc Toullec, Jean-Marc Toussaint, Yep,

ILLUSTRATIONS et remerciements à Christophe L., Denis Tréhin, Michèle Darmon, Dominique Segall, Sygma, Michèle Abitbol et Caroline Vié.

Correspondante aux U.S.A. : Maitland MC DONAGH.




LA GUERRE DU FEU


THE ELEPHANT MAN


THE LAST STARFIGHTER

SOMMAIRE

Photogravure et composition : E.F.B.
Impression : SIEP – Distribution : N.M.P.P.
Maquette : Jean-Pierre Putters
Tirage : 70 000 exemplaires

Photos de couverture : INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT, MAD MAX II, LA LEGENDE DE TARZAN et CHUD. Page 3 : THE GHOSTBUSTERS et CONAN LE DESTRUCTEUR. Page 4 : LA LEGENDE DE TARZAN.

EDITORIAL

Peut-être un peu surpris de nous voir si tôt en kiosques, non ? Que se passe-t-il, c'est l'horaire d'hiver qui démarre plus tôt que prévu ? Euh, non ; il se fait tout simplement que nous avons décidé de passer « bimestriel ». La bimestrialité, au cas où vous ne seriez pas bien réveillé ce matin (à trois heures de l'après-midi... bravo les gars !) cela concerne une parution tous les deux mois, et non pas deux fois par mois (faut pas pousser quand même). Bref, deux numéros supplémentaires par an, de quoi ravir les nombreux lecteurs qui nous réclamaient d'accélérer notre parution. Inutile de dire qu'il s'agit pour nous d'un test dont le but final vise à la mensualisation de ce que vous tenez actuellement entre vos griffes acérées. Donc, ne nous laissez pas tomber, on compte sur vous.

Une rentrée chargée guette tous les fans de cinéma fantastique, on remplirait un éditorial à énumérer les productions prévues d'ici au mois de décembre. Ce numéro vous en donnera un premier aperçu avec ses quelques « avant-première ». Etant donné l'accueil réservé au numéro sur les maquillages d'Ed French, nous avons décidé de récidiver avec ceux de John Caglione, autre magicien du genre aux U.S.A., qui n'a rien à envier à son collègue précédemment interviewé. Et puis, à l'aube de la sortie du film le plus attendu de l'année, nous vous proposons un dossier « David Lynch » dont la seconde partie envisagera un peu mieux qu'ici l'infernale production de Dino de Laurentiis : *Dune*. **Nous poursuivons le dossier « animation » dans le « Cinéfan », torturons Helen Slater qui nous parle de** *Supergirl*, **rendons visite aux décorateurs de** *Nemo*, **envisageons la carrière de Gerry Anderson, rendons compte du festival de super 8 fantastique, nous remémorons du génial** *The Rocky horror picture show* **avant de faire un tour d'horizon sur les mondes apocalyptiques de demain tels qu'ils sont visualisés au cinéma.**

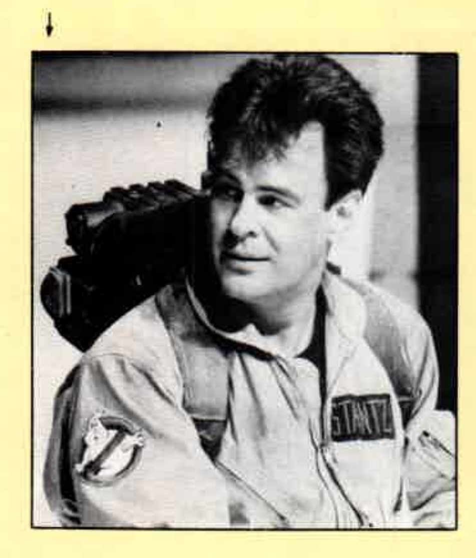
De quoi remplir un numéro complet de Mad Movies si cela n'était déjà fait, ça tombe bien. Rendez-vous donc à dans deux mois ; une nouvelle ère commence...

Jean-Pierre PUTTERS



Après avoir refusé le rôle du méchant dans **View to a Kill,** David Bowie se consolera peut-être avec le tournage de **son** propre film ; du moins, c'est ce qu'il a annoncé fièrement...

Devant l'incroyable succès du délirant **Ghostbusters,** il y a de fortes chances pour que l'on voit ici le précédent film, presque fantastique, de Dan Ackroyd : **Doctor Detroit ;** parodie des films de chevaliers des temps modernes...

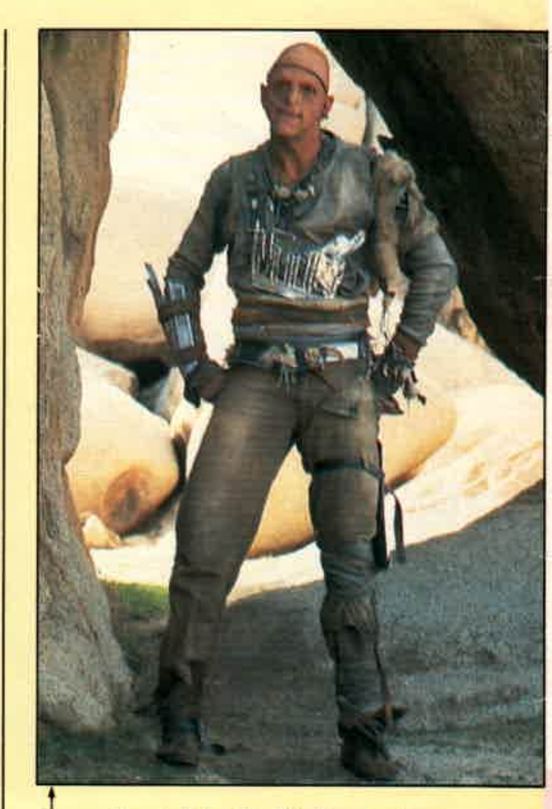


Nos héros échapperont-ils à la malédiction d'**Evil dead & The army of Darkness ?** Vous le saurez bientôt, avec la mise en chantier officielle de cette suite, encore plus folle, paraît-il, que le premier film de Sam Raimi. L'affiche montre un malheureux, armé d'une tronçonneuse, harcelé par une horde de démons volants, derrière un chateau brumeux !

Paul Verhoeren, dont on vous a signalé le prochain film **Flesh & Blood,** dans le précédent N°, triomphe en Angleterre avec le bizarre **Quatrième homme ;** sordide histoire d'une relation très particulière entre un homme et une femme ; on songe à **Eraserhead** comme à **Videodrome.** Très étrange, je vous dis...

La série TV US, **Tales from Darkness,** a été acheté par une chaine anglaise. Vous savez bien : c'est la série de George Romero, dont le pilote **Trick or treat** est démentiel... Le tournage de **Creepshow II** ne devrait pas tarder à débuter. On retrouvera George Romero derrière la caméra, malgré ses assertions précédentes. Des cinq histoires retenues de King, l'une a déjà été publiée sous forme de nouvelle.

Speaking of King, le master se verra prochainement adapté par David Cronenberg pour la seconde fois ; ce dernier a abandonné son **Total recall** pour se mettre au tournage de **Pet cemetary** (George Romero en est le producteur).



Je vous l'avais bien dit : l'infâme Jupiter et sa bande de tarés ont survécu au carnage de **La colline à des yeux ;** En fait, ils se portent même si bien que nous les retrouvons au générique de **Hills have eyes II !** Toujours réalisée par Wes Craven, cette suite semble pourtant assez « sage »... et même assez fade, pour tout dire ! Normal : il s'agit quasiment de la **même** histoire que pour le premier volet, l'originalité en moins...



Le groupe de super-héros canadien **Alpha flight** va devenir une série animée de 26 épisodes produits, of course, par la Marvel Comics Group.

Après la chute dans l'oubli du mythique **Cry of Chtulu,** inspiré des œuvres dementielles du romancier H.P. Lovecraft, un certain Monsieur John Landis a fait savoir qu'il travaillait sur une adaptation de **la couleur tombée du ciel.** Par Nyarlathotep, enfin de bonnes nouvelles !

On parle beaucoup à L.A. ces derniers temps d'un grand film inspiré de la série TV, **Au delà du réel (The outer limits) :** le succès de **Twilight zone** y est sûrement pour beaucoup.

Le projet le plus long de toute l'histoire du cinéma fantastique, à savoir la mise en image de la célèbre B.D. **Dick Tracy,** n'est pas abandonné : après que J. Landis l'ait laissé tomber, Warren Beatty lui-même parle de l'incarner... et de le réaliser !

2010 avance, et se différencie de ci de là d'avec son modèle littéraire. Les producteurs ont annoncé que le film répondrait à toutes les questions soulevées par **2001 :** c'est gentil !

007 contre John Steed (de **Chapeau Melon & Bottes de Cuir) :** voilà l'une des rencontres étonnantes du prochain James Bond, **View to a kill,** tourné depuis la mi-août à Paris, Chantilly et Chicago. La mission de Bond le conduira à essayer de récupérer une micro-puce d'ordinateur de défense : nos agents vous en apprendront plus très bientôt...

Le dernier film de Paul Bartel **(La course à la mort de l'an 2000/Les seigneurs de la route),** intitulé **Not for publication,** réunit l'ex Mrs De Palma, Nancy Allen, et David Naughton **(Le loup-garou de Londres).** Il y est question d'une jeune journaliste qui va se trouver mêlée à de très sales combines politoco-rigolardes. Une comédie à l'humour-très-noir dans la lignée du précédent film de Bartel (scandaleusement inédit ici) **Eating Raoul...**

Broccoli paniquera-t-il encore cette année ? Kevin Mac Clory, producteur de **Jamais plus jamais** vient d'annoncer la production de « son » nouveau Bond, dont le titre de tournage est toujours pour l'instant **S.P.E.C.T.R.E.** L'histoire est encore tirée d'**Opération Tonnerre.** Ca va être dur d'être différent, puisqu'il y a maintenant déjà deux films basés sur ce roman !...

On ne l'attendait plus et pourtant le voilà. Le **Peplum** nouveau est arrivé avec ce spécial **« Caligula »** d'une centaine de pages. Un travail fou et hyper-documenté sur le film de Tinto Brass, suivi d'entretiens à propos de **Caligula et Messaline** et d'un dossier sur la pièce d'Albert Camus, **Caligula.** Notes de lecture, références historiques, parallèle avec les bandes dessinées, étude sur les décors, rien ne manque dans ce monument du fanzinat. Hélas, Michel Eloy est un petit discret qui ne parle jamais de prix. Tout renseignement s'obtiendra donc à son adresse : **Peplum,** rue Lesbroussart, 45, B 1050 – Bruxelles Belgique.

Chair pour Frankenstein n° 4 a défoncé notre boîte à lettres. C'est que ce fanzine de plus de 100 pages pèse son poids d'illustrations inédites et de critiques de films en débandade. On y trouve pourtant un dossier central sur le fanzinat particulièrement intéressant et significatif du phénomène « presse amateur ». Renseignements auprès de Claude Vanzavelberg, 224, rue Auguste Rodin, appt. 2, Bt 1, 62100 Calais.

Le cri du Lycanthrope livre son n° 4. Au sommaire un article sur les sirènes ainsi que la prise en compte de quelques films récents plus critique de livres et de disques. Y'a (qu'est-ce que c'est que ces mecs qui ne numérotent pas leurs pages...) une chiée de pages et ça coûte 15 F, qu'on envoie à Thierry Wust, 5, rue du Travail, 67000 Strasbourg.

Malgré le succès mitigé enregistré à la sortie du téléfilm spécial **The man from uncle : the 15 year latter affair** (Des agents très spéciaux : l'affaire des 15 ans après !), il serait néanmoins question de lui donner une suite, plus « fantastique », et toujours avec Robert Vaughn & David Mac Callum. Affaire à suivre.

Prochain projet de Steven Spielberg : réaliser, pour une chaîne de télévision américaine, NBC, une série anthologique de Science-Fiction basée sur l'immortelle revue des 30's : **Amazing story.**

Après **Le Manitou,** Graham Masterton, l'auteur du livre original, vient de signer la pré-production de l'adaptation de deux de ses romans d'horreur : **The devils of day & tengu.** Le premier narre l'utilisation par les alliés de démons conducteurs de tanks ! Quant au second, il s'agit ni plus ni moins de la revanche apocalyptique d'un mutant né à... Hiroshima !

Qui êtes-vous ? Le N° 6. – Cette petite phrase-clé, tirée de la célèbre série **Le prisonnier,** va à nouveau faire parler d'elle : eh oui, vous l'avez deviné, un projet de long-métrage consacré aux nouvelles aventures du N° 6 est en cours. Patrick Mac Goohan a écrit le scénario, qui projette Le Prisonnier dans une autre dimension ! Tournage imminent...



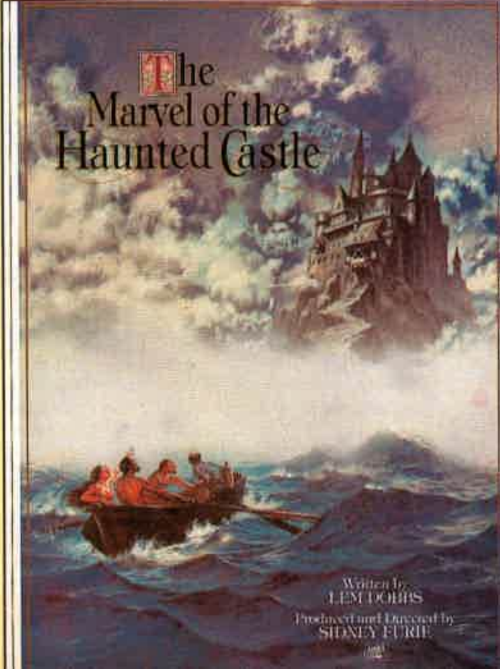


Toujours dans le cadre des « revivals » des grandes séries de la fin des années 60, ITC a annoncé la mise en chantier d'une suite d'**Amicalement vôtre.** Brett Sinclair y habiterait maintenant Paris, tandis que Danny Wilde serait l'éditeur d'un journal...

Indiana Jones III : oui, oui, oui ; nous savons déjà quelques petites choses sur ce film. 1°/Le scénario sera adapté d'une histoire préalablement envisagée pour **Les aventuriers de l'arche perdue.** 2°/La grande partie du récit est située quelque part en Grande Bretagne. 3°/Le titre de production est actuellement **The further adventure of Indiana Jones !**

Star trek IV : c'est parti ! Harve Bennet, le producteur des deux derniers films, a annoncé officiellement le projet. Le nom de Léonard Nimoy-Spock – a à nouveau été avancé comme réalisateur. Quant à l'histoire, elle présentera un équipage complètement nouveau à bord de... L'Excelsior. Mais n'en disons pas plus : Bennet n'en sait encore rien lui-même !

Il n'est pas trop tard pour l'annoncer aux lecteurs de MM : Albert Puyn, qui nous offrit l'estimable **L'Epée sauvage** (vous savez, ce film dont nous avons publié l'affichette italienne dans le n° 30 avec une légende totalement erronée l'attribuant à **L'Archer et la sorcière!** Eh oui, on sait reconnaître nos étourderies à MM), a réalisé un autre film intitulé **Radioactive Dreams** et qui se déroule après un holocauste nucléaire, la population de la Terre étant réduite à différentes espèces de mutants. On espère quand même vous en reparler un jour si le film sort.



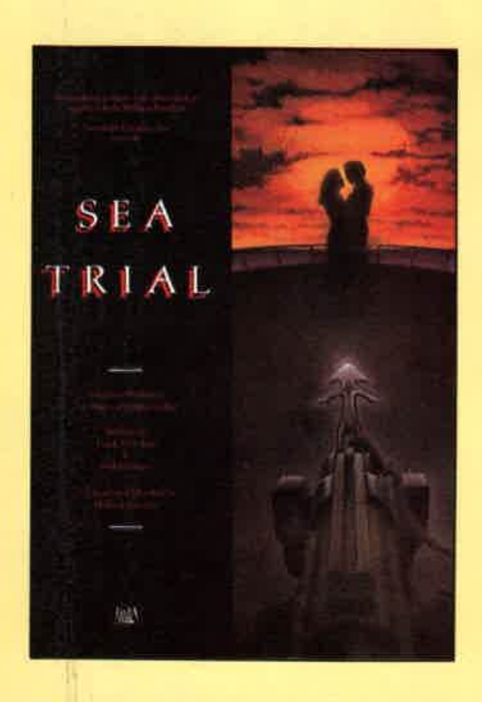
La Saga **Dune** n'est pas prête de se terminer : les producteurs (Dino de Dollardis) ont l'intention de filmer TOUS les livres de Frank Herbert. Ce dernier doit d'ailleurs, par contrat, en écrire un tous les deux ans : étrange coïncidence, ne trouvez-vous pas ?...

Omicron vient de paraître. Il s'agit d'un nouveau fanzine de 70 pages, agréablement présenté, dont le premier numéro se scinde en deux parties : une filmographie commentée des films de Dracula et une étude sur les effets spéciaux de Ray Harryhausen. Suivent quelques critiques de films et une rubrique vidéo. Ça ne demande qu'à vivre, alors aidez-le en le commandant, 10 F (plus frais de port, sans doute) à **Omicron,** 5, boulevard Camille Flammarion, 13001 Marseille.

Space Vampires que Tobe Hooper prépare pour la Cannon, change de titre et devient **Life Force**. Hooper a été pressenti par la firme pour deux autres films dont on ne sait rien pour l'instant.

Dix années après l'original et classé X **Flesh Gordon**, une suite intitulée pour l'instant **Flesh Gordon and the Cosmic Cheerleaders** est en préparation chez Graffiti Prods, et sera réalisée de nouveau par Howard Ziehm. Début de tournage le 5 novembre prochain au Texas.

Alors qu'on attend toujours chez nous la sortie de **Gremlins**, Joe Dante va s'atteler dès cet automne à un nouveau film fantastique produit par la Paramount. **Explorers** en est le titre et mettra en scène trois jeunes garçons faisant une étonnante découverte qui provoquera chez eux un rêve collectif. Le script est signé par Eric Luke et les premières prises de vue auront lieu en octobre. Sortie prévue aux USA durant l'été 85.



Richard Franklin **(Patrick, Psychose II, Cloak and Dagger)** a un projet de « thriller anthropologique » avec le scénariste fameux Everett De Roche, et mettant en scène des chimpanzés. Bien que comparant le projet avec **Les Oiseaux**, Franklin tient à préciser que cela n'aura rien à voir avec l'œuvre d'Hitchcock.

Sidney Furie **(L'Emprise)** nous revient dans une histoire de château hanté avec **The Marvel of the Haunted Castle.**

William Friedkin, dont on espère bien voir un jour l'inédit **Deal of the Century**, nous concocte actuellement **Sea Trial**, un nouveau suspense, sur un scénario de Frank De Felitta et Walon Green.



Ron Howard, réalisateur de **Splash,** fait une nouvelle incursion dans le domaine du Fantastique avec **Cucoon** pour la 20 th Cent. Fox. Il s'agit de l'histoire d'amour entre une extra-terrestre et un être humain. Le terrien sera interprété par Steve Guttenberg, quant à sa « compagne » elle sera interprétée par la fille de Raquel Welch : Tahnee.
Howard remplace au pied levé le réalisateur Richard Zemekis, qui avait été congédié peu avant le début du tournage.

Toujours des problèmes avec **Return of the living Dead** dont le tournage a commencé à Los Angeles en juillet dernier sous la bannière Hemdale/Fox et Orion pour la distribution.
Après les désistements de G. Romero, John Russo (co-auteur de **Night of the living Dead),** et de Tobe Hooper ; c'est le scénariste lui-même, Dan O'Bannon **(Alien, Tonnerre de feu),** qui prend les commandes.

Encore du nouveau pour Laurel Entertainment Inc, la compagnie de George Romero et Richard Rubinstein. En plus de **Day of the Dead, The stand, Creepshow 2** et la série T.V. : **Tales from the dark side,** il est question du retour d'un certain docteur Anton Phibes, qui fit une brillante carrière avec les deux films de Robert Fuest : **The abominable Dr Phibes** et **Return of Dr Phibes.**
Le scénario de **Phibes Resurrected** sera de John Whiton et William Godstein, créateurs des deux premiers films.
Aucun casting n'est prévu pour l'instant, mais il est difficile d'imaginer quelqu'un d'autre que Vincent Price dans le rôle de l'abominable Docteur.

L'intrigue de **Starman** de John Carpenter est l'inverse de celle de **Cucoon :** un « alien » (Jeff Bridges) s'éprend d'une terrienne (Karen Allen). Les maquillages seront signés de main de maître par Dick Smith, Rick Baker et Stan Winston. On a pourtant surpris Jeff Bridges disant : « ce n'est pas un film à effets spéciaux » !
L'accent, dans **Starman,** a été mis sur les éléments romantiques de l'histoire...
Carpenter n'ayant jamais déçu ses spectateurs, il y a encore de l'espoir !

Alors qu'on pensait que le filon **Frankenstein** était plus ou moins épuisé, voici une

RADIOACTIVE DREAMS* (ci-dessus) et *CRIME WAVE.



autre variation sur ce thème : **Franken Wenie** des studios Disney. Ce film en noir et blanc d'une demi-heure constituera la première partie lors de la redistribution de **Pinocchio.**
L'histoire raconte comment un émule de Frankenstein (Barett Oliver – **the never ending story**), assisté d'un professeur de biologie (Paul Bartel, réalisateur de **Private parts, Death race 2000, Eating Raoul),** tente de ramener son chien à la vie. Le laboratoire sera constitué d'éléments provenant du **Frankenstein** de 1931.

Peter Cushing va reprendre le rôle de Sherlock Holmes dans **The Mask of death** qui regroupera également des vétérans comme John Mills, Ray Milland **The man with X-Ray eyes)** et Anne Baxter.

Le tournage d'**Ennemy Mine,** une production 20 th century fox racontant l'histoire de deux pilotes (un « alien » et un terrien) qui sont abattus en même temps, a été retardé après 2 semaines de tournage sous la houlette de Richard Loncraine **(Brinstone and Treacle).**
Les studios, mécontents du travail de Loncraine l'ont remplacé par Wolfgang Peterson **(Das Boot, The neverending story).** La sortie du film est maintenue pour l'été 85.

Legend, le film de Ridley Scott pour Universal, est en phase de devenir légendaire pour une malheureuse raison. On raconte que les effets spéciaux du film ont été la cause de l'incendie qui a détruit le plateau **Moonraker** aux studios Pinewood en Angleterre. Ces studios ont accueilli un grand nombre de films fantastiques et le plateau de 4 500 m2 détruit avait, entre autre, été utilisé pour **Star Wars** et la plupart des James Bonds récents. Malgré cela, le tournage continue et on ne sait toujours rien sur l'intrigue. Scott a « éjecté » des photographes et a même refusé de présenter les rushes à Universal !

Shirley Jackson, dont la nouvelle **The haunting of Hill house** a été adaptée à l'écran par Robert Wise sous le titre **la maison du diable,** va voir une autre de ses œuvres portée à l'écran 22 ans après parution.
We have always live in the Castle est un conte de folie et de meurtre au sein d'une famille de la Nouvelle-Angleterre.

La Grande-Bretagne continue sa guerre énergique contre les films violents. L'amende, pour la vente, la location ou la présentation de films classés choquants pour certaines classes d'âge, a été fixée à 20 000 livres.
La censure Britannique, qui n'a que de faibles pouvoirs sur les distributions en salles, se rattrapera sur les vidéo-cassettes. L'application de cette loi perturbe le British Videogram Association (qui représente la plupart des distributeurs, major ou indépendant) et les effets immédiats risquent de frustrer un grand nombre de fans de films d'horreur.

Gremlins, l'association Dante/Spielberg, qui avait été tourné dans l'espoir de conquérir un jeune public, a bénéficié du PG-13 (int. – 13ans) créé spécialement pour l'occasion, par la censure américaine.

Universal vient de sortir un « Best of », constitué d'extraits des meilleurs films fantastiques de la société. Le gag c'est que le film a été classé « X » alors qu'aucun des films d'où sont tirés les extraits n'avaient jamais rien eu de plus qu'un « R »... Ouarf ! Ah, euh oui, le film s'appelle **Terror in the aisles.**

La sortie de Dune n'ayant lieu que dans quelques mois, le réalisateur David Lynch est déjà au travail sur un nouveau projet. **Blue Velvet** raconte l'histoire d'un teenager qui trouve une oreille humaine sur le trottoir ! Après une visite peu convaincante à la police, il décide de mener sa propre enquête...

Les fans de Godzilla se réjouissent, il est question de deux nouveaux films contant les exploits de l'adorable bébête japonaise. L'un d'eux serait un remake du film de I. Honda (1954), et serait réalisé par le tâcheron Steve Miner **(Vendredi 13 nº 2 et nº 3).** A quand **Godzilla vs Jason ?...**

Après le succès magistral rencontré avec leur « Nuit Féline », où furent projetés en continuité le **Cat people, l'Homme-léopard** de Jacques Tourneur, ainsi que le **Curse of the cat people** de G. Frisch et R. Wise, tous trois dans des copies excellentes ; les responsables du 7e Art Beaubourg (Paris) vont s'attaquer à Polanski, avec **Cul de sac (répulsion** devrait suivre), en attendant de déterrer des bijoux comme les **Tarantula, Deadly mantis, Forbidden planet, The fly, Sherlock Holmes** et autres – ô joie – **House of Dracula & House of Frankenstein !** Bravo les gars, continuez... Toutes griffes dehors !

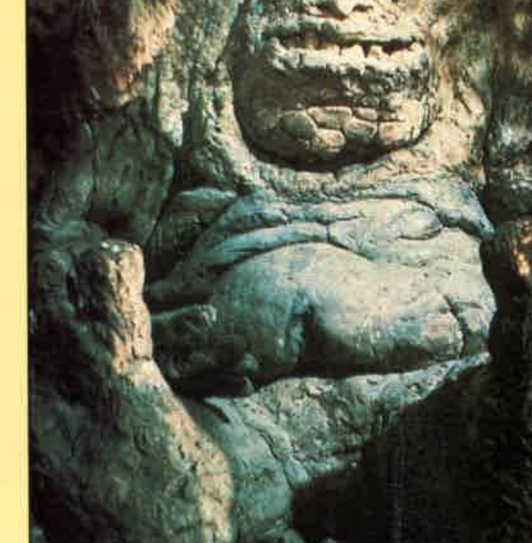


THE NEVERENDING STORY

Bientôt la sortie sur nos écrans de **L'Histoire sans fin** (The Neverending Story) de Wolfgang Petersen **(Le Bateau).** C'est l'histoire d'un jeune garçon de 10 ans qui, ayant acheté un étrange et merveilleux livre, en devient peu à peu l'un des personnages, dans l'univers féerique de Fantasia.

Steven Spielberg a acquis récemment les droits de plusieurs titres des Aventures de Tintin et Milou. Par ailleurs, il devrait collaborer prochainement avec Richard Donner pour une production intitulée **Goonies,** sur un scénario de Chris Colombus **(Gremlins).**

It' a Fanzine, it's wonderful, it's rempli de photos et d'anecdotes inédites : oui, très bientôt sur vos écrans, celui qu'on attendait vainement : Media – Bis hors série nº 1. Consacré à l'étude d'un film unique sous toutes ses coutures (et c'est le cas de le dire...), un film qui traumatisa des gens comme Alan Parker, G. Lucas ou S. Spielberg... Et fit se retourner dans sa tombe Mary Wollstonecraft Shelley ! Tout renseignement contre timbre (tarif actuel) à : M.B. Collette, 158, bd Vincent-Auriol, 75013 PARIS.





Caroline Munro va nous revenir dans une nouvelle production horrifique intitulée **Don't Open Until Christmas** financée par ceux qui nous donnèrent le ringard mais sanglant **Le Sadique à la Tronçonneuse.**

Hurlements 2 est en tournage en Tchécoslovaquie. C'est Philippe Mora **(The beast Within)** qui prend la place de Joe Dante et l'histoire est celle d'un savant qui poursuit les survivants du premier film jusqu'à la terre de leurs ancêtres : La Transylvanie.
Christopher Lee est mentionné au générique et les effets de mutation sont en cours d'essai sur l'étonnante teutonne Sybil Danning. Il est dit qu'ils seraient exécutés par « les mêmes personnes que celles qui ont fait **Cat People...** » ce qui signifie que Tom Burman (qui avait travaillé avec Mora sur **The beast within)** est probablement dans le coup.

San HELVING

JOHN CAGLIONE





Quoiqu'il n'ait travaillé avec Dick Smith que sur un film (Scanners), John Caglione est, sans nul doute, l'un des fils spirituels du maître, auquel il voue d'ailleurs une profonde admiration. Sa carrière le démontre, qui le voit passer d'un film d'horreur à une comédie de Woody Allen jusqu'au fameux* Cotton club*, où Coppola a donné à Caglione la possibilité de réitérer (si ce n'est pas dépasser) les prouesses de Smith sur* Le parrain*. John Caglione a touché à tous les domaines du maquillage (télévision, théâtre, publicité, magazine...) avant de devenir l'un des maquilleurs les plus réputés de la côte Est. Nous l'avons trouvé dans son atelier en compagnie de Neal Martz (assistant sur* Les prédateurs, Gorky Park, Spasms, Amityville 3D *et* The Cotton club*). Ses propos démontrent assez combien le maquillage est un travail de collaboration.

MM. : Comment avez-vous débuté ?

C : J'ai commencé il y a longtemps, ma famille étant très portée sur les arts. Mon père était peintre et ma mère faisait des dessins satiriques ; ils n'étaient pas professionnels mais ils étaient bons. J'ai donc vécu ma jeunesse dans ce genre de famille où, à Noël, on vous offre des dessins plutôt que des jouets. La musique faisait également partie de l'univers familial. Le fait le plus marquant, eu égard à ma carrière, c'est qu'à Halloween, au lieu d'acheter des masques style Ben Cooper (1) nous nous les fabriquions nous-mêmes à la maison. Ma mère me maquillait comme Kelly le clown par exemple et mon père se confectionnait un maquillage de Frankenstein. C'est donc comme ça que j'ai commencé ; à faire des maquillages dans l'atmosphère adéquate. J'y passais mes week-ends. Au début ce n'était pas trop sérieux et puis c'est devenu une occupation régulière. J'avais fort heureusement une bande d'amis compréhensifs sur lesquels j'exerçais mes talents. Quand nous jouions à la guerre par exemple je m'arrangeais toujours pour mourir dans des flots de sang.

MM. : Quel genre de sang ?

C : Oh simplement de l'eau colorée. Mais c'était assez convaincant pour des gamins de 11 ans. Je m'amusais aussi à maquiller les copains. Ils revenaient chez eux avec une côte cassée qui sortait de la cage thoracique par exemple. Ce qui ne manquait pas de mettre les parents dans tous leurs états. C'est important d'avoir eu une foule de gens à ma disposition pour pouvoir m'entraîner. Je ne sais pas ce que je serais devenu si j'avais été tout seul.

MM. : Et le cinéma ?

C : Je n'allais pas trop au cinéma à l'époque. Je ne peux pas dire que ça a été une influence majeure. Du moins au début. Il y avait néanmoins à la télévision une émission du samedi soir intitulée **The chiller théâtre**, qui passait de vieux films d'horreur. C'est seulement un peu plus tard que je me suis mis à acheter des bouquins, des magazines. Surtout « Famous Monsters of Filmland » qui, je me souviens, avait publié une série d'articles sur les maquillages de John Chambers et **La planète des singes.** Et puis bien sûr deux-trois choses sur Dick Smith. Un peu plus tard donc, vers 13-14 ans, je me suis mis à faire des recherches en biliothèque, à acheter des livres comme « Dick Smith's Monster Make-up Handbook » ou le « Stage Make-up » de Richard Corson. Bien entendu je continuais à m'entraîner ; j'ai réalisé un maquillage de Quasimodo par exemple.

Dessin de préparation et réalisation du démon d'AMITYVILLE 3D. Ci-dessous : Etude de vieillissement réalisée à l'âge de 19 ans.





The Cone-heads, les célèbres extra-terrestres « français » imaginés par Dan Aykroyd pour le SATURDAY NIGHT LIVE. Ci-dessous : BASKET CASE et LA GUERRE DU FEU.

MM. : Ed French nous expliquait dans MM nº 30 que des ouvrages comme « Stage Make-up » ne sont pas franchement utiles à cause de la différence entre le maquillage de théâtre et celui du cinéma.

C : C'est vrai qu'il y a une grande différence. Néanmoins tout ouvrage est intéressant de même toute forme d'entraînement. Plus vous en savez, mieux c'est. Il est ainsi bon de faire du maquillage de théâtre, ne serait-ce que pour apprendre les bases. Et puis vous ne savez jamais ce que vous ferez plus tard. Le maquillage de théâtre est assez abstrait et puissant à la fois et il arrive qu'un cinéaste ait envie de ce genre d'effets. Il est certain qu'en général c'est plus subtil au cinéma. J'ai réalisé pour une pièce de Broadway une créature de Frankenstein qui était assez grossière et je ne l'aurais sûrement pas fait de cette façon si ça avait été pour le cinéma.

MM. : Comment avez-vous démarré professionnellement ?

C : Ça relève un peu du conte de fée. J'ai décidé de me consacrer au métier de maquilleur vers 12-13 ans. A 15 ans je suis tombé sur une revue de ragots hollywoodienne qui donnait l'adresse du « Linda Blair Fan Club » ; c'était à l'époque de **l'Exorciste**. Je désirais ardemment entrer en contact avec Dick Smith. Je leur ai donc écrit en pensant que Dick habitait la côte Ouest. Heureusement quelqu'un de sympa chez Warner a transmis la lettre à Dick Smith, qui m'a ensuite très aimablement reçu. Je lui ai donc montré mes réalisations et, il a été très franc, il m'a dit que je n'avais pas assez de talent et que j'avais plutôt intérêt à me lancer dans la prothèse dentaire ! Là, bien sûr, ça a été le choc ; le conte de fée était terminé. J'ai quand même décidé de continuer et ça m'a, en fait, incité à travailler encore plus dur. Finalement, à l'âge de 18 ans, Dick, avec lequel j'étais resté en contact, m'a téléphoné pour m'apprendre qu'il y avait un stage de disponible chez NBC et qu'il pourrait m'introduire auprès de Lee Baygan et Sandy Hall, qui était à la tête du département maquillage de NBC. Ils m'ont engagé et ça a été le début de ma carrière, mon premier travail rétribué.

MM. : En quoi consistait ce travail ?

C : J'ai fait un peu de tout. Je passais d'un département à l'autre. Mais j'ai principalement travaillé pour le **Saturday Night Live** (2). C'était un bon apprentissage car ils réécrivaient leurs sketches constamment ; il me fallait donc repenser ou même créer certains maquillages au dernier moment. Je me suis plus particulièrement occupé de Belushi et d'Aykroyd. Quand Belushi jouait un samouraï, par exemple, je le transformais en guerrier nippon. Quand Aykroyd se déguisait en Rod Serling ou en « cone-head »...

MM. : Ah ! Les fameux cone-heads. Ce sont ces personnages dont le crâne a la forme d'un cône de 30 cm de haut. Qui sont-ils en réalité ?

C : Des français (rires). Non, non je ne rigole pas ; en fait ils viennent d'un autre monde mais pour passer inaperçus ils prétendent qu'ils viennent de France. Les personnages ont été inventés par Dan Aykroyd et le maquillage a été conçu par Fullerton qui, à l'époque, faisait partie de l'équipe NBC. Ils sont trois ; ce sont des gens bizarres et marrants. Ils parlent de façon imagée, ils boivent la bière par paquet de 6, d'un coup. Ils ont vécu plusieurs sketches ; on les mettait dans différentes situations, les cone-heads vont au théâtre, au supermarché, etc.

MM. : Avez-vous jamais réalisé d'effets spéciaux ?

C : Non, il s'agissait principalement de maquillage classique. Mais ça a été un bon entraînement. Ça m'a permis d'apprendre les mélanges, l'équilibre des couleurs, les prothèses. Et puis j'ai fait un peu de tout ; des soap operas comme **Another world** ou **Texas** ou des causeries comme le **David Letterman show.**

MM. : C'est à l'époque NBC que vous avez travaillé sur plusieurs longs métrages dont le premier est **Basket case.**

C : En effet. Kevin Haney était responsable des effets spéciaux et il avait besoin d'aide pour le maquillage des victimes. Il s'est principalement occupé du monstre et j'ai donc fait les visages lacérés et les blessures diverses. Peu de temps après Dick Smith m'a appelé sur le tournage de **Scanners.** J'ai réalisé le cadavre carbonisé de la fin sous la supervision de Dick. Il a été fabriqué de singulière façon. Nous disposions d'un squelette en plastique que j'ai recouvert de pâte à pain. Puis je l'ai modelé pour lui donner la forme d'un corps et enfin je l'ai soumis au feu d'un chalumeau. La mie de pain s'est donc mise à craqueler, créant ainsi l'illusion d'une peau brûlée.

Toujours à la même époque, j'ai donné un coup de main à Carl Fullerton sur **Friday the 13th part 2 (le tueur du vendredi).** Je me suis occupé de divers travaux de laboratoire, j'ai réalisé quelques moules et Carl a été assez sympa pour me laisser créer un des effets du film. Il s'agissait de la tête pourrie de Mme Vorhees (la mère de Jason) que l'on voit à la fin, décorée de bougies. Je l'ai réalisée en mousse de caoutchouc.

MM. : Vint ensuite **Amityville 2-The possession.** *Comment*





avez-vous été engagé sur le film de Damiani ?

C : Peut-être parce que je suis italien comme de Laurentis (rires). Non en fait je ne sais pas ; je crois que Dick Smith m'a recommandé. J'ai rencontré le producteur et le metteur en scène, je leur ai montré des photos de ce que j'avais fait et ils m'ont engagé sur le champ. Comme c'était mon premier film en tant que responsable je me suis efforcé de suivre le script à la lettre. Ils voulaient des effets dans le style de l'**Exorciste,** ce pour quoi je n'étais pas très chaud, mais je leur ai donné ce qu'ils demandaient. On s'est quand même bien amusé. J'avais Ed French et Stephan Dupuis comme assistants.



En haut : Moulage et préparation des bras du démon pour AMITYVILLE 2. Ci-dessus : la victime et le bourreau en séance de maquillage, BASKET CASE. Bas : Le cadavre carbonisé fait de pâte à pain, SCANNERS.

MM. : Ed French nous a déjà expliqué ce qu'il avait fait sur **Amityville 2.** *De quoi s'est chargé Dupuis ?*

C : Principalement des poches gonflables. Il avait travaillé avec Dick Smith et Carl Fullerton sur **Death bite** (rebaptisé **Spasms)** et il avait donc une certaine expérience de ce genre d'effets, d'ailleurs assez nombreux dans le film. Le principal effet est la transformation de Jack Magner qui devient possédé. Son visage commence à enfler puis à se distordre, enfin la peau craque et s'ouvre pour laisser apparaître le monstre. Nous avons fait ça en 5 ou 6 étapes. C'est-à-dire qu'entre chaque stade la caméra montre autre chose pour revenir à la transformation qui suit son cours. En fait c'est assez simple : les effets sont réalisés à l'aide de poches gonflables placées sur le visage de l'acteur et recouvertes de mousse de latex. Pendant la prise de vue les poches se gonflent et déforment donc le maquillage. Pour la peau qui se déchire il suffit de prédécouper les prothèses de latex de façon à ce que ce soit invisible au début de la prise de vue ; en grossissant les poches font craquer la peau et créent l'illusion.

MM. : Et tout ça a été fait sur l'acteur lui-même.





C : Oui ; le réalisateur avait insisté pour que ce soit fait sur lui, ce qui nous a simplement rendu la vie un peu plus difficile. Sauf, bien sûr, pour la dernière étape, quand le démon apparaît, qui a été réalisée à l'aide d'une poupée mécanique actionnable à la main. Nous avons donc maquillé la poupée des restes du possédé ; Stephan, qui avait construit les bras du démon – ça s'enfilait comme des gants –, faisait les bras tandis que j'actionnais la tête. Dans la scène le démon finit d'arracher la peau du possédé pour apparaître.

Il y a aussi l'effet de la fin où les veines du prêtre se mettent à gonfler. Un peu dans le style de **Scanners.** C'est Stephan Dupuis qui s'en est occupé.

MM. : Etiez-vous chargé des effets comme le sang qui coule le long des murs ?

C : Non, ça c'est le boulot du responsable des effets mécaniques. En l'occurrence Glenn Robinson. Il a travaillé sur **King Kong, Flash Gordon.** Il a fait un travail remarquable sur **Amityville 2.** Il a construit, en particulier, et ce en l'espace d'une semaine ou deux, une sorte de grue perfectionnée qui donne lieu à un plan incroyable : la caméra suit les pieds d'un enfant puis monte dans son dos, passe au-dessus de sa tête, se retrouve face au visage mais à l'envers ; enfin elle se redresse et recule.

MM. : Beaucoup de maquilleurs semblent avoir été ou même être intéressés par le métier de comédien. Avez-vous une attirance particulière pour l'art dramatique ?

C : Non. Mais je crois, en effet, que tous les maquilleurs y pensent. Imaginez que si l'un de nous devenait également un bon acteur ce serait la naissance



MM. : Comment avez-vous réalisé ces transformations ?

C : A l'aide de prothèses en mousse de latex. Mais ça n'a pas été facile car Woody avait une idée très précise de ce qu'il voulait. Le premier test que nous avons fait, par exemple, c'est-à-dire le noir, était trop éloigné du Woody Allen classique ; on ne le reconnaissait plus du tout. Il a donc fallu atténuer le maquillage. Car le principe était qu'il ressemblât à un noir ou à un chinois tout en restant reconnaissable. Ça a été une expérience formidable. Pour une fois j'étais tout seul, nonobstant les maquilleurs de plateau classiques qui me donnaient un coup de main de dernière minute. Mais on m'a donné tout le temps dont j'avais besoin ; Woody était encore en train de tourner **Comédie érotique d'une nuit d'été.** quand j'ai commencé à travailler sur **Zelig.** C'est important le temps.

MM. : N'avez-vous jamais pensé à réaliser une scène de transformation du style **Le loup-garou de Londres** *pour* **Zelig ?**

C : J'ai proposé l'idée pour le maquillage de l'obèse. Je voyais bien Woody se mettre à gonfler de toute part ; les boutons de chemises auraient sauté pendant qu'il eut fait ses mimiques à la Woody Allen. Mais ils n'ont pas trop aborder ce sujet. On en a écrit beaucoup de choses déjà et les gens concernés savent ce qu'il faut en penser. Personnellement je crois que ce fut injuste et que les lauriers auraient du revenir à Stephan Dupuis. C'est lui qui a fait le boulot à Montréal, c'est lui qui m'a recommandé, de même que Michèle Berk d'ailleurs. Notez que Stephan a été contacté par les producteurs qui voulaient que son nom soit cité. Très chevaleresque, il a demandé que le mien soit également mentionné mais les producteurs n'ont pas voulu et il a ainsi refusé qu'on le cite. D'un autre côté, le principal c'est que notre travail ait été récompensé.

d'un nouveau Lon Chaney, qui est notre idole à tous. Mais je n'ai pas d'ambitions dans ce domaine ; je me sens mieux derrière la caméra.

MM. : Qu'avez-vous fait exactement sur **La guerre du feu ?**

C : J'ai travaillé sur la partie de tournage qui s'est déroulée au Canada. Jean-Jacques voulait quelques gros plans de Néanderthals ; il venait également de créer une nouvelle tribu les Wagabos, dont il voulait tourner quelques scènes d'action. Ça correspond à la bataille du début du film. Stephan Dupuis et moi-même nous sommes donc occupés de tout ça, des maquillages, des blessures, etc.

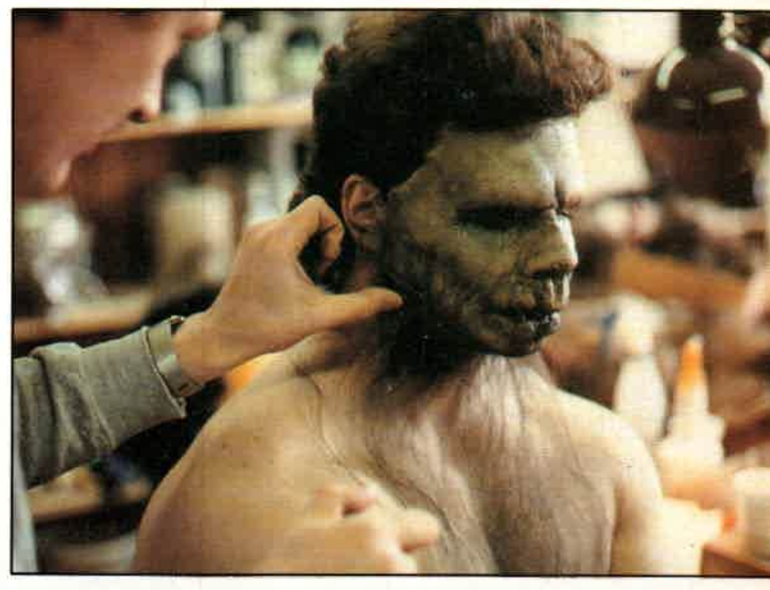
MM. : Chris Tucker a créé le maquillage des trois personnages principaux, Dupuis et vous-même avez travaillé à Montréal. Comment se fait-il que l'oscar du maquillage obtenu par le film soit revenu à Michèle Berk et... ?

C : Sarah Manzoni. Je ne sais pas ce que Manzoni a fait, c'est un artiste britannique. Par contre Michèle Berk était responsable de l'équipe canadienne. En fait je ne préférerais

MM. : Je parie qu'on vous a engagé sur **Zelig** *grâce à Dick Smith.*

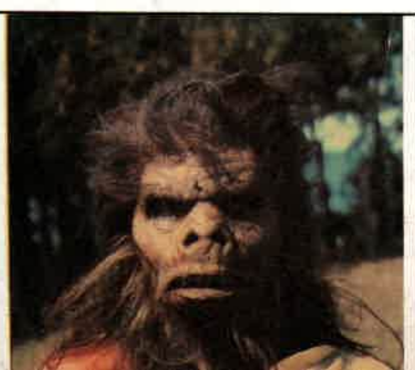
C : Vous avez gagné. Il faut dire que Dick reçoit beaucoup de coups de téléphone dès qu'il s'agit de transformer le visage d'un acteur. Woody Allen avait besoin d'un maquilleur pour son personnage, Zélig, qui avait la faculté comme un caméléon, de ressembler au milieu dans lequel il évoluait. On le voit ainsi successivement en indien, en jazzman noir, en chinois et en obèse.





AMITYVILLE 2. A droite : Woody Allen en jazzman noir dans ZELIG. Autres photos : Maquillages pour LA GUERRE DU FEU.











majeures du visage. C'est-à-dire qu'avant de commencer vous devez connaître deux choses : les mouvements faciaux de l'acteur (muscles, rides...) et l'ordre dans lequel vous allez finalement appliquer les prothèses, de façon à ce que ça « s'emboîte » correctement. Dick Smith a un don pour ça ; il connaît l'anatomie faciale par cœur et sait exactement où placer les prothèses.

MM. : Votre film suivant a été **Amityville 3D** *toutefois réalisé par Richard Fleisher. Le film n'est pas sorti en France. Nous pouvons toutefois certifier à nos lecteurs que c'est effroyablement mauvais. Comment se fait-il d'ailleurs que l'auteur de* **Soleil vert,** *de* **20 000 lieues sous les mers** *et des* **Vikings** *ait été amené à commettre une nullité pareille ?*

C : Je ne sais pas. Peut-être était-il intéressé par le relief. En ce qui me concerne c'était une expérience intéressante, malgré la pauvreté du produit, parce qu'il m'a été donné l'occasion de réaliser un costume en mousse de latex ; ce que je n'avais jamais fait auparavant. Fleisher avait beaucoup aimé la poupée démoniaque que j'avais réalisé pour le numéro 2 et il voulait la même chose mais en plus grand, taille humaine. De plus le démon était censé avoir séjourné sous l'eau ; il fallait donc que sa peau soit un peu ridée. Ça a été un défi parce que le monstre n'a pas de poils donc rien pour cacher les raccords et il fallait que ce soit parfait. David Smith, le fils de Dick, m'a aidé sur ce film, en particulier à construire la tête mécanique du démon. J'avais aussi Kevin Haney et Doug Drexler. Ce dernier s'est principalement occupé du cadavre carbonisé de Candy Clark. Et enfin Neal Martz avec lequel je travaille sur Birdie actuellement.

MM. : Le relief vous a-t-il posé des problèmes ?

C : Non, pas le moindre.

MM. : Passons à **Chud.** *Si je comprends bien vous avez créé les mutants tandis qu'Ed French s'occupait des victimes.*

C : C'est cela même. Nous étions limités par le temps. J'ai donc suggéré que quelqu'un s'occupât des effets sanglants pendant que je me consacrais aux Chuds. Ces derniers sont des êtres humains que des déchets radioactifs ont transformé en monstres.

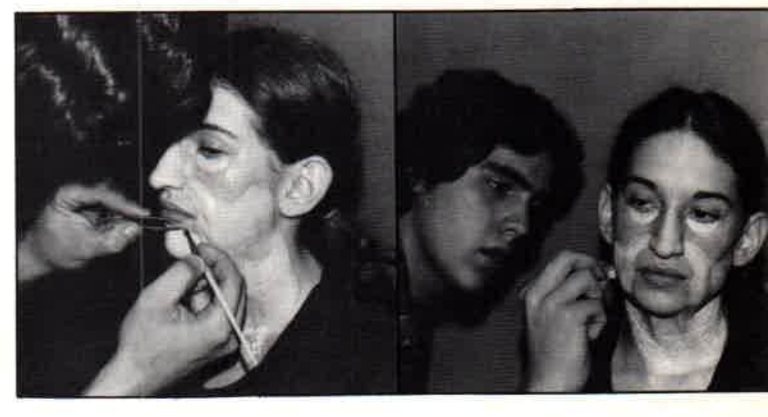
MM. : Voit-on une transformation dans le film ?

C : Oui. Enfin il ne s'agit pas véritablement d'une mutation, car ça doit plutôt prendre des mois pour devenir un Chud. Disons qu'il s'agit de la transformation qu'entreprend un mutant pour assurer sa survie dans des circonstances particulières. C'est assez chouette, vous verrez.

pas voulu ; ce n'était pas véritablement le propos du film, il faut le reconnaître.

MM. : Soyons un peu technique. Comment procédez-vous pour changer Woody Allen en noir, par exemple ?

C : Vous commencez par faire un masque de Woody Allen en recouvrant son visage d'une crème dentaire et de bandes de plâtre. Quand c'est sec vous remplissez le masque de plâtre et vous obtenez donc un buste positif de Woody Allen. Puis vous prenez de l'argile et vous sculptez sur le buste le visage de noir que vous désirez obtenir. Vous enlevez alors les différents morceaux d'argile, le front, le nez, etc. dont vous faites des moules. Ce qui permet, ensuite en coulant du latex dans ces moules, d'obtenir des prothèses en latex. Prothèses qui correspondent à celles que vous venez de sculpter en argile. Vous les coller alors sur le visage de Woody Allen avec un adhésif spécial et vous unifiez le tout avec du maquillage-fond de teint pour cacher les limites des prothèses. Quoiqu'il faille faire les prothèses de telle façon qu'elles finissent sur les lignes



Photos de cette page : Essais sur AMITYVILLE 3D. Ci-dessus : les tout premiers travaux de Caglione, à l'âge de 14 ans, ici : des études de vieillisements avec prothèses.









Le maquillage des Chuds a été simple à réaliser. Comme ils ressemblent de très loin à des humains nous nous sommes contentés de fabriquer des masques, chacun étant adapté à l'acteur choisi pour incarner un Chud. De toute façon on les voit très peu dans le film. Nous leur avons également fabriqué des bras qu'ils enfilaient comme des gants ainsi que certaines parties du corps quand leurs vêtements étaient trop lâches. Ce qui leur donne la touche définitive ce sont les yeux. Nous avons utilisé une espèce de produit réfléchissant, comme celui qu'on utilise sur les panneaux signalisateurs, de façon à ce que leurs yeux brillent dans l'obscurité au moindre rayon de lumière.

MM. : Coppola nous a demandé de ne rien dévoiler sur **The cotton club (3) :** *Vous pouvez quand même nous dire comment vous avez été engagé sur ce film. Précisons d'abord qu'il ne s'agit pas d'un film fantastique.*

C : Non, en effet. C'est un film de gangsters centré sur le célèbre jazz-club des années 20, le Cotton Club. C'est de nouveau grâce à Dick Smith – je lui dois tout – que Coppola m'a contacté. Dick ne pouvait pas travailler sur le film puisqu'il commençait à s'occuper de **Starman,** le prochain Carpenter sur lequel vont également travailler Rick Baker et Stan Winston.

MM. : Ah ! Rectificatif à notre notule du n° 31 : il s'agit de Winston et non Reardon. Comment s'est passé le tournage ? Des rumeurs assez salées ont circulé sur la production du film (4).

C : Vous savez j'étais tellement excité à l'idée de travailler sur un film de Coppola que je me suis surtout occupé à faire de mon mieux. Au début, je n'étais pas trop chargé : je devais juste maquiller un personnage tous les matins. Et puis au fur et à mesure des réécritures de script des scènes se sont ajoutées. Je ne peux pas vous en dire plus mais certaines scènes de violence sont assez époustouflantes. C'est vrai qu'il y a eu des problèmes de production mais on a quand même fini le film et j'ai vu un premier montage c'est superbe.

MM. : Le film est terminé mais pour quelle somme ?

C : Quelqu'un a estimé le coût total, avec publicité et distribution, à 140 millions de dollars !!! Mais le film est génial, ils vont récupérer leur argent.

MM. : Vous travaillez en ce moment sur **Birdie,** *mis en scène par Alan Parker* **(Bugsy Malone, Fame, The wall).** *De quoi s'agit-il ?*

C : Ce n'est pas un film fantastique non plus. C'est l'histoire de deux jeunes gens qui ont vécu ensemble à Philadelphie et qui partent au Vietnam où il leur arrive des choses horribles dont ils vont essayer de sortir. Je m'occupe principalement de la séquence vietnamienne lors de laquelle le héros, Nicolas Cage,





Moulage d'un diable réalisé pour le simple plaisir. Ci-dessus : Woody Allen dans ZELIG; photo de droite : premier test, Allen est méconnaissable. Ci-dessous : deux créatures dans CHUD.





est blessé. Style **Voyage au bout de l'enfer.**

MM. : Que pensez-vous de l'affaire des Oscars (5) ?

C : Je crois qu'Howard Smith, le directeur du syndicat des maquilleurs, a tort et raison à la fois. Il est vrai que les vedettes du maquillage, Smith, Savini, Bottin, Baker, etc. ne représentent qu'un très faible pourcentage de l'ensemble des maquilleurs professionnels de cinéma et que les oscars ne devraient pas servir qu'à faire mousser le travail d'une poignée, d'une sorte d'élite. D'un autre côté le syndicat et les responsables académiques ont tort de considérer le travail d'un Bottin ou d'un French comme de simples effets spéciaux. Leur théorie c'est que le maquillage doit s'appliquer à un acteur, un être vivant. Sinon il ne s'agit plus de maquillage.

Photos de droite : La transformation de AMITYVILLE 2. A gauche : Un mutant de CHUD. En bas : deux moulages, un guerrier fait pour le plaisir et une créature dans CHUD.







Ce qui, de toute façon, n'a pas permis à Dick Smith d'obtenir un oscar pour **Les prédateurs.** Or les temps ont changé. Il est absurde de limiter le travail de Rick Baker sur **Le loup-garou de Londres** par exemple. Qu'il ait à utiliser une tête mécanique ou pas il s'agit toujours de transformer David Naughton en loup.

MM. : Que conseilleriez-vous à un jeune qui a envie de faire votre métier ?

C : Vous savez, il y a tellement de façons de démarrer qu'il est difficile de tracer une voie type. Néanmoins il y a une chose primordiale que tout apprenti-maquilleur – je parle de maquillage d'effets spéciaux – doit savoir à la perfection, c'est sculpter. Il faut également connaître les techniques du latex, avoir des notions d'anatomie, pratiquer le plus possible, savoir dessiner, etc. mais le truc vraiment important c'est la sculpture.

MM. : Quelle est cette face déchiquetée aperçue dans votre atelier ?

C : C'est le buste d'un gars qui s'est suicidé à la carabine et que j'ai confectionné pour Craig









De haut en bas : Frankenstein pour une pièce à Broadway. Caglione apprenant à lire à ses créatures ! Malgré les consignes très strictes données à John Caglione, le maladroit a laissé échapper notre collaborateur... tout est à refaire ! Tout en bas : buste d'un suicidé à la carabine réalisé pour Craig Reardon.

Reardon. Il est en train de tourner un film en Floride, le titre m'échappe, et il m'a appelé l'autre jour pour que je le fasse et lui envoie parce qu'il n'avait pas le temps de s'en occuper.

MM. : Il a une drôle de tête pour quelqu'un qui s'est tiré une cartouche dans la figure.

C : Détrompez-vous. Je pourrais vous montrer des photos de suicidés. J'ai un bouquin de médecine là, ça vous intéresse ?... (Glups !)... Ces gars-là ont souvent un problème pour appuyer sur la gâchette parce que la longueur du canon les empêche de l'atteindre confortablement. Si fait qu'au moment de tirer le canon se redresse et leur emporte la moitié avant de la face sans toucher l'arrière.

MM. : Vous avez des projets ?

C : Pas vraiment. Après **Birdie** je vais prendre quelques semaines de repos, et probablement travailler sur mes masques. J'aimerais bien en fabriquer en série pour Halloween par exemple ou alors en petite quantité pour les collectionneurs. Ça me permet de ne pas perdre la main.

MM. : Des ambitions ?

C : Devenir un as du basket-ball.

Propos recueillis et traduits par Yves-Marie Le Bescond.

(1) Marque de masques de mardi-gras en plastique.
(2) Show comique télévisé qui a lancé des gens comme John Belushi, Dan Aykroyd, Chevy Chase, Bill Murray et plus récemment Eddie Murphy.
(3) Caglione a, entre autres choses, conçu le trucage d'une scène de meurtre sauvage et spectaculaire. Ce qu'il a réalisé est véritablement magistral et dès que Coppola nous aura donné le feu vert nous ne manquerons pas de vous faire connaître tous les détails de la conception de ces effets spéciaux. Il n'est pas question pour Mad Movies de s'étendre sur **The Cotton club** qui n'a rien de fantastique mais simplement de mettre en lumière la contribution de son maquilleur dont les talents s'exercent souvent au profit d'œuvres du genre qui nous intéresse.
(4) Le magazine « New York » a publié fin avril 84 un très long article détaillant les problèmes de production rencontrés par Bob Evans, l'initiateur du projet, et par Coppola, qui se serait avéré fantasque. L'article fait état d'un gâchis incroyable (participation financière d'escrocs, réécritures continuelles de script, etc.) qui a mis en émoi la corporation et devrait faire de **Cotton club** l'un des films les plus chers de l'histoire du cinéma.
(5) Cette année l'académie a jugé bon de ne pas décerner d'oscar pour le maquillage. Alors que des films méritants, à cet égard, étaient en lice : **Le retour du Jedi, Les prédateurs...** Un curieux décompte de voix n'a permis à aucun de ces films d'arriver sur le podium tandis qu'Howard Smith dy syndicat des maquilleurs faisait savoir que les effets spéciaux ne sont pas, ou plus, du maquillage.



DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE



LES SEIGNEURS DE LA ROUTE

Death race 2 000. Réal. : Paul Bartel. Scén. : Robert Thom et Charles Griffith d'après une histoire d'Ib Melchior. Phot. : Tak Fujimoto. Musique : Paul Chihara. Prod. : Roger Corman et Jim Weatherhill pour la New world pictures. Int. : David Carradine, Simone Griffith, Sylvester Stallone, Mary Woronov, Roberta Collins, Martin Kove, Don Steele, Joyce Jameson, John Landis. U.S.A. 80 minutes. 1975.

« Dans la lignée des productions à caractère philosophico-prospectifs voici une nouvelle conception de la future société américaine. En l'an 2000, l'Amérique, qui vient de connaître une crise économique et dépressive sans précédent, s'achemine doucement vers une renaissance de ses institutions. A noter au passage que la France semble avoir joué un grand rôle en ce qui concerne les déboires américains ; c'est peut-être nous faire beaucoup d'honneur...

La société de **Death race 2000** n'est pas sans rappeler celle de **Rollerball :** il convient de distraire le peuple afin qu'il oublie de s'intéresser à son devenir ou à son mieux vivre. En fabriquant des moutons on ne risque pas d'engendrer des révolutionnaires et lorsque les problèmes sociaux ne sont plus que d'ordre sportif, débilo-musical ou loto-chevalin la conduite du troupeau paraît soudain beaucoup plus idyllique.





Il s'agit ici d'une course automobile, avec quelques articles du règlement qui viennent apporter un piment certain : un enfant écrasé apporte 100 points au chanceux pilote, un vieillard compte pour 80 points, une femme 60 points, un homme 40, etc. on remarque au passage avec émerveillement l'absence de phallocratie d'un tel réglement, vous voyez bien que le progrès est en route...

La violence et l'élimination physique de l'adversaire étant de rigueur, certains concurrents ne manquent pas d'esprit en la matière, tel celui-là qui écrase le co-équipier d'un adversaire se livrant à quelque réparation ou cet autre qui écrase carrément ses mécaniciens au départ d'une étape afin de rafler quelques points supplémentaires ceci à la grande joie du chroniqueur télé : gras, complaisant, démago, affreux.

On a pu dire en son temps qu'il s'agissait d'un film aux idées fascistes. La place nous manque ici pour nous livrer à une analyse acérée, mais est-ce que l'humour et la distance que Paul Bartel pratique dans son film n'en constituent pas le meilleur alibi ? La démesure du processus narratif nous laisse entrevoir une caricature du pouvoir, des mass-média et des épreuves sportives à grande audience qui n'est pas complaisante, mais plus volontiers parodique. L'habileté du réalisateur réside sans doute dans le fait que chacun y reconnaitra ce qu'il y cherche : la concierge y retrouvera son quotidien, le cinéphile friand de polémique le ressentira comme une dénonciation flagrante de nos structures sociales. Un doute me vient : ne serait-ce point vaguement démagogique comme parcours ? Il faudrait revoir **Death race 2 000** pour s'en assurer ».

C'est ce que nous écrivions il y a quelque huit ans lors de la sortie de ce film sous son premier titre français : **La course à la mort de l'an 2 000,** avant que la popularité d'un certain Sylvester Stallone ne nous vale cette seconde distribution sous ce nouveau titre. Bon, eh bien nous l'avons revu justement et, peut-être parce que nous connaissons mieux aujourd'hui le cinéaste Paul Bartel, il nous est possible de ranger à coup sûr cette œuvrette sous le label de la comédie satirique avec, en prime, tout l'humour noir dont est capable la personne qui a signé le délirant **Eating Raoul.** Et pourtant, étrangement, la violence et le sadisme dont Bartel use ici copieusement, nous donnent en fait l'impression d'un fervent humanisme.

1975 correspondait à une période de désillusion américaine où le courant « film-catastrophe » ou « remise en question des valeurs américaines » indiquait assez que la marche en avant vers des lendemains qui chantent sous le signe de l'american way of life pouvait connaître quelques ratés et, pour le

moins, quelque temps de réflexion. Car, personne ne peut le nier, **Death race 2000** n'est pas une extrapolation fictionnelle gratuite qui nous décrirait un monde futur inhumain et corrompu par les média, mais bien plutôt l'aboutissement logique et la caricature à peine appuyée d'événements contemporains. Paul Bartel nous renvoie au monde d'aujourd'hui avec ses images de demain et cette critique du troisième millénaire. Avait-il vraiment des dons de visionnaire ? Il faudra encore voir **Death race 2000** d'ici quelques temps pour s'en assurer.

Jean-Pierre PUTTERS



LE CHEVALIER DU MONDE PERDU

Warrior of the Lost world (1983) Italie
Mise-en-scène : David Worth
Scénario : David Worth
Production : Robert Bessi et Franke-Hildebrand/Royal Films
Distribution : L.M.D./Coline
Avec : Robert Ginty, Persis Khambetta, Donald Pleasence, Fred Williamson.

Portrait type d'un rescapé de la fin du monde dans **Le chevalier du monde perdu :** un pot de chambre sur la tête, une plume au cul, une ventouse de W.C. à la main... J'exagère certes mais si peu. Selon les promoteurs du film nous vivrons alors une époque formidable dont seuls les pessimistes seront exclus, une époque où un tyran d'inspiration nazie (Donald Pleasence hilare !) met le monde à feu et à sang au nom du renouveau de la race humaine. Quand on vous dit que l'histoire est un éternel recommencement ! Mais heureusement des pacifistes en armes aidés par un routier sympa (Robert Ginty qui conte fleurette à sa moto parlante) mettront des bâtons dans les roues du dictateur. Rassurez-vous tout finira bien, en chanson dans une ambiance de kermesse avec baudruches multicolores. Une chouette époque où l'on réapprend le sens du mot « fête » ! Dommage qu'elle se limite à la surface occupée par l'écran parce que en face, dans la salle, la consternation est de mise avec en prime la désagréable impression que cette assemblée se fout de son public, lui rit au nez ! De tous les petits fils de **Mad Max 2, Le chevalier du monde perdu** partage avec **Les exterminateurs de l'an 3000** la palme de l'ersatz le plus nul. Nul mais drôle pour qui prend parti d'en rire. Difficile en effet de garder son sérieux devant ses figurants costumés mieux qu'au carnaval, ces scènes d'action molles à se liquéfier où les gentils traversent tranquillement les rideaux de balles tandis que les méchants (vêtus de noir) tombent comme des mouches après que le metteur-en-scène ait pris la peine de les cadrer dans des contre-plongées à vous donner le torticolis. Réalisé chichement (le même accident automobile est resservi trois fois sous autant d'angles différents !), je dirais même bâclé (pour un peu on verrait toute l'équipe technique débordant du hors-champ), **Le chevalier...** témoigne donc d'un je-m'en-foutisme absolu. Ne parlons pas de continuité dans la narration, de cohérence, de vraisemblance et encore moins de mise-en-scène puisque le film n'en possède pas le plus petit échantillon. Bref toutes ces qualités absentes font de cette chose un des nanars les plus spendides jamais vus. Ou atroce, c'est selon. Au passage une suggestion aux exploitants du film : organisez donc à la fin de chaque séance un concours de déguisements post-nucléaires et sélectionnez les meilleurs pour figurer dans la prochaine œuvre du sieur David Worth !

Marc TOULLEC

HERCULE

(HERCULES) Italie/USA 1983
Mise-en-scène : Lewis Coates (alias Luigi Cozzi)
Scénario : Luigi Cozzi, Egle Guarino
Images : Alberto Spagnoli
Effets-spéciaux : Armando Valcauda
Production : Menahem Golan, Yoram Globus, Vittorio Galiano et John Thompson pour Cannon.
Durée : 1 h 40 mm
Distribution : Warner-Columbia
Avec : Lou Ferrigno, Mirella d'Angelo, Sibyl Danning, Ingrid Anderson, William Berger, Gianni Garko, Brad Harris et Claudio Cassinelli.

Pauvre mythologie, pauvre Hercule ! Au départ les intentions étaient pourtant bonnes. La conjugaison aventures antiques et science-fiction moderne aurait pu contenter un jeune public gavé de **Star Wars** et d'héroïc-fantasy si la maladresse constante des auteurs n'avait à ce point saboté les effets. Déjà dès le générique **Hercule** sombre dans le ridicule. Au son d'une musique pompeuse (et pompée), le film débute le plus modestement du monde par la création d'un univers scintillant d'étoiles, les mêmes qui garnissent les vitrines des grands magasins à la veille des Fêtes. Une voix off commente l'événement. Et voilà qu'apparaît Zeus séjournant dans l'Olympe d'où il dirige les destinées du monde. Philosophant à loisir en brandissant un doigt divin, citant Einstein (la Relativité !) il ne ressemble plus qu'à un Père Noël mal grimé et verbeux. Hercule, lui, ferait plutôt penser à un Monsieur Propre. D'ailleurs ne détourne t'il pas le cours d'une rivière afin de nettoyer des écuries ? Comme pour affirmer son incapacité manifeste à assumer sa tâche, Luigi Cozzi se complait de surcroît dans l'utilisation abusive de stock-shots repérables au premier coup d'œil (l'ours de **La vie des bêtes,** l'éruption volcanique de chez Haroun Tazieff, les séquences à grande figuration issues d'un vieux peplum...). Mais la faiblesse la plus impardonnable de **Hercule** réside dans le ratage complet d'effets-spéciaux voyants et archaïques à base de transparences foireuses. Leur responsable, Armando Valcauda, ne craint toutefois pas de se référer à Ray Harryhausen !

Scénario décousu, dialogues idiots, mise-en-scène à peu près nulle, trucages à refaire... Rien à sauver dans cet **Hercule** sinon un comique involontaire très efficace. **Hercule à la conquête de l'Atlantide** et **Hercule contre les vampires,** c'était tout de même autre chose : les vieux routiers des sixtees vous le diront. A cette époque Hercule ne se prenait pas encore pour Superman, ne bandait pas inutilement des dizaines de kilos de viande musclée mais restait la principale source d'inspiration de talentueux cinéastes appliqués à illustrer ses aventures. Plus malin s'est cru Luigi Cozzi en voulant renouveler le mythe. Le résultat final tente à lui donner une leçon : quand on n'a pas les capacités de ses ambitions mieux vaut s'abstenir. Cozzi ne semble pas l'avoir compris puisque qu'il vient de commettre un **Hercule 2** !

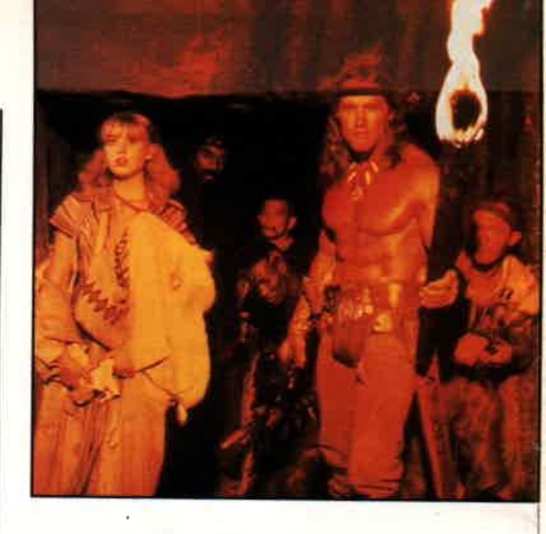
Marc TOULLEC



CONAN LE DESTRUCTEUR

(Conan the destroyer) U.S.A. – 1984
Mise-en-scène : Richard Fleischer
Scénario : Stanley Mann d'après une histoire de Roy Thomas et Gerry Conway d'après le personnage créé par Robert Howard.
Images : Jack Cardiff
Musique : Basil Poledouris
Effets-spéciaux : Carlo Rambaldi
Maquillages spéciaux : Giannetto De Rossi
Maquettes : Emilio Ruiz Del Rio
Production : Raffaella De Laurentiis et Dino De Laurentiis – Universal
Durée : 1 h 41 mm
Avec : Arnold Schwarzenegger, Grace Jones, Wilt Chamberlain, Mako, Sarah Douglas, Tracey Walter, Fernidand Mayne, Olivia d'Abo, Jeff Corey.

Deux années déjà se sont écoulées depuis la sortie de **Conan le barbare** mais succès oblige le revoilà, toujours sous les traits de Arnold Schwarzenegger, non plus sous la houlette de John Milius mais sous celle de Richard Fleischer. Nietzche, le surhomme, la symbolique de l'épée... Fleischer ne connaît pas ou plutôt s'en désintéresse totalement. Quand on a réalisé **20 000 lieues sous les mers, Les Vikings, Le voyage fantastique** et **Soleil vert,** impossible en effet de se laisser aller à philosopher sur les mensurations des biceps. Ici, seul le spectacle importe. Et en matière de spectaculaire **Conan le destructeur** tient toutes ses promesses. Une seule image, un paysage photographié sur écran large, de grands espaces sous un ciel rougeoyant et déjà le spectaculaire jaillit sans autre attraction que celle d'un cadre superbe. Puis au pied de rochers cyclopéens, de forts guerriers dégainent de lourdes épées. En quelques moulinets de son arme Conan fend les torses, tranche les têtes. Le sang gicle mais sans excès. Un souffle épique amené par la musique de Basil Poledouris parcourt ces affrontements ponctué du choc des épées. Voilà pour le côté aventure de **Conan le destructeur.** Mais l'héroïc-fantasy c'est aussi le fantastique et le fantastique dans le film de Fleischer c'est une forteresse de cristal isolée au milieu des eaux, lieu habité par un être maléfique ayant le pouvoir de se transformer en oiseau de fumée et c'est surtout le Dieu Dagoth, créature monstrueuse, suintante, indescriptible conçue par Carlo Rambaldi qui s'est souvenu pour la circonstance des entités indicibles imaginées par Lovecraft. Comme chez ce célèbre visionnaire de l'au-delà **Conan le destructeur** regorge de temples colossaux dédiés au culte de divinités païennes, monuments à l'architecture tourmentée, enchevêtrement de crânes sculptés, de bas-reliefs prophétisant la naissance d'un dieu et incrusté de gros diamants. En ces temps immémoriaux (des milliers d'années avant notre ère !) la démesure et le baroque seyaient à tout. Au décors bien sûr, aux combattants aussi parés de heaumes ciselés, de parures imposantes, à la cruauté des belligérants. Mais également à la beauté, celle lumineuse d'une vierge allant être sacrifiée sur l'autel de Dagoth et celle, diabolique et séduisante, d'une reine qui pactise avec des démons pour satisfaire ses folles ambitions. C'est dans ce but qu'elle promet à Conan de ramener sa walkyrie bien-aimée à la vie. Et le héros barbare né de l'imagination de Robert Howard se laisse berner et consent ainsi à lui rapporter la corne magique qui ranimera Dagoth. Cet espoir naïf de la part de Conan aurait été inconcevable dans le film de John Milius. A l'apologie de la force brutale, Richard Fleischer ne substitue pas le pacifisme, suicidaire en ces temps, mais son Conan est plus humain. Plus musclé encore, d'une force herculéenne toujours, il fait néanmoins preuve d'un sens du tragique dans ce personnage, hypothétique souverain d'un royaume qu'il cherche en vain. Sans doute son errance dont **Conan le destructeur** n'est qu'une étape parmi tant d'autres, une aventure de temps oubliés, une épopée de sorcellerie, de magie et de sang débutant par la description détaillée de l'harnachement de cavaliers chevauchant sous un ciel d'enfer dans le cadre grandiose de l'époque hyperboréenne visitée par Robert Howard.



Sans nul doute beaucoup moins ambitieux que le précédent volet réalisé par John Milius, **Conan le destructeur** est aussi plus achevé, plus beau plastiquement (un gage de qualité : la photo est signé Jack Cardiff !), plus drôle et bénéficiant d'un jeu très nettement amélioré de Arnold Schwarzenegger secondé par la toute féline Grâce Jones, une véritable panthère noire passée maître dans l'art de manier le bâton.

De la bonne héroïc-fantasy hollywoodienne !

Marc TOULLEC

FRANKENSTEIN 90

Réal. : et prod. : Alain Jessua. Scénario : Paul Gegauff. Phot : William Lubtchansky. Musique : Armando Travajoli. Maquil. : Reiko Kruk et Dominique Colladant. Int. : Eddy Mitchell, Jean Rochefort, Fiona Gélin, Herma Vos, Ted Marlon, Serge Marquand, Anna Gaylor. Prod. : A.J. Films et TF1 Films Production. France. 92 minutes. 1984

Appréhender un mythe aussi populaire que celui de Frankenstein, en 1984, fait preuve d'un goût du risque dont Alain Jessua nous avait déjà donné la preuve dans ses précédentes œuvres et particulièrement avec **Traitement de choc, Les chiens** ou encore **Paradis pour tous.** Mais le véritable handicap dont souffre en fait ce **Frankenstein 90** c'est qu'il est français, désespérément « français ». Entendez par là qu'il oscille à mi-chemin entre la gaudriole et le drame intimiste sans jamais décoller d'une manière ou d'une autre et qu'on reste là, impuissant, à la recherche d'une quelconque invention ou de la moindre démesure visuelle. Pas tout à fait assez drôle, jamais angoissant, rarement pathétique, sans prouesse scénaristique, **Frankenstein 90** traîne ses quatre-vingt-dix minutes jusqu'à la seule scène notable de son parcours : l'intrusion des mutants-robots et leur désir de supplanter la race humaine.

Toute analogie, donc, avec la production anglo-saxonne ne serait que pure coïncidence, même si les scénaristes ont visiblement louché de ce côté-là : la gravure représentant Karloff dans **La fiancée de Frankenstein,** le faux film classique où les villageois traquent la créature, ou encore la découverte par Eddy Mitchell du véritable monstre de Frankenstein. Pas la moindre comparaison non plus à faire avec le génie parodique dont faisait preuve Mel Brooks en signant son **Frankenstein Junior** qui, lui, respectait pourtant les classiques, et de quelle façon ! Non, l'originalité de **Frankenstein 90** doit plutôt se rechercher dans l'approche psychologique des deux personnages principaux et des rapports qui se créent entre eux. Il s'agit ici d'une relation humaine entre le créateur, qui se conforme à la tradition familiale et emploie la technologie de son siècle, et sa créature, presque parfaite pour une fois, qui montre une soif d'apprendre et un besoin de se comporter comme tout être humain. Le scénario s'articule autour de cet apprentissage, qui n'ira pas sans quelques bévues, et la finale intégration du « monstre » dans notre société moderne.

Jean Rochefort joue sobre et parvient à faire croire à son personnage mais il ne peut rien contre le jeu d'Eddy Michell sur lequel repose en partie l'échec de l'entreprise. Quoique moins cabotin qu'on aurait pu le craindre, notre vieux rocker ne tient pas la distance et ses mimiques ne parviennent jamais à faire passer une quelconque émotion. Eh oui, son rôle écrasant l'a tout simplement écrasé, quand le dialogue ne s'en chargeait pas lui-même. Faire « bouh » devant un domestique effrayé n'est jamais d'un effet sûr ou alors il faut jouer carrément dans le registre « Tex Avery ». Quant au maquillage il est ce qu'il est, compte tenu qu'il ne fallait pas faire trop monstrueux, ne pas se référer ouvertement au style « karloffien » ni effacer totalement les traits de notre ex-chaussette noire (ça nous rajeunit pas, hein ?). A tout prendre il est permis de préférer les merveilleux masques des mutants ainsi que celui de Jean Rochefort pour la scène du début. Figures hallucinantes qui donnent une vague idée de ce que l'on a loupé.

Jessua n'a pas intellectualisé son sujet comme c'était à craindre, n'a pas non plus sombré dans la partition facile du style **Les Charlots contre Dracula** et pourtant il a tout de même échoué dans son entreprise. Mais la plus grande faute qu'on pourra lui reprocher restera sans doute l'imagerie factice qu'il a cru devoir donner des classiques de l'Universal des années trente. Nous faire croire que la créature qu'il nous montre grimper à un arbre représente une quelconque interprétation de Boris Karloff, comme il le prétend dans le dialogue, relève du plus haut ridicule ou d'un pur abus de confiance, selon que le spectateur connaît ou ne connaît pas les films auxquels il se réfère.

A quand l'éclosion d'un véritable cinéma fantastique français ? Jouez du super 8, les enfants, l'espoir est au bout de votre caméra et la réussite peut-être pour demain.

Jean-Pierre PUTTERS







NEW-YORK 2 HEURES DU MATIN

FEAR CITY. 1984. USA.
Prod. : Bruce Cohn Curtis
Réal. : Abel Ferrara
Scén. : Nicholas St John
Ph. : James Lemmo
Mont. : Jack Homes et Anthony Redman
Mus. : Dick Halligan
Chorégraphe : Kathryn Doby
Maquil. : Francesca Maxwell
Décor : Cricket Rowland
Int. : Tom Berenger (Matt Rossi), Billy Dee Williams (Wheeler), Jack Scalia (Nicky), Mélanie Griffith (Loretta), Rossano Brazzi (Carmine), Rae Dawn Chong (Léila), Joe Santos (Fran).
Durée : 1 h 36 mn.
Distribué par Gaumont.



D'Abel Ferrara nous connaissions déjà **Angel Of Vengeance** qui prenait pour cadre plusieurs quartiers de New-York et dont le scénario a été écrit par Nicholas St-John qui récidive ici pour un résultat beaucoup plus détonnant. **Fear City** c'est, bien entendu, toujours New-York la nuit, pour une excitante incursion dans les quartiers chauds de Manhattan avec ses boîtes de strip-tease et ses affriolantes créatures. Dans ce milieu des night-clubs, un terrifiant tueur venu de l'extérieur repère ses futures victimes avant de les exécuter de façon froide et méthodique selon un rituel renouvelé dans la pratique des arts martiaux. Esthète dans l'art de tuer, il tire de ses atroces méfaits l'enseignement et la matière nécessaires à la rédaction d'un guide sanglant retraçant les étapes de la mission purificatrice qu'il s'est assignée : éliminer les « envoyés du Diable » que sont selon lui les putains, les proxénètes et tout ce milieu de corruption. Face à lui, Mat Rossi, un ex-boxeur repentant rongé par le remords, et son partenaire Nicky, tous deux pas spécialement ce qu'on peut appeler des enfants de chœur et dont le business est le recrutement des beautés travaillant dans les boîtes. En comparaison de leur monstrueux adversaire, ils apparaissent néanmoins comme de charmants garçonnets. Devant l'hécatombe grandissante et la peur qui s'installe dans le quartier, leur travail se désagrège rapidement et l'enquête qu'ils vont mener ne va pas être facilitée par le détective vicieux qui en a après Mat et a décidé de leur mettre des bâtons dans les roues.

On le voit, A. Ferrara ne choisit pas ses personnages « positifs » dans le meilleur des milieux de la société américaine. Son monde à Ferrara, c'est la rue, et il nous fait partager les problèmes financiers et affectifs d'un être issu de la rue, un personnage vivant à la limite de la légalité, mais dont les difficultés nous touchent. C'est une pierre de plus apportée à la réhabilitation morale des mauvais garçons, truands et autres marginaux du cinéma. Ce portrait d'un maquereau (ou presque) au cœur sensible et au poing dévastateur, ainsi que la peinture du monde trouble dans lequel il évolue resteront les aspects les plus intéressants du film. L'autre aspect, c'est bien sûr le « thriller » proprement dit, rondement mené et qui possède cet impact malsain des œuvres mélangeant habilement mœurs et violence, comme l'étonnant **Vice Squad.** L'Ange de la Mort, The Pazzo, nous ferait d'ailleurs presque oublier le monstrueux Wings Hauser du film de G. Sherman, tellement sa science de la mise à mort et sa détermination font froid dans le dos. **Fear City** recèle quelques images parmi les plus insoutenables jamais vues, quoique suggérées, tel ce flash-back fulgurant de l'agression de Honey (Ola Ray, la mignonne héroïne de **Thriller** de John Landis) lorsqu'elle se fait sectionner les doigts. Voilà bien un « shocker » électrisant au possible, à commencer par la vision de toutes ces superbes girls qui se dénudent langoureusement, les éxécutions raffinées de The Pazzo, sortes de ballets sanglants et étourdissants, jusqu'à la bande originale très, très rock. Sans atteindre au niveau saisissant de **Taxi Driver** ou de **Vice Squad, Fear City** restera néanmoins comme l'une des descentes les plus réussies dans les tréfonds moites et ensorceleurs de la jungle urbaine.

Denis TRÉHIN



LES GUERRIERS DU BRONX 2

ITALIE/1983 (Fuga dal Bronx)
Réalisé par Enzo G. Castellari avec Marc Grégory, Valérie Dobson, Henry Silva et Thimoty Brent.
Distribué par Soredis/1 h 30 mn.

Le moindre que l'on puisse dire est que **Les Guerriers du Bronx** opus 1 avait été accueilli fraîchement à sa sortie il y a bien deux ans. Fort justement d'ailleurs le film étant quasiment nul, ennuyeux de surcroît. Rien d'étonnant donc à ce que sa suite soit attendue avec patience. Et surprise **Les Guerriers du Bronx 2,** toujours de Enzo G. Castellari, s'avère de très loin supérieur à l'original. Ainsi sans efforts aucuns suit-on une intrigue qui se complait à additionner massacres, guets-apens et autres coups de Jarnac dans un cadre à peine futuriste (le Bronx des années à venir) que des hommes d'affaires peu scrupuleux souhaiteraient rénover. Pour ce faire, des équipes de tueurs commandés par Henry Silva parcourent les lieux flinguant des habitants qui, selon les informations fournies aux médias, devraient être relogés. Ce qui intéresse Enzo G. Castellari ne réside pas dans cette mise-en-cause de multinationales ourdissant l'expropriation six pieds sous terre de pauvres gens mais dans l'action, la violence et la faune bigarrée du Bronx. Somme toute pas de quoi disserter, analyser, décrypter ce dont le metteur-en-scène se moque. Le spectateur aussi. Tout bêtement ce qui compte ici c'est le nombre de macchabées alignés de part et d'autre. Et ils tombent les cadavres : par dizaines ! D'ailleurs la dernière image du film montre le héros (Marc Grégory, absolument inexpressif) perdu au milieu d'un véritable champ de bataille tandis que la caméra décrit un travelling arrière tout ce qu'il y a d'opportun.
Bien sûr **Les Guerriers du Bronx 2** n'a pas la vigueur, le punch des films américains du même genre, ni l'ampleur d'un **Mad Max.** Toutefois il reste bien filmé, bien rythmé n'en déplaise à ses détracteurs, béats devant un **Star Wars,** toujours prompts à hurler au plagiat, au navet dans des termes qui cachent leur inconsistance derrière un flot de bons mots. Partant pour **Les Guerriers du Bronx 3** non ?

Marc TOULLEC



X-TRO

Grande-Bretagne 1983
Réalisation : Harry Bromley Davenport
Scénario : Robert Smith, Ian Cassie et Michel Parry.
Directeur de la photo : John Metcalfe
Effets-spéciaux : Robin Grantham, et Neefx-Tom Harris, Francis Coates pour les maquillages
Musique : Harry Bromley Davenport
Production : Mark Forstater pour New-Line Cinéma
Distribution : Visa Films
Avec : Bernice Stegers, Philip Sayer, Simon Nash, Maryam d'Abo et Danny Brainin.

Tous les extra-terrestres ne s'appellent pas E.T., le caoutchouteux alien aux grands yeux bleus. Comme ses confrères des années cin-

quante, X-Tro ne s'est pas fait l'apôtre de l'amitié entre les planètes en nourrissant des désirs de colonisation du globe. Ainsi prend-t-il forme humaine. Sa naissance est le fruit du viol d'une femme innocente qui lui donnera vie instantanément sous forme adulte. Et le voilà tout ce qu'il y a d'humain. Pas seulement en apparence puisqu'il se sert de l'enveloppe physique et de la mémoire d'un homme disparu pour trouver refuge auprès d'une épouse abandonnée et de son fils, le sien, aussitôt séduit par ce père venu des étoiles dans un vaisseau spatial de lumière et qui lui donnera pour compagnon de jeux un clown. Dès lors pour l'enfant, rêves et désirs empiètent sur le réel. Les jouets s'animent, deviennent des êtres vivants et... tuent. Parce qu'un bambin, ce n'est pas forcément un Elliot, une charmante tête blonde engluée dans de mielleux stéréotypes. Finalement lui aussi devient un X-Tro, cette créature humanoïde faite d'un squelette soutenant une chair noire et luisante, pour s'envoler vers d'autres cieux tandis que sa mère demeure sur le plancher des vaches, chargée qu'elle est de veiller sur la progéniture de l'alien, descendance promise à l'investissement de la terre. La dernière image de **X-Tro** la montre au milieu de jeunes extra-terrestres nés d'œufs éclos dans un frigidaire.

A la fois film d'horreur (Effets-spéciaux gores abondants), de science-fiction (la classique invasion de la terre par une intelligence belliqueuse) et même de merveilleux (le gosse et ses rêves devenus réalités) **X-Tro** est une œuvre étrange et fascinante. Etrange par le mélange des genres précédemment cités. Fascinante pour les mêmes raisons mais aussi pour ses qualités plastiques, sa musique synthétique marquant chacune des apparitions de ce singulier vaisseau spatial à la géométrie énigmatique. Etrange, fascinante et déroutante aussi. Par l'éclectisme de son scénario qui, loin de se cantonner autour d'une ligne directrice bien définie, se permet de petites escapades vers ce qui pourrait donner lieu à un script à part entière : l'enfant grisé par les pouvoirs surnaturels que son père lui lègue réalise des souhaits qui, de féérique d'abord, tourneront au cauchemar. Au cauchemar malicieux qui faisait tout le charme de **Chapeau melon et bottes de cuir.** Malgré le fait que le metteur-en-scène réfute énergiquement cet argument, ce soldat de plomb de taille humaine, ce tank-jouet meurtrier, cette panthère noire ne sortent-t'ils pas d'un des épisodes les plus délirants du célèbre feuilleton britannique ? Cette cocasserie vient d'ailleurs à point modérer le caractère franchement horrifique de **X-Tro** que des effets-spéciaux étonnants décuplent tel cet accouchement dans lequel un homme surgit sanguignolant des entrailles d'une femme. Heureusement, le film n'est pas seulement horrible et choquant. Au paroxysme de la tension, il se fait soudainement plus serein en voyant l'alien et son fils, désormais de sa race, se tenant par des mains décharnées ressemblant à des pinces. Baignée de clartés bleuâtres, la séquence rappelle à plus d'un titre le somptueux final de **Rencontres du troisième type.** Le caractère lithurgique en moins et des intentions loin d'être pacifiques en plus.

Bien sûr, on peut aisément reprocher à **X-Tro** de ne pas avoir l'ampleur des films de Spielberg évoqués, desquels il est la plus totale antithèse. Son budget n'a rien de comparable avec ceux, mirifiques, du cinéaste de **Jaws.** Ses ambitions non plus. Bonnes raisons pour considérer **X-Tro** comme une œuvre d'égale valeur ne devant rien ni à **E.T.** ni à **Rencontres du troisième type,** une œuvre à l'humanisme aussi évident que celui de **La guerre des mondes.** Les extra-terrestres qui ne se prennent pas pour le petit Jésus, baveux et hostiles ont encore de beaux jours devant eux...

Marc TOULLEC



Le laborieux accouchement d'X-TRO : chouette, c'est un garçon ! Autre photo : THE GHOSTBUSTERS.



GHOSTBUSTERS

Réal. : Ivan Reitman/Int. : Dr. Raymond Stantz (Dan Ackroyd) ; Dr. Peter Venkman (B. Murray) ; Dr. Egon Spengler (Harold Ramis) ; Dana Barrett (Sigourney Weaver) ; Louis Tully (Rick Moranis)/Scé. : D. Ackroy et H. Ramis/SFX : C Gaspar/Maquillages spéciaux : L. Engelman/Prod. : I. Reitman/COLUMBIA PICTURES USA. IH 45 minutes. 1984.

« When there's somethin' strange, When there's somethin' wrong : **Ghostbusters !** » En clair – et en vf – : que vous ayez un problème d'ordre parapsychologique ou surnaturel à New-York, une seule chose à faire, appeler d'urgence l'équipe de spécialistes ès-décrassage de fantômes, les fameux et célèbrissimes **Ghostbusters...**

Mais qui sont-ils au fait ces nouveaux héros, auprès desquels même le maître des détectives de l'occulte – j'ai nommé Thomas Carnacki – fait figure de petit comique ? Eh bien, chers petits amis, ce sont... des étudiants. Oui. Des étudiants un peu âgés, d'accord, mais des étudiants en parapsychologie quand même. Un beau jour, poussé à bout par leurs expériences « scientifiques », le doyen de la fac les flanque à la porte ! Coup dur pour nos trois lascars : comment gagner décemment sa vie quand l'université n'est plus là pour payer ?... Angoisse terrible, mais de courte durée, heureusement : nos trois amis décident de mettre leur maigre fond monétaire en commun pour créer... la première agence de décrassage de maison hantée syndiquée (l'agence, pas la maison hantée !). En fait, d'ailleurs, c'est ce malheureux Dan Ackroyd qui paye pour les autres ! Ceci de posé le spectateur se cale doucement dans son fauteuil... et assiste, médusé, bavant de joie et poussant des rires hystériques, à un spectacle com-plè-te-ment délirant ; Et bien réalisé : ce qui est rare, donc doublement louable !



Appelés à la rescousse par presque toute la population de New-York, qui se découvre une « Ghostmania » subite, nos trois héros n'ont pas le temps de chômer... A leur grand désespoir ! Mais comme le résume clairement Bill Muray, le devoir avant tout, car « No job is too big, No fee is too big ! ». Ce qui veut dire, texto, « Rien, ni aucune note de frais n'est impossible !!! Certains ne voient pourtant pas d'un très bon œil cette lucrative entreprise : le délégué du département de l'Hygiène de N.Y. fait tout pour mettre des bâtons dans les roues de nos **Ghostbusters.** Enfermés dans les sordides geôles des prisons de N.Y., les valeureux et débrouillards Décrasseurs de Fantômes parviendront à s'échapper... Juste à temps pour éviter un nouvel Armaguedon ! En effet, Bill Muray

n'a rien trouvé de mieux à faire que de s'enticher d'une charmante New-Yorkaise... Dont l'immeuble n'est autre que la porte entre deux dimensions : la nôtre et celle du royaume terrifiant de Zur ! Remarquez que, quand vous saurez que la New-Yorkaise en question n'est autre que Sigourney Weaver, plus belle et hypnotisante que jamais, vous vous direz, qu'après tout, Muray n'a que ce qu'il mérite !

Car, enfer et damnation, les forces occultes sont au travail : après avoir possédé son frigo et fait éclater ses œufs au milieu de sa cuisine, Zur kidnappe l'affriolante Sigourney et la transforme en... Gate Keeper of Zur. C'est à dire l'un des deux gardiens monstrueux de la Porte transdimensionnelle ! Coup dur pour Muray qui regrette amèrement d'avoir dragué une demi-déesse, ou plutôt un démon, car Sigourney s'est vu transformée en molosse colossal, avec yeux incandescents, griffes acérées et tout ça... Le second Gardien n'est autre que l'imbécile de voisin de palier de Sigourney : un minus qui cherche à la draguer par tous les moyens, et dont la porte de l'appartement se referme chaque fois qu'il est dehors sans ses clés !

Nos héros parviendront-ils à écrabouiller la divine Zur et ses cohortes de démons ? Sauveront-ils à Temps New-York et le monde, menacés de destruction immédiate ?

Dan Ackroyd arrivera-t-il enfin à conduire correctement leur fourgon funéraire/ambulance de voiture de service ?

Sigourney Weaver me téléphonera-t-elle une nuit ?

Les Ghostbusters reviendront-ils ????

Oui. Oui. Et encore oui, mille milliards de mille sabords. Ackroyd prépare déjà **Ghostbusters II** ! O félicité suprême ! Quant au pauvre Spielberg, dont l'**Indiana Jones** a été massacré par le succès sans précédent des **Ghostbusters,** qu'il en prenne de la graine ! Long Live the **Ghostbusters** !

Bertrand COLLETTE



L'équipe de choc des GHOSTBUSTERS! (sortie prévue en France pour le 12 décembre). Autres photos : Harrison Ford et George Lucas sur le tournage D'INDIANA JONES.

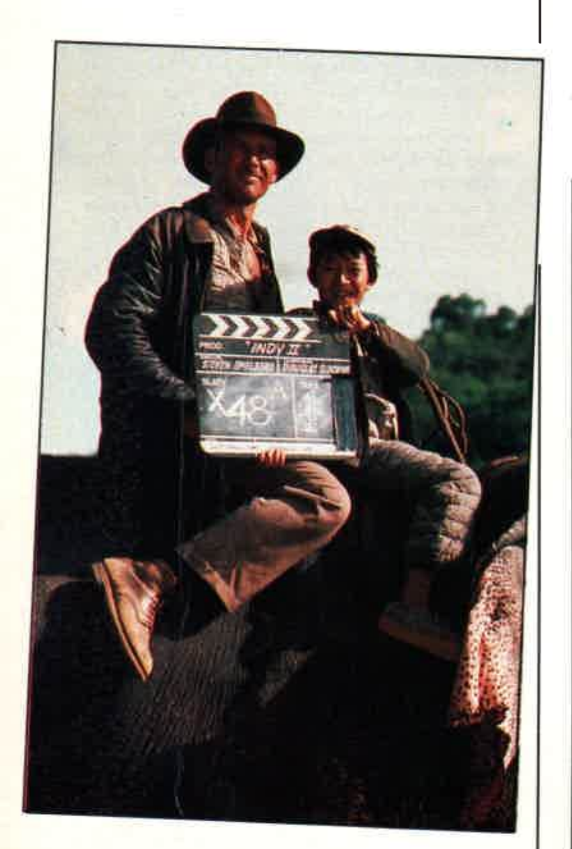
INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT

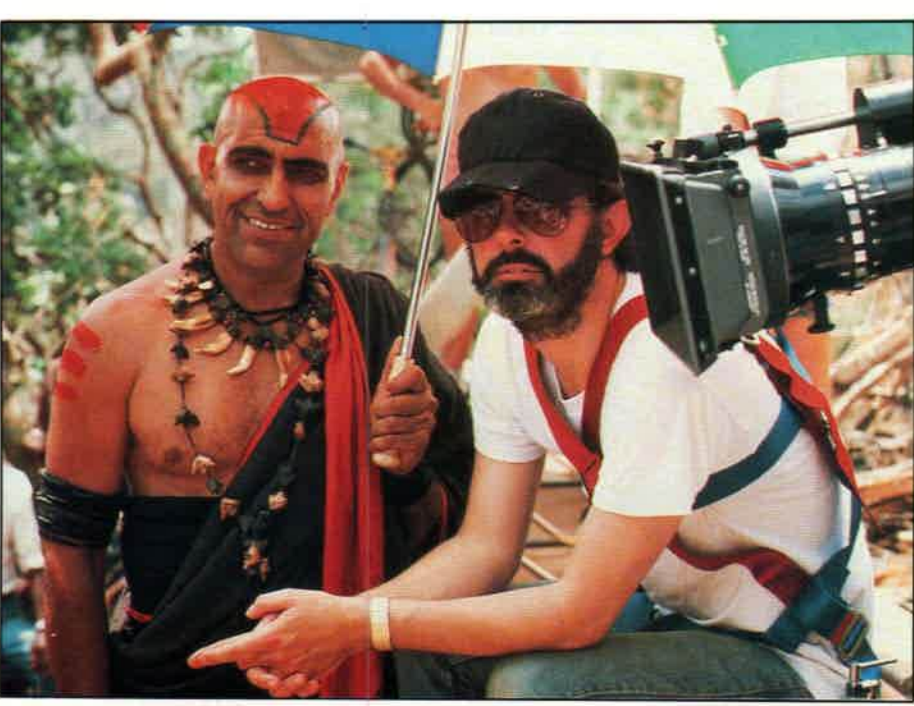
(Fiche technique in Mad Movies 31)

Suite à l'article exclusivement positif de Maitland Mc Donagh paru dans notre dernier numéro, il nous apparaît opportun d'exprimer aussi quelques remarques suscitées par la vision du dernier enfant cinématographique de Steven Spielberg, et notamment certaines des limites que la série des aventures d'Indiana Jones recèle en elle-même et révèle dès son second épisode.

Nul doute qu'après ce second volet des aventures intercontinentales d'Indy, celui-ci soit définitivement entré dans le panthéon des héros increvables pour qui la grande aventure ne s'arrêtera que lorsque le public en aura assez. Pour l'heure, à l'instar d'un James Bond au cinéma, ou d'un Bob Morane en littérature, il nous revient toujours frais et disponible, prêt à affronter les pires dangers dans un but lucratif ou plus humanitaire. Seulement, là où on peut s'inquiéter, c'est qu'à la différence du personnage de James Bond qui a pu être incarné par plusieurs interprètes sans que la série en soit affectée car reposant avant tout sur le mythe qu'il représente, on n'imagine pas du tout Indiana Jones changer de visage dans un épisode futur. La raison en est fort simple : Harrison Ford **est** Indiana Jones. C'est lui qui a créé pour une bonne part la personnalité (voir à cet égard l'article de B. Collette qui lui est consacré dans MM n° 29) du héros qu'il incarne. Va-t-on alors assister aux pérégrinations toujours autant intrépides d'un Harrison Ford vieillissant ? Il faut espérer que non, encore que cela ne manquerait pas de piment de suivre la vie tumultueuse d'un vieux baroudeur. Le mythe se confond ici totalement avec son interprète, ce qui n'empêche évidemment pas ce dernier d'incarner par ailleurs d'autres rôles à l'écran.

Le deuxième aspect qui impose certaines limites à plus ou moins long terme aux aventures de Jones, c'est l'époque précise à laquelle elles se déroulent. **Les aventuriers de l'arche perdue** se situait durant la dernière guerre ou juste avant et il en va de même pour **I. J. et le temple maudit.** Si





cela continue comme ça, et malgré la fertilité de l'imagination du tandem Lucas/Spielberg (on sait de quoi ils sont capables) on risque fort bien un jour d'assister à un tarissement de l'inspiration des scénaristes, comme cela s'est produit pour certains James Bond, et ceci étant dû (entre autres facteurs) à l'immuabilité de la période choisie au départ. Mais il n'est pas interdit de penser que, comme dans ces serials aux rebondissements imprévus, dont **Les Aventuriers...** et **Indiana Jones...** se réclament tant, notre héros se trouve un jour au cours d'une de ses aventures à voyager dans le temps et l'espace. C'est bien arrivé à des personnages comme Tintin, Mortimer, ou Bob Morane, pourquoi pas I. Jones ?

Pour l'heure, on retrouve quand même dans **I. J. et le temple maudit** de nombreux éléments déjà vus dans le premier film, auquel il fait, c'est vrai, très souvent ouvertement référence et dont il peut constituer une préquelle. On y retrouve le temple bien sûr, les galeries infestées d'insectes vénimeux, l'héroïne en butte à la séduction farouche d'I. Jones, l'objet précieux sujet aux convoitises et moteur des affrontements des protagonistes. I. Jones est un aventurier mais aussi un archéologue passionné, et il est normal que ses recherches le poussent sans cesse dans des endroits similaires ou plus ou moins. Il n'empêche que la prochaine fois, Lucas et Spielberg ont intérêt à trouver quelque chose de radicalement différent (un séjour dans une cité perdue aux fonds des océans, peut-être ?) parce qu'en deux films cela fait déjà pas mal de points trop similaires.

Enfin, comme **Le retour du Jedi** par rapport à **La guerre des étoiles** ou **L'empire contre-attaque, I. J. et le temple maudit** accuse lui aussi par rapport à son prédécesseur un net penchant vers des concessions visant à attirer davantage de public et notamment celui des enfants. Succès et recettes obligent. C'étaient les nounours en peluche dans **Le retour du Jedi,** c'est une colonie de marmots dans **I. J. et le temple maudit.** Sans parler de la poursuite dans les galeries, sur les chariots miniers, qui est une transposition du rollercoaster et qui plaira, c'est certain, à toute la famille venue voir le film. Bon, je sais, Spielberg adore les gosses et il paraît qu'il en est resté un lui-même (assez précoce pour ce qui est de l'art de la mise en scène quand même, vous ne trouvez pas ?), mais là, on frôle presque par instants la niaiserie, ce à quoi échappait totalement **Les aventuriers de l'arche perdue.**

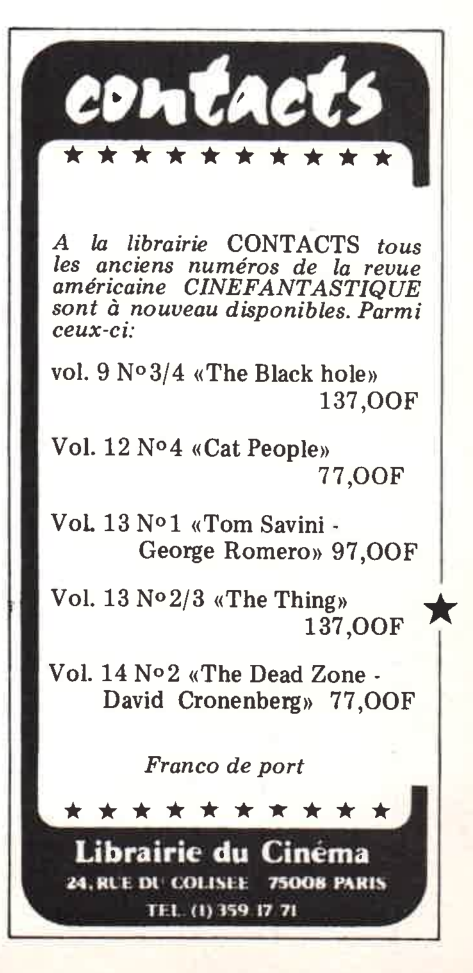
Bien que l'élément fantastique ne soit qu'un ingrédient parmi d'autres dans l'optique des aventures d'I. Jones (comme dans les serials dont elles s'inspirent), l'affadissement se situe également et de façon assez sensible au niveau de cette thématique, et ce, en dépit d'une très étonnante séquence relevant du « gore ». Une secte de fanatiques et un sorcier doué de pouvoirs occultes, un gouffre sans fonds qui plonge dans les entrailles de la terre, c'est très bien, mais franchement qu'est-ce en comparaison du final grandiose et surnaturel des **Aventuriers de l'arche perdue,** digne équivalent démesuré de ce que Spielberg nous avait offert avec **Rencontres du 3ᵉ Type ?**

Bon, cela dit, ce n'est qu'un avis et n'allez surtout pas croire que je n'aime pas **I. Jones et le temple maudit** que je considère comme un spectacle plus qu'excellent, sûrement aussi bien et peut-être mieux réalisé que **Les Aventuriers...** (une seconde vision s'impose déjà), rempli de scènes délirantes (la longue séquence d'ouverture, le monstrueux et répugnant repas, les scènes de sacrifices dans la grotte gigantesque) mais qui déçoit cependant quelque peu pour les raisons citées.

Denis TREHIN.







DAVID LYNCH

David Lynch est né à Missoula, Montana, en 1946, et a suivi les cours de l'Académie des Beaux-Arts de Pennsylvanie. Il fait son premier film à l'Académie, un court-métrage animé et sans titre et d'une minute, puis *The Alphabet,* **un court-métrage d'animation de quatre minutes. Lynch a ensuite reçu une subvention de l'A.F.I. en tant que réalisateur indépendant pour faire** *The Grandmother,* **film d'animation de 34 minutes. Ce film fût primé aux festivals de San Francisco, Belleview et Atlanta, et apparut également au festival du film d'Oberhausen. David Lynch a reçu aussi la Critic's Choice Award d'un groupe de critiques statuant sur les douzes meilleurs réalisateurs subventionnés par l'A.F.I. depuis le début en 1968.**
Puis vient *Eraserhead,* **1979, son premier long-métrage, réalisé avec la coopération de l'American Film Institute.** *The Elephant Man* **ensuite, produit par Mel Brooks pour EMI Films. Unanimement accueilli par la critique anglo-saxonne (la nôtre aussi), ce film est basé sur un fait divers réel : la vie de John Merrick, appelé l'homme-éléphant.**
Avec ces deux longs-métrages à son actif, et en attendant *Dune* **d'après le roman de Frank Herbert, David Lynch s'affirme comme un auteur doué d'une profonde personnalité et dont la prédilection pour les sujets hors du commun a tout pour nous passionner.**
Voici donc un aperçu plus analytique que critique de son œuvre, quantativement faible pour l'heure, mais créativement très riche et d'où se dégage une continuité manifeste, dans le fond, et dans la forme, thématique et artistique.

Le plus étonnant à travers ces deux films traitant chacun de la monstruosité, mais sur un plan totalement différent, c'est en effet de constater la similitude de l'univers visuel qu'ils nous laissent à voir. Dès les premières séquences d'**Elephant Man,** il est garanti que nous avons à faire au même créateur qui échafauda le cauchemar d'**Eraserhead,** tant les images qui défilent sous nos yeux semblent issues des mêmes obsessions et préoccupations visuelles. D'abord, bien sûr, l'utilisation expressionniste du noir et blanc, magnifié par Freddie Francis dans **Elephant Man.** Mais surtout, Lynch semble réellement inspiré par certains décors et paysages industriels et le choc émotionnel à la limite du fantastique qu'ils peuvent provoquer par leurs formes. **Eraserhead** a d'ailleurs été filmé dans un quartier désert, hautement industrialisé avec ses fourneaux, ses conduits longeant des ruelles tortueuses, son atmosphère perpétuellement assombrie par les fumées des usines, autant d'éléments qui renvoient à l'état mental tourmenté du personnage principal.



Et on retrouve fort bien ce « feeling » assez angoissant et cauchemaresque dans **Elephant Man** qui se déroule pourtant à l'époque victorienne. Sans atteindre aux excroissances étouffantes du cadre d'**Eraserhead,** les scènes de rues vues dans **Elephant Man** nous montrent en effet des ouvriers au travail penchés sur leurs machines fumantes, les avenues aux pavés luisants, bordées des murs immenses et gris des « factory », les quais grouillant d'activité. Des pans de vapeur traversent l'image et rappellent fortement certains plans d'**Eraserhead.**

Autre élément capital de ces deux chef-d'œuvres et qui décuple l'impact des images : la bande-son, toujours très travaillée et « en avant », composante primordiale de la fascination opérée chez le spectateur. Lynch utilise à fond le principe que, non seulement la musique, mais aussi les bruits naturels ou

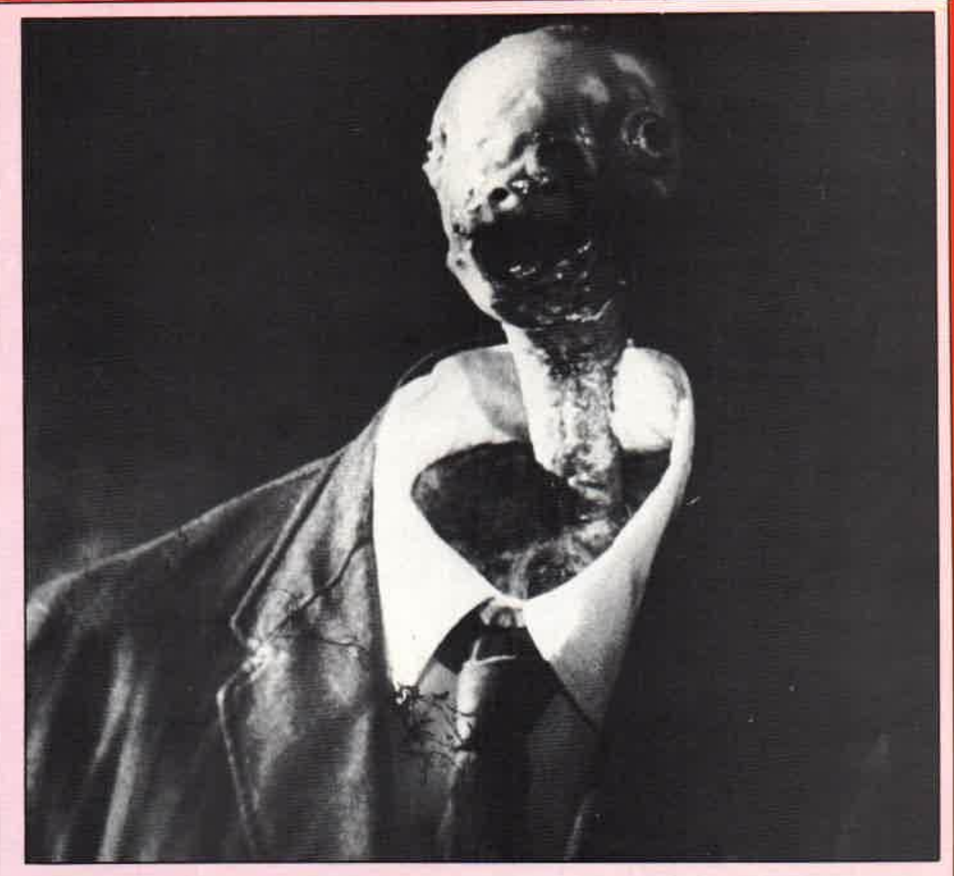
Les deux photos : ELEPHANT MAN.

trafiqués collant parfaitement aux images, produisent des combinaisons esthétiques visuelles/sonores qui définissent de façon complète un climat, une ambiance.

Que l'on passe donc du cauchemar éveillé et phantasmatique d'**Eraserhead** au décorum quotidien et hyper-réaliste d'**Elephant Man,** la « David Lynch's touch » reste la même et s'impose dans toute sa singularité.

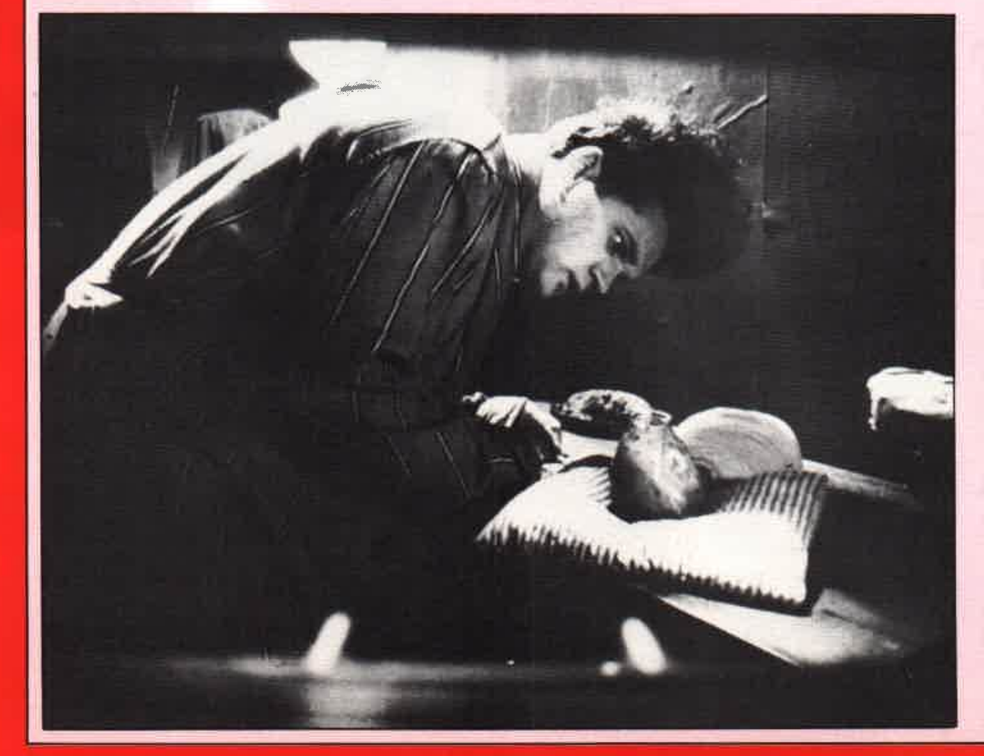
A propos d'Eraserhead :
David Lynch considère **Eraserhead** comme un rêve de choses sombres et troublantes. Tout le film est les soubassements d'un genre de subconscient. Henry, le héros « flippé » de l'histoire, est une sorte de type très embrouillé qui essaie de surnager. Lynch nie toute influence de films étrangers, puisque certains ont dit qu'**Eraserhead** avait une qualité germanique, mais le film vient vraiment de Philadelphie : « J'habitais près de la morgue, un coin industriel. A cinq heures, il n'y a personne dans le voisinage. Personne n'habite là, et j'aime vraiment çà ».

« On a travaillé le film plutôt comme une peinture. Le tout a été changé plusieurs fois. Mais c'était très étrange comme tout ce qui avait été tourné avant était tout le temps prêt à changer. Par contre, la Dame dans le Radiateur n'était absolument pas dans le script original. C'était un film très sombre jusqu'à ce qu'elle intervienne. Certaines scènes ont été abandonnées, celles où Henry s'éloignait de la ligne ; elles sont tombées naturellement. **Eraserhead** concerne la mort et la résurrection. Le film a forcément un sens, celui que vous lui donnez. Dans **Eraserhead** il n'y a que des ouvertures, c'est tout. Il y a comme des règles pour toujours conserver quelque chose ouvert. C'est davantage un poème ou quelque chose de plus abstrait, même s'il y a une histoire. C'est une expérience. J'ai entendu dire que les gens qui écrivent et réalisent leurs films ne font que refaire le même film sans arrêt, mais je ne sais pas ce qu'il en est pour moi. Je ne sais pas d'où viennent ces choses, vraiment : les idées surgissent de plusieurs points quelque part et atterrissent où Henry est. On peut donc difficilement dire qu'il s'agit d'une philosophie. Tout a un sens pour moi. **Eraserhead** est d'une réelle logique pour moi, avec des règles qui ont été suivies, et l'on ressent cette impression tout au long du film, dès le début, et l'on sait ce qui est juste. Et cela a un sens certain pour moi, et il paraît juste. D'autres gens semblent comprendre cela, avec différentes interprétations de ce que tout cela signifie. Car grâce à cette ouverture il y a place pour différentes interprétations. Alan Splet (ingénieur du son) et moi avons travaillé dans un petit garage-studio avec une grande table et deux ou trois magnétophones, ainsi qu'avec quelques sonothèques pour les effets. Il n'y a que des sons réels. Les sons et les effets sonores du film ne fonctionnent pas comme une bande-son normale, où la musique doit renforcer une scène un peu faible. Parfois la bande-son change à chaque plan d'une même scène. Elle est utilisée comme atmosphère, presque comme un personnage, et partie omniprésente du film. »



Les trois photos : ERASERHEAD.

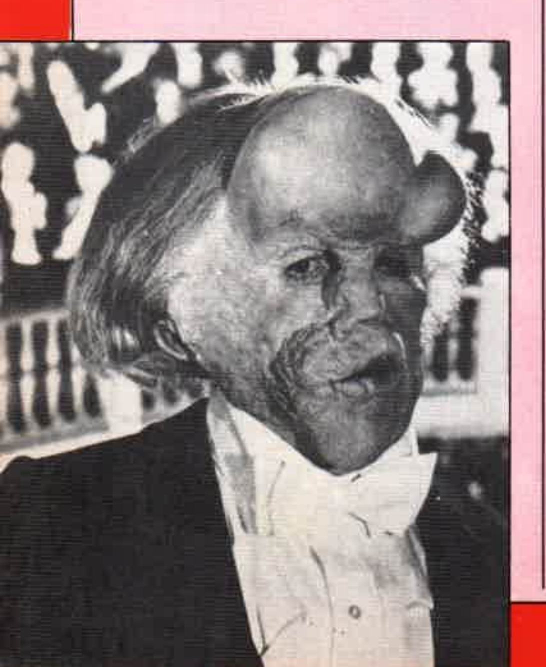




A travers cette confession de foi adressée au Soho News, il apparaît clair que David Lynch a effectivement voulu concrétiser sur la pellicule ses propres fantasmes, sans se plier à une narration cinématographique classique, inadaptée aux événements surprenants autant qu'imprévus dont il nous fait les témoins fascinés. C'est d'une intimité dévoilée qu'il s'agit, la mise à nue d'un esprit en dérive, passant d'une dimension à une autre jusqu'à... en perdre la tête.

Il convient de saluer en **Eraserhead** une œuvre qui fait quasiment table rase de tout ce qui a pu être vu au cinéma. Encore peut-on citer un antécédent comme **Un chien Andalou** du tandem Luis Bunuel/Salvador Dali comme point d'ancrage. **Eraserhead** peut agacer, enthousiasmer, désorienter, écœurer, mais, au-delà d'un contenu pour le moins bizarre, il s'en dégage un potentiel dérangeant qui ne peut laisser indifférent. Nous sommes tout de suite intrigués par la puissance torturée et morbide des plans où un homme assis, le visage et le corps ravagés

par on ne sait quelles radiations, regarde, peut-être avec espérance, à l'extérieur d'un réduit obscur puis actionne l'aiguillage qui nous engage sur la voie de départ d'un véritable « trip » dans les méandres de l'inconscient. Une exploration silencieuse et glissante de la caméra dans les canaux d'un monde organique nous rappelle que les espaces intérieurs de l'esprit sont aussi incommensurables que les étendues infinies du cosmos... Dans un quartier misérable faiblement éclairé, un homme à l'allure incroyable se faufile chez lui, à travers le dédale tubulaire de constructions industrielles. C'est Henry, l'homme aux cheveux dressés, coincé entre une femme qui le laisse tomber et son atroce bébé aux piaillements insoutenables ; Henry, le père célibataire au complet veston fatigué et au regard en-dehors du temps, qui souffre d'hallucinations chroniques semblant accordées à la note bourdonnante d'une bande sonore hypnotique : on se souviendra ainsi longtemps du repas autour d'un poulet qui n'en finit pas d'agoniser et de se vider, des apparitions de la « dame dans le radiateur », de la pluie de foetus venant d'écraser sur le sol, et surtout de l'abominable rejeton, croisement hybride d'un lapin écorché vif et du nouveau-né d'**Alien,** et dont l'agonie se concluera d'écœurante façon. L'animation de cette ignoble progéniture en a laissé plus d'un perplexe... Le mystère de son réalisme a été entretenu longtemps et non sans humour par D. Lynch.



Eraserhead tour à tour fascine, répugne, déconcerte et surprend sans cesse par l'explosion de ses images d'un autre monde, voyage mental sans précédent et absolument surréaliste qui matérialise les rêves, les songeries et les associations d'idées les plus irrationnelles.

David Lynch a mis quatre ans pour réaliser **Eraserhead,** et le résultat se fait sentir dans ce travail abrupt et sans concessions, mais parfaitement maîtrisé.

A propos d'Elephant Man :
S'il est possible d'établir une filiation entre l'univers d'**Eraserhead** et celui d'**Elephant Man,** c'est pour les rapports qu'entretiennent ces deux films sur le choix de « toiles de fond » voisines donc, mais aussi bien sûr pour leurs thématiques qui toutes deux traitent à leur manière de la monstruosité humaine. **Elephant Man** peut être considéré comme l'antithèse d'**Eraserhead,** ou l'inverse d'ailleurs. Monstruosité de l'âme dans **Eraserhead** et monstruosité du corps dans **Elephant Man.** Si on pénétrait au-delà des apparences pour voir dans l'esprit d'un être maladif dans **Eraserhead,** dans **Elephant Man** ce sont les apparences qui forment la matière même du sujet. Mais la monstruosité réside toujours au plus profond des esprits, et c'est souvent la monstruosité physique qui en est le révélateur chez les autres, comme nous le montre cette chronique majestueuse de l'existence réelle de John Merrick, homme à l'aspect totalement difforme qui vécut au début du siècle. Il est recueilli dans un cirque par le chirurgien Frederick Treves (Anthony Hopkins), qui va se prendre de pitié pour lui et assurer sa pro-

Photos de ces deux pages : ELEPHANT MAN.





tection. Commençant presque comme un film d'horreur, avec la présence cachée de l'homme-éléphant dont l'apparence nous est peu à peu révélée, **The Elephant Man** n'est certes pas un film joyeux et nous montre la grandeur et la noblesse d'âme d'un être humain à l'apparence monstrueuse, confronté à la méchanceté, la cupidité, la monstruosité morale des gens dits « normaux ». Seul Treves semble humain dans cette galerie de portraits peu flatteurs où la bestialité la plus vile de la populace le dispute à l'hypocrisie d'une bourgeoisie toujours apte à tirer profit de la situation. Si Bytes (Freddie Jones), son exploiteur forain, et le gardien de l'hôpital sont des brutes sans pitié, voulant récolter monnaie de l'infirmité de Merrick, la curiosité malsaine et récupératrice de la « haute » est tout aussi haïssable (voir l'attitude suspectement attentionnée et énervante de Mrs Kendal). Alors que le **Freaks** de Tod Browning, se terminait par l'application d'un impitoyable châtiment, le film de Lynch prêche la patience, la compréhension et le droit à la différence ; John Merrick hurlera : « je ne suis pas un animal, je suis un être humain. Je suis un homme ! », en réponse à la foule qui l'a démasqué, car sous le fardeau que constitue son apparence se cache un esprit brillant et digne. L'homme-éléphant est considéré comme un être tout à fait normal par David Lynch qui, malgré quelques séquences dures, n'a surtout pas voulu nous apitoyer et jouer la carte du mélo, d'où d'ailleurs une certaine neutralité dans l'exposition des faits qui, si elle évite à tout prix la sensiblerie, nous rend cependant suffisamment réceptif à l'hymne de bonté et de tolérance qu'elle véhicule.

Bon, après ces deux œuvre immenses, marquées du sceau original de leur réalisateur, on est en droit de se demander si, devant la nature même du sujet de **Dune,** devant le gigantisme de l'entreprise de De Laurentiis, devant les multiples aspects artistiques qui rentrent en jeu (décors, effets spéciaux, etc.), David Lynch ne vas pas laisser sa personnalité au vestiaire. Autrement dit, va-t-on reconnaître en ce projet colossal qu'est **Dune,** le style caractéristique de celui qui nous a donné les quand même plutôt intimistes **Eraserhead** et **Elephant Man ?** On peut sérieusement en douter, mais réponse après vision de ce qui sera de toute façon un événement. On risque d'avoir de sérieuses surprises.

Denis TRÉHIN



Photo : Nancy Moran – Sygma

DAVID LYNCH et DUNE

LA LONGUE ET DURE ROUTE POUR ARRAKIS...

La meilleure chose pour une histoire, c'est de commencer par le commencement. Dans le cas présent, c'est la fin qui nous intéresse. Cette fin sera datée du 14 décembre 1984, avec la sortie mondiale de l'adaptation cinématographique, signée Dino De Laurentis – David Lynch, du célèbre roman de Frank Herbert : **Dune.**

Le début de notre histoire remonte à une vingtaine d'années.

Dune fut publié en 1963-1964 en deux trilogies : **Le Monde de Dune,** et **Le Prophète de Dune.** Cette parution se fit dans le magazine Analog, édité à cette époque par John Campbel, vétéran de l'âge d'or du fantastique, auteur de « Who Goes There » nouvelle qui servit de base au scénario de **The Thing.**

En 1965 les 6 chapitres furent publiés par Chilton Books sous le titre **Dune,** ce fut alors la naissance d'un phénomène. Cette année là, **Dune** remporta les deux prix de la littérature de S.F., le Hugo et le Nebula, et devint l'un des livres de S.F. le plus lu au monde. Il fut suivi de quatre séquelles : **Le Messie De Dune, Les Enfants De Dune, L'Empereur-Dieu De Dune,** et **Les Hérétiques de Dune.** Herbert travaille actuellement à un sixième chapitre. Le livre a été vendu à plus de 13 millions d'exemplaires et a été traduit en 12 langues. **Dune** et ses séquelles constituent une aventure épique, adapter cela à l'écran ne pouvait être qu'une aventure épique. Le fait que **Dune** soit un « feuilleton littéraire » peut être un avantage. Si le film est un succès, il devra d'abord amortir l'énorme budget évalué entre 50 et 75 millions de dollars puis il pourra être question d'adapter les suites.

En fait, le personnel important du premier film a déjà signé pour les chapitres 2 et 3 de la saga. Le plus courant, en matière de séquelles, ne résulte que d'une absence de scénario resuçant les éléments du film original, les suites de « Dune-le film » seraient des adaptations à part entière des suites de « Dune-le livre ».

Intéressant, lorsqu'on connaît le nombre incroyable d'éléments dramatiques importants présents dans chacun des livres. Transférer, pour le premier film, le monde d'Arrakis de la page de livre à l'écran fut une tâche titanesque.

C'est en 1979 que courut le bruit de l'intention de Dino De Laurentis d'adapter **Dune,** mais ce n'était pas la première fois qu'il en était question. Quelques années seulement après sa publication, les droits de **Dune** furent retenus par Arthur P. Jacobs, l'heureux producteur des films de la série **Planète des Singes.** La mise en scène devait être confiée à Haskell Wexler, et le casting incluait Patrick McGoohan **(Le Prisonnier).** Le projet de Jacobs se limita à un story-board et il prit fin définitivement avec la mort du producteur des suites d'une crise cardiaque.

En 1975, il était de nouveau question d'une adaptation, cette fois sous la direction d'Alexandro Jodorowsky...

On n'avait, à ce jour, accordé que des budgets limités au réalisateur, mais à chaque fois, il avait su en tirer le meilleur parti. Après le succès du western violent et surréaliste **El topo** – devenu « cult movie » par la suite – et celui de **The Holy Mountain,** Jodorowsky écrivit sa propre vision quasi-mystique du monde de Dune assisté par le débutant Michael Seydoux.

Pendant l'écriture du scénario, dont l'adaptation – selon F. Herbert – aurait donné un très bon film de 10 heures ! Jodorowsky contacta trois artistes célèbres : Chris Foss (peintre anglais dont on voyait souvent les œuvres sur les jaquettes des livres de S.F.), Jean « Moebius » Giraud (artiste français mondialement connu pour sa collaboration au magazine « Métal Hurlant »), et enfin Hans Rudi Giger (peintre suisse célèbre pour ses designs « bio-mécaniques »). Salvador Dali rejoignit l'équipe pas en tant qu'artiste mais en tant qu'acteur pour interpréter l'empereur d'Arrakis. On notait également au casting : le fils de Jodorowsky, Brontis, dans le rôle de Paul Atreides, Orson Welles, Andréa Ferréol, Charlotte Rampling, Gloria Swanson, Mick Jagger et Alain Delon.

Dan O'Bannon, dont le plus important travail à l'époque avait été le **Dark star** de l'étudiant John Carpenter, se vit confier la tête de l'équipe d'effets spéciaux, car Jodorowsky n'avait pas réussi à obtenir l'accord de Douglas Trumbull. La production commença alors à se détériorer. Dali claqua la

porte des studios. Herbert dira plus tard dans un interview : « Jodorowsky a renvoyé Dali car ce dernier avait un peu trop tendance à donner son avis... ». Deux millions de dollars avait déjà été gaspillés sur un budget initial qui n'en comportait que 9,5. La vision de Jodorowsky commençait à prendre une tournure sérieusement différente de celle Frank Herbert, qui déclara : « Le problème, avec Alexandro, c'est qu'il a trop de visions personnelles et qu'il n'arrive pas à les fusionner. J'avais l'habitude de lui dire en plaisantant : « Tu sais Alexandro, le problème avec toi c'est que tu n'arrives pas à introduire une scène dans laquelle on donnerait des coups de cravache au Pape, dans ton histoire ! » A la fin de 1975, Jodorowsky et Seydoux allèrent à Los Angeles pour tenter de passer des accords de co-production, mais ils ne suscitèrent aucun intérêt. Ce qui détruisit complètement le projet, fut le départ des 4 principaux collaborateurs : O'Bannon, Foss, Moebius et Giger, pour travailler sur un autre film, appelé **Alien,** mis en scène par un certain Ridley Scott...

De Laurentis obtint les droits trois ans plus tard, et émit l'idée de travailler au scénario avec F. Herbert, qui avait déjà été consulté pour **Flash Gordon.** En 1979, Herbert déclara : « Je n'ai pas la moindre idée des interprètes, mais De Laurentis et moi sommes d'accord sur une chose : Paul sera interprété par un inconnu. Nous sommes à la recherche d'un excellent metteur en scène, n'ayant pour ainsi dire rien fait auparavant, mais dont les films auraient une bande-son superbe, le problème est de trouver ce réalisateur en tenant compte de ces éléments. Il est question d'un budget de 40 millions de dollars. La tête me tourne, je n'arrive pas à y croire. Je vais m'occuper du scénario et De Laurentis m'a promis que, contrairement à son habitude, il ne le remanierait pas. Il veut faire un grand classique, essayer d'égaler **Autant En Emporte Le Vent,** en S.F. bien sûr !



Le réalisateur « à-la-bande-son-superbe » retenu fut Ridley Scott, à peine sorti du tournage d'**Alien,** et qui s'était fait assister de Giger pour concevoir la créature. Le scénario d'Herbert fut jugé inadaptable, n'allant pas assez à l'essentiel et l'écrivain/scénariste Rudolph Wurlitzer **(Pat Garett et Billy Le Kid)** fut appelé à la rescousse pour remanier le script avec Scott. Après un an de travail, l'histoire différait toujours un peu de celle d'Herbert qui dit : « Scott est un bon réalisateur mais il veut ajouter une intrigue incestueuse entre Paul et sa mère ! Cela aurait pu être intéressant, mais cela n'aurait pas été **Dune.** Je lui ai dit : « Regarde, on m'annonce que 40 millions de personnes au monde ont lu **Dune,** si tu mécontentes ce public, tu risques de te casser le figure... ».

Le projet fut stoppé à cause du budget prévu par Scott, s'élevant à 50 millions de dollars, jugé exhorbitant et impensable à l'époque. Scott quitta la production pour aller travailler sur **Blade Runner** et De Laurentis se mit en quête d'une nouvelle équipe pour mettre **Dune** sur pieds.

Il trouva un réalisateur, grâce à sa fille Raffaëlla, en la personne de David Lynch. Ce dernier annonça lors d'une interview: « Dino n'avait pas vu **Eraserhead,** et s'il l'avait vu, il ne m'aurait certainement pas confié **Dune !** Il a vu **The Elephant Man,** mais tous ses enfants on vu **Eraserhead** en vidéo, et je pense qu'en passant il a du en voir une dizaine de minutes. »

Herbert a également été très impressionné par **Elephant Man,** et parle de Lynch avec admiration et considère l'adaptation comme un travail de traduction : « Je ne traduirai jamais **Dune** moi-même en français, car je le parle très mal, je ferai donc appel à un spécialiste de la langue. Ici, le spécialiste parle « film », et nous avons trouvé le bon pour traduire « Dune-le livre » en « Dune-le film », c'est David. Je l'ai conseillé, il fut très attentif au sens de l'histoire et je l'ai aidé à obtenir le meilleur résumé possible. J'admire maintenant son travail, il a vraiment **Dune** dans la peau, il dit vouloir faire un film pour que les spectateurs en soient imprégnés, que les gens aillent voir **Dune** parce que c'est bien **Dune** qu'ils veulent aller voir, je l'en crois capable. »

Malgré cet enthousiasme, il faut reconnaître que Lynch n'était pas spécialement le réalisateur indiqué pour diriger **Dune.** Avec seulement deux films à son actif – dont les budgets n'avaient jamais dépassé 6 millions de dollars – il n'avait jamais dirigé de castings importants ni même jamais fait de films en couleurs ! Son premier film, **Eraserhead,** ne fut qu'un petit sujet d'étude lorsqu'il était à l'American Film Institute's Center For Advanced Film Studies. Le tournage de ce cauchemar de 89 minutes fut achevé au terme de quatre années de travail, alors que la durée initiale ne devait être que de six semaines. Trop étrange pour une sortie commerciale, le film obtint malgré tout beaucoup de succès dans les « Midnight Circuits », et fut présenté à des festivals tels qu Filmex, Edinbourg et Avoriaz. Il a reçu toutes sortes d'éloges de la part, entre autres, de Giger et de Mel Brooks qui lui proposera de financer **The Elephant Man.**

Ce second film prit une ampleur plus commerciale, grâce à des comédiens de renom comme John Hurt et Anthony Hopkins et la photographie de Freddie Francis **(Les Horreurs de Frankenstein),** il fut d'ailleurs nominé pour 8 « Academy Awards ». **The Elephant Man** plaça Lynch en bonne place, ayant réussi un film dont le succès était à la fois critique et financier.

La chute des studios Zoetrope, appartenant à F.F. Coppola, mit fin au projet **Ronnie Rocket,** écrit peu de temps après **Eraserhead.** Lynch manqua ensuite de réaliser **Le Retour du Jedi,** avant d'en arriver à **Dune.**

Sa première réponse à l'offre fut plutôt accablante. Il n'avait pas lu le livre et dit à

Photo : Nancy Moran – Sygma



un journaliste du New-York Times : « J'ai cru comprendre qu'ils voulaient que je réalise un film appelé **« June »...** « Mais plus tard il se ravisa : « Pour parler honnêtement, quand Dino m'a proposé **Dune**, je vins le voir plus par curiosité qu'autre chose. Je pensais rencontrer un homme avec qui je n'aurais pas voulu passer plus de quelques minutes. Mais j'ai découvert que Dino aime vraiment le cinéma, c'est un type bien plus sensible qu'on pourrait le penser, il lance des tas d'idées irréalisables mais tout à fait passionnantes.

Bien sûr, c'est un personnage, et le contact est parfois difficile, mais c'est un homme qui essaye que les choses aillent de l'avant. Le premier problème qui se posa à Lynch, fut de présenter un scénario plausible. Il se fit aider de Christopher Devore et Eric Bergren (auteurs du scénario de **Elephant Man**) et la première version fut achevée fin 1981. Elle représentait environ 4 heures et demie de film, moins de la moitié du film de Jodorowsky, et aurait pu donner matière à deux longs-métrages. Un second jet fut écrit, et c'est à la sixième version que tout le monde fut satisfait. Comme dans les précédentes adaptations, Lynch dut éliminer certains aspects du livre, mais son but était d'interpréter la vision d'Herbert de la manière la plus juste possible : « Je savais que, quoi que je fasse, et cela sans tenir compte de l'effort pour rester fidèle à l'histoire, j'arriverais nécessairement à obtenir une vision différente pour certains fans de la saga. J'ai donc essayé de conserver les personnages et les passages de l'histoire qui font vraiment que **Dune** est **Dune.**

Son approche générale du texte, aussi étrange qu'elle puisse parfois être, obtint l'approbation de la productrice Raffaëlla De Laurentis, qui déclara : « Ce serait une folie de louer David Lynch pour ensuite l'empêcher de travailler... Mon job est de lui donner le meilleur qu'il soit possible d'obtenir pour réaliser un très bon film. »
Herbert a été enthousiasmé par le scénario de Lynch, disant : « La chose merveilleuse est la technique employée par David pour impliquer les éléments, il a placé les détails que vous aimeriez voir, au même niveau que les moments forts. » Herbert a également dit à un journaliste qu'en général, les films de S.F. reposaient sur des effets spéciaux spectaculaires et une histoire d'une simplicité déconcertante. La valeur d'un film comme **Star Wars** est que cela a rameuté un grand nombre de spectateurs qui n'y connaissaient absolument rien en matière de science-fiction. Etant donné que **Dune** est un livre qui transcende les clichés de la S.F., le film se devait de les transcender également.





Selon Lynch, **Dune** est l'antithèse des films de vaisseaux spatiaux et de rayons lasers, que nous sommes habitués à voir.

Dune met en scène des personnages crédibles, avec beaucoup de profondeur, rien n'est vraiment « tape-à-l'œil ».

... « Herbert a créé une aventure qui a une valeur intrinsèque, avec des aspects physiques et moraux. J'aime ça... J'aime voyager sur des mondes étranges, et Dune en compte quatre... Il y a beaucoup de visions, de rêves, de modes dans le livre et cela me plaît de les explorer... » (D. Lynch).

Après avoir longuement cherché le lieu de tournage idéal, la production s'est installée aux studios Churubusco au Mexique. Cet endroit réunissait des conditions plutôt favorables étant donné l'intéressant rapport dollar/peso, mais il faut également ajouter que ces studios étaient les plus équipés. La production eut malgré tout quelques problèmes à surmonter, en particulier les fréquentes coupures de courant et de téléphone. C'est au cours d'une de ces coupures que Raffaëlla De Laurentis déclara à un journaliste : « On ne peut plus rien faire, les machines à coudre, les photocopieuses, les machines à écrire, rien ne marche... ».

« Comment peut-on penser réaliser un film comme **Dune**, le film le plus technologique qui soit, dans un pays qui ne possède aucune technologie! »

Lynch pourtant avoue avoir été plus oppressé par le tournage de **The Elephant Man**, certainement parce que c'était son premier grand film...

L'équipe se compose de personnalités qui ne sont pas inconnues pour les fans du genre.

Freddie Francis s'est donc occupé de la photographie; Tony Masters, qui travailla comme directeur artistique sur **2001**, fut nommé production designer, Carlo Rambaldi, le célèbre créateur de monstres **(Alien, E.T., Possession)**, a conçu les créatures de **Dune**, en particulier le vers des sables géant, qui, à lui tout seul a coûté 2 millions de dollars, on note aussi la présence de John Dykstra et sa compagnie Apogee, mais la plupart des effets conçus par Dykstra ont été coupés au montage.

Les dessinateurs du Story-board furent ceux, respectivement, de **Blade Runner** et du **Retour du Jedi**, à savoir : Mentor Huebner et George Jensen, le responsable des costumes fut Bob Ringwood, l'homme qui « habilla » le film **Excalibur** de John Boorman.

Côté distribution, on retrouve : Jorgen Prochnow **(The Keep)**, dans le rôle du Duc Leto, Francesca Annis, dans celui de Dame Jessica, Sean Young **(Blade Runner)**, qui interprète Chani, la compagne Fremen de



Paul, Sting interprète Feyd-Rautha, Dean Stockwell **(Le Loup-Garou de Washington)** dans le rôle du Dr Yeuh, Brad Dourif **(Vol au-dessus d'un nid de coucou)** joue Peter, le Mentat Harkonnen, Max Von Sydow **(Flash Gordon)** interprète le Dr. Liet Kynes, Linda Hunt **(L'Année de tous les dangers)**, joue Shadout Mapes l'assassin, et Jack Nance **(Eraserhead)**, interprète Nefud, un officier Harkonnen.

Mais le rôle le plus important de **Dune**, comme Herbert le désirait, revient à un inconnu : Kyle MacLachian, qui fera donc ses débuts à l'écran dans la peau du personnage de Paul, Le messie d'Arrakis. Il est âgé de 25 ans et avoue éprouver une véritable passion pour le roman, qu'il a lu un très grand nombre de fois. Le rêve est devenu réalité : « Paul était mon héros (dit-il à un journaliste), ses capacités physiques et mentales étaient celles que je rêvais de posséder. Il y a 8 ans, j'ai lu qu'une équipe se préparait à tourner **Dune**, je me suis dit : « M..., je suis trop jeune, pour moi, tout ceci est hors d'atteinte. Il s'agissait du « projet Jodorowsky », et la chance de Kyle revint lorsque De Laurentis commença son propre casting. Il s'est senti concerné par le problème de « traduction » : je suis un habitant de Dune, je veux être tel que le livre a décrit le personnage de Paul, pas de masque, le public doit voir le visage de Paul et pas le mien... Une difficile concession, en fait. » Le film, tel qu'il est monté aujourd'hui, dure 3 heures 30. Cette version de Lynch semble tout à fait convenir à Herbert. Le tournage de **Dune** a duré aussi longtemps que celui d'**Eraserhead**, 200 personnes ont passé 2 mois à nettoyer 6 km2 de désert, pour que le monde d'Arrakis puisse accueillir les 53 acteurs, les 20 000 figurants, l'équipe technique (900 personnes), et les 17 décors qui furent construits. Tout cela pendant 6 mois, avec la crainte de tomber malade à tout moment. Mais **Dune** est achevé grâce à la persistance de son producteur. On lui a dit : « Oh, oubliez ce projet... », il répondit : « Non, je trouverai une solution pour le réaliser... Quand je crois en quelque chose, je ne laisse jamais tomber. »

Maitland Mc DONAGH

(traduction : J.M. Toussaint)

AVANT-PREMIÈRE

THE LAST STARFIGHTER

Réal. : Nick Castle. Scén. : Jonathan Buteul. Prod. : Gary Adelson et Edward O. Dennault. Phot. : King Baggot. Design. : Ron Cobb. Maq. : Terry Smith. SFX : Kevin Pike. Int : Lance Guest, Robert Preston, Dan O'Herlihy, Barbara Bosson, Catherine Erine, Mary Stewart. 100 min./U.S.A./Lorimar Production/ Dist. : Universal.



Il existe une drôle de théorie sur les jeux vidéos, qui court actuellement dans la tête de certains américains : Etant donné que beaucoup de jeux sont basés sur des thèmes guerriers, on pense que c'est l'armée qui les a placé dans les arcades pour former les réflexes des « combattants » en vue d'une prochaine guerre. Les consoles ne seraient que des sortes de « Sergents recruteurs »! **The Last Starfighter** utilise cette idée délirante, mais pour le film, ce n'est pas l'armée qui a placé les jeux, il s'agirait plutôt d'« aliens », engagés dans une guerre intergalactique qui ont placé le jeu « Starfighter » dans les salles. Leur intention est de recruter des humains, et de les habituer à la manipulation (le pilotage) du Starfighter. Depuis peu, les films ont tendance à exploiter cette paranoia de l'ordinateur et de la vidéo. Souvenez-vous de **Wargame,** de John Badham, ou du récent (et décevant) **En Plein Cauchemar**. **The Last Starfighter** est un agréable mélange utilisant le grand spectacle et la distraction, avec un soupçon de cette paranoia. Alex Rogan (Lance Guest) est un teenager qui vit dans un camp de baraquements en métal. Lorsqu'il n'est pas en train de réparer quelque chose dans le camp, sa seule évasion est d'aller jouer au « Starfighter », dont il arrive à battre le record absolu... Le soir de sa victoire, après les congratulations des voisins et amis, Alex est enlevé par Centuri (Robert Preston), qui n'est autre que le sergent recruteur extra-terrestre. Le jeune garçon se retrouve alors plongé dans une aventure réelle qui dépasse de loin les sensations procurées par le jeu. **The Last Starfighter** va au delà des clichés du genre : tout le monde cherche le disparu, la « Girl friend » s'en va avec un autre etc... L'originalité réside dans le fait que les extraterrestres ont laissé sur Terre un « double », un androïde qui est la copie conforme d'Alex. On assiste alors des scènes très drôles où, par exemple, le petit frère d'Alex surprend la « copie » en train de réparer sa tête, ou le baiser entre Alex et son amie qui déclenche...Un court-circuit! Finalement, Alex découvre que la vie dans l'espace n'est pas aussi drôle que dans les jeux vidéos. Il retourne sur terre, mais l'ennemi sait qui il est, et lui lance des chasseurs aux trousses. Même si Alex n'a pas choisi de combattre, il se voit obligé de tuer les « aliens » qui se succèdent à sa poursuite. Le jeune garçon repart donc dans l'espace pour combattre. **The Last Starfighter** balance entre 2 modes de cinéma: le style «Spielberg », dans la manière de filmer la famille américaine, les vieilles dames, les vieux sages noirs et les enfants espiègles... D'un autre coté on trouve la patte « Lucas », avec les formes de vies bizarroïdes et les monstres des autres planètes. Alex est même doté d'un



compagnon dans le même genre que le Chewbacca d'Han Solo dans **La Guerre des Etoiles**. Il s'agit d'une sorte d'iguane, campée avec humour par Dan O'Herlihy. Mais tout en parodiant ce genre de clichés, **The Last Starfighter** a le mérite de ne pas tomber abusivement dans l'inside-joke. Si les monstres et les extra- terrestres sont de facture classique (Latex...), les effets optiques font appel à une technique nouvelle. Le film des productions Disney, **Tron**, s'était tenu à styliser le design des premiers vidéo- gravidéo- games, les effets spéciaux de **The Last Starfighter** sont entièrement générés par ordinateur. Le film ne fait appel à aucune maquette, à aucun matte- painting. Dans l'ensemble, tout ce qui est mécanique est assez convaincant, mais les vaisseaux spaciaux ressemblent quand même plus à des images qu'a des objets tridimensionnels. Dans le cas de ce film, dont l'intrigue rejoint directement le monde des ordinateurs de jeu, ce n'est pas véritablement un problème, mais pour un film d'un autre type, cela aurait pu être désastreux! N'oublions pas que ce ne sont que les balbutiements de ce type d'effets, et **The Last Starfighter** n'est peut-être pas le meilleur test pour le public. Si le film n'arrive pas à la hauteur des sagas épiques comme **Star wars** et ses séquelles, même s'il ne fait pas de démonstration d'effets pyrotechniques délirants comme dans **Les Mercenaires de l'Espace (Bat-**



tle Beyond the Stars), il reste tout de même un excellent divertissement. Que les fans d'effets spéciaux se rassurent; ils ne seront pas déçus. Autant que les autres d'ailleurs, puisque le réalisateur a tenu à mettre également en valeur les éléments « relations humaines » de l'histoire.
En conclusion, on peut dire que **The Last Starfighter** est tout sauf un film prétentieux et ennuyeux.

Maitland Mc DONAGH
(trad. J.M. Toussaint)

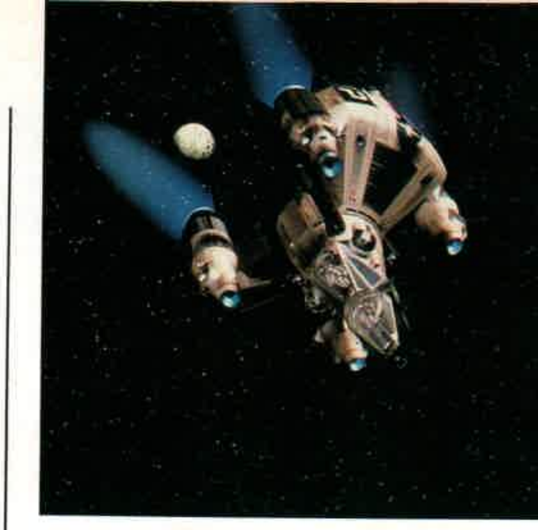
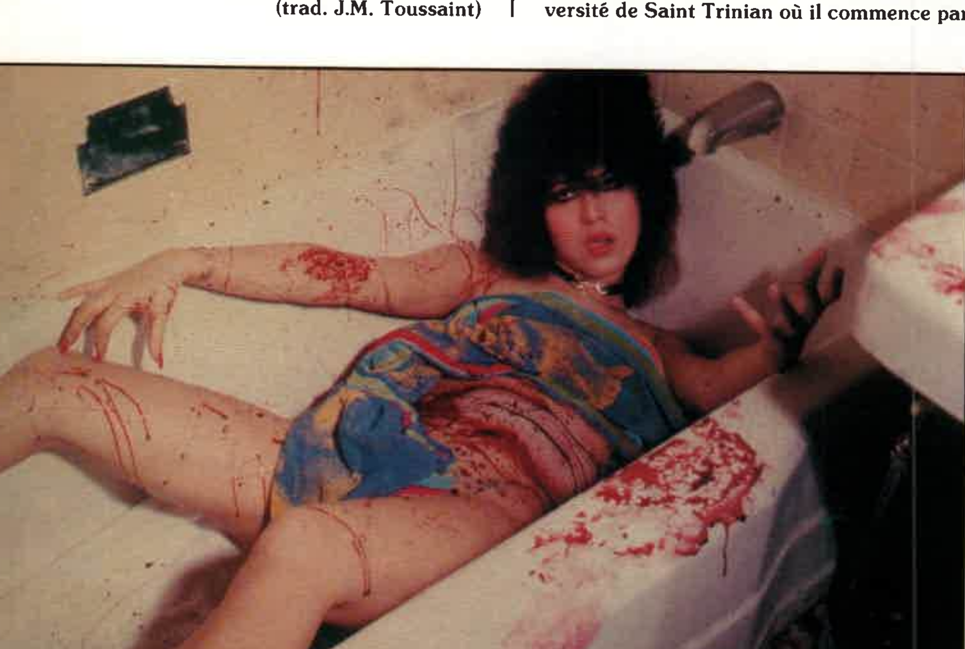


Photo ci-dessus : THE LAST STARFIGHTER. Autre scènes : SPLATTER UNIVERSITY.



SPLATTER UNIVERSITY

Réal. : Richard W.Haines. Scén. :Richard W.Haines, John Michaels et Michael Cunningham. Photo :Fred Cohen et Jim Grib. Musique :Chris Burke. Eff.Spéc. :Amodio Giordanon Ralph Codero et Ron Darrier. Int. :Francine Forbes, Dick Biel, Cathy Lacommare, Ric Randig, Joanna Mihalakis, George Seminara et Dan Eaton.

Bien que le marché du film gore ait connu une période de gloire il y a quelques années, il est difficile d'imaginer qu'un large public puisse être attiré par ce genre de cinématographique. La série des **Vendredi 13**, exemple type, ne fait qu'accumuler et se répèter les mêmes agressions sanglantes selon le principe bien établi, particulièrement ennuyeux. **Splatter university** propose de la même façon une série de crimes spectaculaires dont les victimes sont de jeunes étudiants quelque peu délurés.

Un dangereux psychopathe s'est échappé de l'asile où il était enfermé; il échoue à l'université de Saint Trinian où il commence par assassiner un professeur de sociologie. Ce dernier est remplacé par Julie Parker (Francine Forbes), jeune personne ne manquant pas de sang-froid et déterminée à découvrir l'assassin . Les étudiants se font décimer les uns après les autres, jusqu'au moment où Julie fait une découverte intéressante. Rien de très nouveau dans ce film où le meurtrier n'est autre que le prêtre rattaché à l'université; celui-ci est atteint d'une psychose classique qui l'oblige à purifier, à sa façon, tous ces jeunes égarés. Une note d'originalité, tout de même, avec cette arme particulière qui combine la forme et la fonction d'une croix et d'un rasoir.

Bien qu'il ne partage pas le délire sanglant des classiques **Blood Feast** ou **Gore Gore Girls** de Hershell Lewis, **Splatter University** est une première œuvre honnête de la part de Richard Haines, qui apparaît d'ailleurs dans un rôle de second plan. **Splatter University** est un produit de facture courante, qui ne décevra pas les amateurs du genre.

Maitland Mc. DONAGH



DREAMSCAPE

Réal. : Joseph Ruben. Scén. : David Loughery, Chuck Russel et Joseph Ruben. Photo : Brian Tufano. Eff. spéc. : Craig Reardon. Mus. : Maurice Jarre. Prod. :Bruce Cohn Curtis. Int. : Dennis Quaid, Max von Sydow, Christopher Plummer, Eddie Albert, Kate capshaw, Daniel Patrick Kelly. 92 min./U.S.A./

Question : qu'est ce que la peur de l'adultère, la peur de la chute, la peur de monstres effrayants et la peur d'un holocauste nucléaire ont en commun?
Réponse : chacune d'entre elles concerne un personnage particulier de **Dreamscape**. et fait l'objet de son cauchemar journalier. **Dreamscape** permet au spectateur de se plonger dans les rêves des protagonistes; il y est question en effet de scientifiques qui ont mis au point une méthode permettant à certains individus de projeter leur esprit dans les rêves d'autrui et de les influencer. Les rêves présentés dans **Dreamscape** ne relèvent pas d'un symbolisme freudien et prêtent à sourire tant ils sont clairs et naïfs; l'homme obsédé par l'adultère rêve qu'il rentre chez lui et trouve sa femme au lit en compagnie de son frère, le jeune garçon rêve qu'il est poursuivi par un homme-serpent qui veut le jeter par la fenêtre, un entrepreneur rêve d'une chute fatale depuis un toit et le président des U.S.A. voit son sommeil pertubé par les conséquences d'une guerre nucléaire. Et pourquoi pas? Rien de plus normal à cela.
Alex Gardner (Dennis Quaid) est choisi pour expérimenter ces découvertes mais il comprend très vite que l'exploration des rêves peut être dangereuse. Ainsi Bob Clair qui est à la tête d'un trust puissant, a l'intention d'assassiner le président en pertubant son cauchemar. Il veut l'empêcher à tous prix de signer un accord sur le désarmement avec

l'Union Soviétique lors d'une prochaine conférence à Genève. Alex va tout entreprendre pour sauver le président et contrecarrer les projets de Bob Clair.

Si **Dreamscape** tombe parfois dans la bêtise, il reste un film sans prétentions; les délires du jeune garçon, tout comme ceux du président présentent des situations comiques aussi bien que dramatiques qui n'échappent aucunement aux poncifs du genre. De nombreux clichés empruntés aux films d'horreur les plus connus constituent les morceaux de bravoure. En fait **Dreamscape** est une œuvre aux ambitions modestes propre à nous distraire pendant une heure trente.

Maitland Mc DONAGH



THE PHILADELPHIA EXPERIMENT

Réal. : Stewart Rafill. Scén. : William Gray et Michael Janover, d'après une histoire de Wallace Bennett et Don Jakoby. Phot. : Dick Bush. Sfx. : Max Anderson. Mont. : Neil Travis. Prod. : Joel B. Michaels et Douglas Curtis. Prod. Exé. : John Carpenter. Int. : Michael Pare, Nancy Allen, Bobby Di Cicco, Eric Christmas, Kene Holliday, Debra Troyer. 102 minutes/U.S.A./Douglas Curtis Production/Dist. : New World Pictures.



Les fans du mystère du Triangle des Bermudes reconnaîtront d'où est tirée l'intrigue de **The Philadelphia Experiment.** Une expérience navale exécutée en secret, d'étranges phénomènes électriques et un homme qui disparaît à jamais. Que s'est-il passé en cette regrettable journée de 1943? La « science » de **Philadelphia Experiment**, au même titre que celle de **Dreamscape**, est celle qui **Fait** les grands films de S.F. à grand renfort de sauts dans le temps, d'électricité indomptée, et d'effets lumineux très colorés.
L'idée : entourer un navire de guerre d'un champ électrique, pour qu'il puisse échapper aux radars.
Résultat : La perturbation causée passe par une dislocation de l'espace-temps, et est confrontée à une perturbation identique causée par la même expérience, mais celle-ci effectuée 41 ans plus tard...
Jim (Bobby Di Cicco) et David (Michael Pare) sont des membres de l'équipage du navire, ce sont eux qui se retrouvent dans le centre de recherche en 1984. Jim, qui a été fortement électrocuté, réintègre soudainement son époque, mais David se trouve bloqué en 1984. Après s'être convaincu qu'il n'est ni fou, ni victime d'une manipulation mentale à la « Twilight Zone », il décide de découvrir ce qui s'est passé. Il se fait aider par Allison (Nancy Allen), et c'est une occasion pour le spectateur de retrouver à l'écran le thème des rencontres inter-temporelles, déjà décrit dans **Time after Time (C'était Demain)** de N. Meyer, et **Somewhere In Time** de J. Swarc.
Les films de mystère, de soucoupes-volantes, de disparitions inexpliquées sont toujours plus intéressants pour les questions qu'ils posent, que pour les réponses qu'ils peuvent donner...Cela passionne toujours le public, et **The Philadelphia Experiment** bénéficie en plus de très spectaculaires effets spéciaux. Malgré tout, le film, tout comme **Gremlins** et **Indiana Jones**..., se voit attribuer par la commission de censure un « PG », c'est-à-dire, « enfants accompagnés de leurs parents... » Rappelons qu'aux Etats- Unis, un film peut être classé : « X » ; pour pornographie, violence... donc « réservé aux adultes ». « R » ; qu'on peut traduire par « interdit aux moins de 17 ans ». « PG » ; enfants accompagnés, initialement « GP », mais certains enfants « bien intentionnés » le traduisent par « Grand Public » ! « G », film pour tout public. « PG – 13 » est la toute nouvelle création de la commission, qui signifie : « visible par les enfants à partir de 13 ans s'ils sont accompagnés de leurs parents ».
Cette application risque de déclencher des insatisfactions au sein des fans du genre. Dans le cas de **The Philadelphia Experiment**, il est certain que des effets spéciaux encore plus forts n'auraient rien arrangé sur le plan de la censure, mais cela aurait fait plaisir à tous les amateurs. C'est un bagage un peu triste que **The Philadelphia Experiment** élimine l'un de ses atouts, car la plupart des films de S.F. jouent sur le délire visuel, et l'horreur qu'ils peuvent éventuellement susciter.Si, dans **La Mouche Noire (The Fly)**, nous n'avions pas vu le pauvre Dr. Delambre nanti de sa tête et ses pattes de mouches, le film n'aurait certainement pas été aussi fort...

Maitland Mc. DONAGH
(trad : J.M Toussaint)



COMPANY





« Alors, si je comprends bien, il s'agit d'un nouveau film de Loup-Garous?»... Ce furent là mes dernières paroles avant de me réveiller à l'hôpital, quelques jours plus tard! Pourtant, j'avais été prévenu : Chris Tucker, le maquilleur génial d'**Elephant man, La Guerre du feu, La guerre des étoiles et de Company of wolves,** n'aime pas plaisanter là-dessus. Pour lui, dès qu'il entend le mot « loup-garou », il hurle à la mort, son corps se transforme en quelque chose de totalement inhumain : bref, il se met en colère...

Mais comment avais-je pu me fourvoyer dans une telle galère? Je venais tranquillement chercher des documents chez ITC, à Londres, (vous savez, la compagnie à l'origine de séries TV prestigieuses comme **Amicalement vôtre, Les sentiments de l'air, Cosmos 1999** etc), quand, bing, je tombe en plein sur un poster de promotion démentiel : un homme s'arrachant la peau du visage, entouré de loups, avec une forêt ténébreuse en arrière plan; Il ne m'en fallait pas plus pour me lancer sur les traces de ce nouveau film. Grâce à la sympathie des responsables d'ITC, j'ai pu assister à la première projection complète réservée à l'équipe du film : mes aïeux, c'est tout juste si mon vieux coeur s'en remet encore. Le projet **Company** date de 1983, je me souviens avoir jeté un regard rapide sur une feuille de communication de la PSA (press manager britannique), où, à l'époque, on parlait d'une recherche à l'échelle du pays pour trouver enfin l'interprète féminine idéale pour le rôle principal du...petit chaperon rouge!

Ca y est j'en vois qui décrochent en pensant, ce pauvre Sinclair, son pauvre cerveau n'a pas supporté le choc, avec tous ces films, **Ghosbusters,** le bond, **Star trek III**; Il a craqué, c'est sûr ». Eh bien non, bande de crétins : je maintiens, **Company of wolves** est bien autant inspiré de l'œuvre de Perrault que de la nouvelle du même titre de la scénariste Angela Carter; Mis en chantier à l'instant où le réalisateur, Neil Jordan (auteur d'un **Making of excalibur**), posa les yeux sur la- dite nouvelle, de quatre pages! **Company** fut entièrement tourné en studios, comme nous le confirmèrent les interprètes principaux du film : Graham Crowden, Tusse Silberg et le petit chaperon rouge herself, la toute charmante Sarah Patterson à peine sortie de son lycée! Coincée par votre serviteur, Sarah lui avoua que « la production était venue la sélectionner dans son collège », qu'elle avait ensuite, tout naturellement, passé des tests... Et c'était plutôt marrant; et comment se voit-elle à l'écran? :- « Je n'avais pas vraiment l'impression de jouer un personnage, tout était si irréel... »; L'actrice jouant le rôle de la mère de Rosaleen (Sarah Patterson) confirma cette atmosphère étrange émanant du film : Vous savez, il y a plusieurs niveaux de compréhension dans ce film; c'est, à la base, l'histoire d'une jeune fille qui devient une femme, elle découvre les hommes, l'amour... Et la mort; D'ailleurs je n'ai accepté de jouer dans ce film que quand j'ai lu le script, qui était à proprement parler fascinant... »

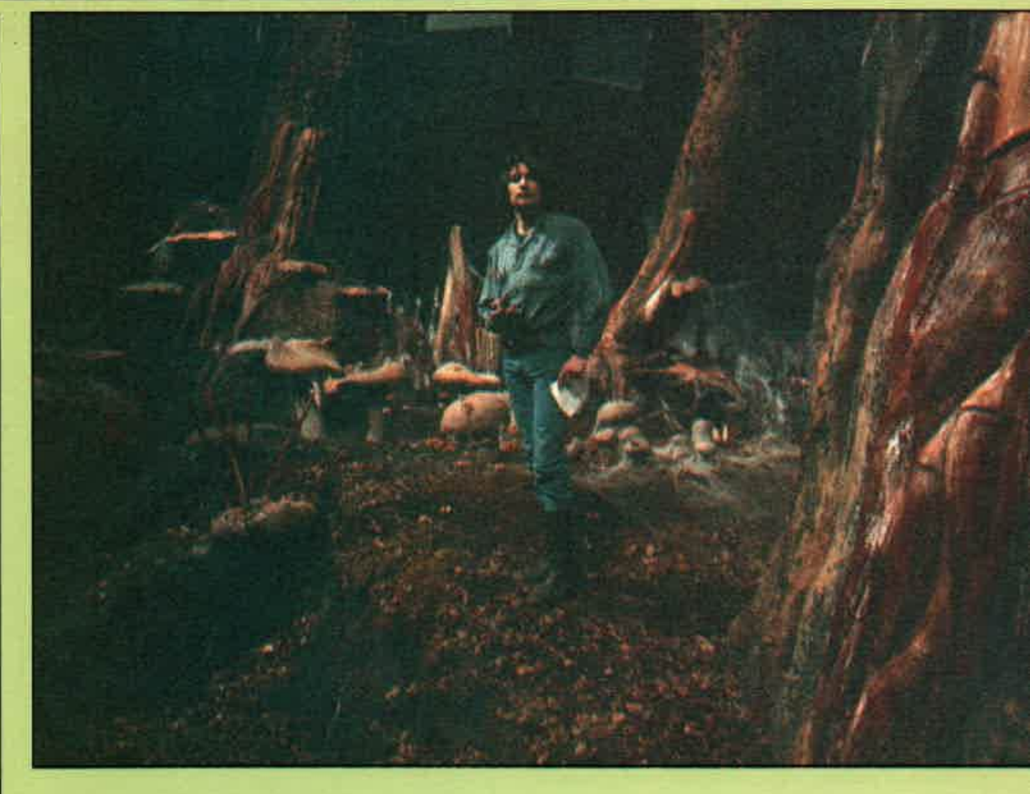
Une bonne histoire, c'est déjà un bon point de départ, résumons-là donc : **Company** se passe entièrement dans un village intemporel (hormis un court prologue à notre époque), où vit Rosaleen avec ses parents (dont David Warner) et sa sœur ainée. L'histoire commence au moment où Alice (encore une reminiscence Lewis Carolienne) meurt mystérieusement; certains murmurent qu'elle a été la victime du Loup, dont les hordes se cachent dans l'épaisse forêt environnante... Rosaleen, elle, écoute religieusement les histoires terrifiantes que lui rapporte sa grand-mère interprétée superbement par Angela Lansburry (actrice anglaise de très haut renom)... Et, tout naturellement, la jeune Rosaleen fantasme, voit des hommes-loups (pas des loup-garous!), des princes charmants, le diable (interprété par Terence Stamp!), et d'autres cauchemars dérangeants... Pour pouvoir rendre cette atmosphère mystérieuse, qui rappelle souvent les meilleurs Hammer Films (Jordan reconnait d'ailleurs une certaine parenté éloignée!), le réalisateur fit appel au décorateur renommé Anton Furst, à qui fut confiée la colossale tâche de transformer plusieurs plateaux de cinéma en une forêt maudite. Il s'acquitta de sa tâche avec un brio inégalable (je me souviens même qu'à Cannes, où circulait une promo-reel de 15 mn, les gens se demandaient bien où la production avait été dénicher une forêt pareille!), et offrit un village celtique des plus vraisemblables (une scène superbe, montre une « She-Wolf », alias



Femme Loup, aller frapper à la porte d'une église; après avoir été blessée par les villageois. Tout le décor de la scène, grâce également au travail de la photographie, baigne dans des lumières tamisées, très fog, très « Hammer » : bref, un morceau d'anthologie!).

Quant aux effets spéciaux, nous y revenons, ils furent confiés au sympathique (mais coléreux) Chris Tucker, qui s'attela au travail dès les premiers mois de pré-production (lorsque l'équipe du film n'était encore composée que de trois personnes : le producteur, le réalisateur et lui-même!). Désirant à tous prix s'éloigner des effets à la **Hurlements** et autres **Loup garou de Londres**, Tucker créa trois scènes principales de transformations qui restent parmi les meilleures du cinéma fantastique. Travaillant contre la montre, Tucker parvint à terminer à temps son travail, pour notre plus grande joie. Vivement que **Company** arrive en France : c'est un film unique!

B. SINCLAIR



entretien avec NEIL JORDAN

(Réalisateur de The making of excalibur, Angel & The Company of wolves)

– Mr Jordan, avez-vous vu les films produits par la compagnie Hammer films? Certains, comme **Curse of the werewolf** *se rapprochent beaucoup de l'atmosphère de* **Company of wolves...**

– Effectivement, j'ai vu plusieurs de ces films... mais Company of wolves est néanmoins beaucoup plus original dans son approche...

– Etes-vous resté fidèle à la nouvelle originale dont vous avez tiré le sujet de votre film?

– Eh bien, la nouvelle de départ ne fait en fait que quatre ou cinq pages au total; aussi l'avons-nous développé dans toutes les possibilités qu'elle nous ouvrait...

– Mr Jordan, connaissiez-vous le film **« The dark crystal »?**

– Oui, mais je ne l'ai pas vu...

– Mr Jordan, est-ce intentionnellement que vous avez donné à la couleur du film un ton extrêmement proche de celui de certaines œuvres du peintre Gustave Doré?

– Oui, tout a fait. En fait, il y a même une allusion directe à ce grand peintre dans une des scènes du film (au début dans la chambre/soupente de Rosalyn) où l'on peut voir une reproduction d'un de ses tableaux.. Doré est définitivement l'homme dont nous nous sommes le plus inspiré pour trouver l'atmosphère magique du film..

– Avez-vous tourné en extérieur, ou en studios?

– Tout le tournage a été fait en studios (à l'exception de la scène du banquet) où nos accessoiristes et chefs décorateurs ont recréé une forêt et un village complètement intemporel, merveilleux...

– Avez-vous entendu parler de Brian Shroud, l'illustrateur anglais de contes de fées?

– Oui, je le connais; Mais il n'a pas participé à notre film. En fait, le décor est révèlateur de plusieurs influences. N'oublions pas qu'il s'agit d'abord de l'histoire de la puberté d'une jeune fille... On retrouve des influences d'Alice Au Pays des Merveilles, du Miroir : les champignons géants de la forêt participent de cette évolution : quand on est enfant, tout vous parait toujours plus grand...

– Que pensez-vous des époustouflantes scènes de transformations orchestrées par Christopher Tucker?

– Christopher Tucker est un véritable génie; Non seulement a-t-il créé des transformations encore jamais vues à l'écran, mais encore a-t-il collaboré très étroitement avec moi dans la construction même du film.

– Les effets speciaux ont-ils été tournés à part?

– Non, ils étaient réalisés pendant le tournage avec les acteurs...

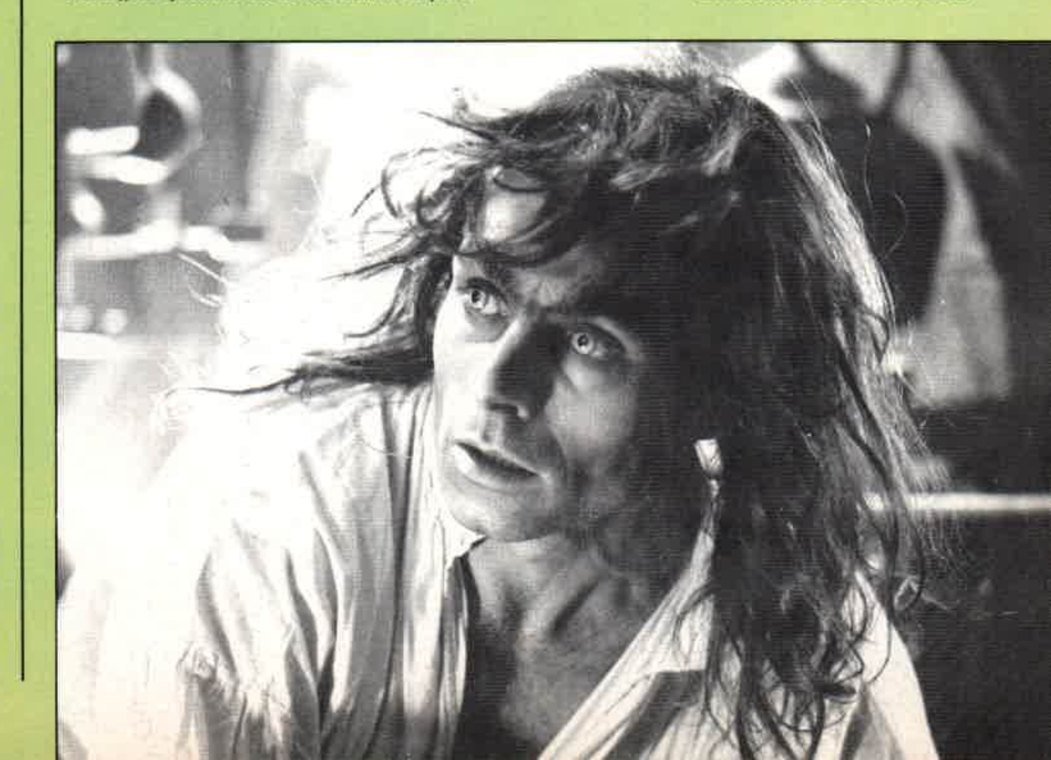
– Mr Jordan, pourquoi avoir situé le prologue du film à notre époque; Etant donné que tout le film se déroule ensuite dans ce village magique, on conçoit mal l'idée d'un prologue contemporain (si ce n'est la présence du chien loup/leitmotiv).

– Le film montre d'abord l'évolution morale, sentimentale et physique d'une jeune fille; voilà pourquoi le prologue s'insert dans l'histoire...

– Mr Jordan, une dernière question rituelle : **Company of wolves** *était-il votre première incursion dans le cinéma fantastique, et avez-vous d'autres projets?*

– Oui, j'ai un autre projet de film merveilleux...

Entretien : B. COLLETTE



GREYSTOKE

— LA LEGENDE DE —

TARZAN

SEIGNEUR DES SINGES

Hugh Hudson a décidé avec cette nouvelle (la quarante-cinquième) adaptation des aventures de Tarzan l'homme-singe, de renouer avec l'histoire originale écrite en 1912 par Edgar Rice Burroughs, comme il en avait été des premières transpositions cinématographiques du muet, et principalement celle de 1918. En suivant très fidèlement le texte de Burroughs, Hudson nous propose donc un film qui risque de décontenancer pas mal de cinéphiles inconditionnels pour qui Tarzan, c'est définitivement l'image qu'en a donné Johnny Weismuller, celle d'un sauvage aux bonnes manières, au « look » toujours très propre malgré son environnement, et qui pousse un hurlement fameux en se lançant d'une liane à l'autre. Un parti-pris forcené de poésie absolue, sans recul, avec une naïveté qui en fait tout le charme suranné.
Mais depuis la fin des années 60 qu'on assiste au dépoussièrage systématique des vieux mythes éternels du cinéma, il fallait bien que le tour du célébrissime homme-singe arrive. D'autant qu'à l'instar de certains confrères plus diaboliques que lui (le comte Dracula, le baron Frankenstein pour ne citer qu'eux), dont l'image de marque et la vivacité s'étaient tour à tour ternies puis avaient brillé pour s'affadir de nouveau, Tarzan donc, méritait bien un coup de ménage, et en profondeur de préférence, afin de ne pas nous resservir un nouvel athlète au corps développé mais à la tête vide, comme les quelques falots qui ont en derniers enfilé son slip de léopard.

GREYSTOKE – THE LEGEND OF TARZAN – LORS OF THE APES/G.-B./1984.
Réal. : Hugh Hudson
Sc. : P. H. Vazak & Michael Austin, d'après l'histoire d'Edgar Rice Burroughs « Tarzan of the Apes ».
Prod. : Hugh Hudson & Stanley S. Canter.
Maquillages : Rick Baker.
Mus. : John Scott.
Int. : Christophe Lambert (John Clayton/Tarzan), Sir Ralph Richardson Lord Greystoke), Ian Holm (Capitaine Philippe d'Arnot), Andie Mac Dowell (Jane Porter), James Fox (Lord Esker) et John Wells, Nigel Daventport, Cheryl Campbell, Paul Geoffrey.

Bon, **Greystoke** se veut hyper-fidèle à Burroughs d'une part, et hyper-réaliste dans son imagerie d'autre part. L'origine de celui qui va devenir le « Roi de la Jungle » est minutieusement narrée dans ses moindres détails : après un préambule nous montrant le départ d'Ecosse de Lord Jack Clayton et de son épouse, nous nous retrouvons abruptement transportés sur les sauvages côtes africaines éloignées de toute civilisation, leur bateau venant d'y faire naufrage. L'agonie du couple dure quelques mois dans une cabane de fortune, mais avant de mourir, Lady Alice a donné naissance à leur fils John Clayton, Lord de Greystoke. Nous assistons alors à son adoption par une famille de singes, à sa croissance parmi les animaux,





jusqu'à sa rencontre avec celui qui va le ramener un jour à la civilisation. Toute cette première partie qui se déroule dans la jungle est assurément ce qu'on a pu voir de mieux (et de très loin) dans le genre. Un panoramique grandiose survole l'immense masse de végétation dans laquelle se détachent des chutes d'eau vertigineuses ; en arrière-plan, la présence imposante du volcanique Mont Cameroun. Un site de rêve mais aussi très dangereux, pour une aventure merveilleuse dans le grouillement des frondaisons et l'activité incessante de milliers de bestioles : insectes, serpents, fauves, concert incessant des oiseaux. On est au cœur de la jungle équatoriale et parfois dans une superbe reconstitution, pas celle en toc qu'on nous a trop souvent fait subir. On y est pleinement et on ne peut qu'y croire. Saisissant. Quant aux singes, je ne dirai pas qu'ils se taillent la part du lion (nous ne sommes d'ailleurs pas dans une savane), mais ils sont autant les vedettes du film que leur petit protégé. Hugh Hudson a ainsi conçu la création d'une société primate à part entière et en confia la supervision au Dr. Roger Fouts, expert de renommée mondiale en matière de comportement des singes. Comme ceux, civilisés, de la série des **Planète des singes,** les primates de Greystoke ont une personnalité marquée, une lueur accentuée d'intelligence dans le regard, mais restent de véritables singes dans leurs attitudes. Et pourtant il s'agit bien sûr pour la plupart d'un ensemble d'acteurs, de gymnastes, de danseurs, tous extraordinairement maquillés pour l'occasion par l'as Rick Baker, et à qui il fallut apprendre, non sans difficultés, les comportements simiesques.





Dès lors que Greystoke prend contact avec la civilisation, sous la forme de quelques uns de ses pires rejetons d'ailleurs, et lorsqu'il revient au domaine ancestral, l'aventure fait place à ce qui constitue la thématique du film : le choc de deux modes de vie, de deux éducations radicalement opposées et le dilemne créé par cette situation. Tarzan, dans ce film, doit vivre un véritable conflit intérieur et est placé devant un choix cruel auquel il ne peut se résoudre dans un premier temps : essayer de s'adapter à une vie civilisée à laquelle il est retenu surtout par son amour pour Jane, son amie d'enfance, ou bien quitter sa famille et son domaine, l'héritage légué par son père, ainsi que l'amour de la femme qu'il aime. L'appel de la jungle sera le plus fort face à une société par trop étriquée, soumise aux manières et aux conventions, et dont les artifices ne peuvent convenir à la nature indomptable de celui qui est un Lord au sang noble, mais qui restera marqué à jamais par son éducation sauvage. Si le film ne délivre pas de message en ce sens, il n'en demeure pas moins vrai qu'il retrouve le caractère profondément « rousseauiste » du roman d'E. R. Burroughs. Hugh Hudson prétend que si **Greystoke** s'était déroulé dans le monde présent, ç'aurait été une œuvre à message et donc ennuyeuse. A une époque où tout un chacun essaye de construire son petit coin de paradis écologique, à l'écart d'une civilisation omniprésente et des métropoles étouffantes, disons que le choix final de Tarzan aurait acquis une signification d'autant plus profonde et virulente.

Quant au Tarzan « new-style », il a le cheveu long et l'œil perçant, n'est pas présenté comme un champion olympique et ne tue pas de bêtes féroces, mais doit quand même affronter un gros chimpanzé rival avant de devenir le Seigneur des singes. Christophe Lambert convient à merveille dans ce rôle très difficile : dans la jungle, il donne bien l'illusion d'être dans son élément naturel, alors qu'en société et prisonnier des murs de son château écossais, il semble gauche et manquer d'espace.

Denis TREHIN.





TECHNIQUE DE L'ANIMATION (2)

Deuxième article sur l'animation. Celui-ci est divisé en deux partie : la première faisant, rapidement, suite à la construction des créatures et l'autre parlant de tout ce qui se passe autour.
Tous ceux qui ont tenté l'aventure de réaliser une créature selon mes conseils, expliqués dans le précédent numéro, ont pu avoir quelques problèmes lors du démoulage. En effet, j'ai oublié de vous conseiller de passer du savon mou sur le moulage de plâtre avant d'y verser le latex, résultat, lors du démoulage, la peau accroche au plâtre et peut même craquer, surtout avec le drawing gum (latex vendu dans le commerce).
C'est ce qui est arrivé récemment à une de mes bestioles et je vais vous montrer comment j'ai réussi à la récupérer, ou plutôt à la transformer, en la recouvrant d'une peau pré-moulée. Une métamorphose qui va s'effectuer, en direct, devant vous grâce à des photos hallucinantes, ou presque.



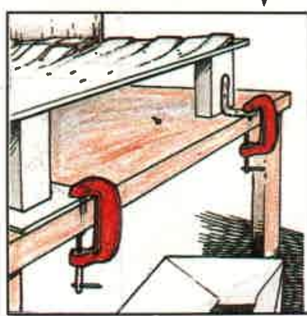
– Comme vous pouvez le constater sur la photo 1, ma plus récente créature sort du moulage mal en point. J'avais oublié le savon mou et la peau, trop fine, de drawing gum se déchire. J'ai donc rafistolé un peu la peau et collé de la mousse sur le squelette mais aussi sur la peau encore intacte, histoire de regonfler un peu quelques muscles.
Pour la fabrication de la peau, c'est assez simple. Je fais une plaque en pâte à modeler sur laquelle j'écrase légèrement des dizaines de petites billes, en pâte aussi, dont je fais ensuite un moulage en plâtre. Une fois retiré de la pâte le moule est enduit de savon mou et il ne reste plus qu'à faire autant de tirages qu'il sera nécessaire pour couvrir la créature de cette peau de latex.
Détail important ; après coulage du latex dans le moule et après son séchage, talquez celui-ci avant de le retirer, cela évitera qu'il s'autocolle (photo 2).



Le collage va se faire au latex, il en faudra pas mal pour tout coller. Un conseil ; mettez les jambes et les bras dans une position intermédiaire ; exemple : le coude est légèrement plié pour éviter que la peau ne s'étende trop ou même se décolle lorsque celui-ci est plié à fond. Le risque est rare mais possible (photo 3).
En ce qui concerne les yeux, j'utilise des têtes d'épingle. Je les arrache afin de conserver un trou qui devient le centre de l'œil, que je peux manipuler grâce à une épingle image par image (photo 4).
Maintenant que tout est collé, il ne reste plus qu'a peindre le tout d'un mélange peinture acrylique-latex, (photo 5). Les ongles et les dents sont sculpté en « plastibo » puis collés. Les dernières touches consistent à vernir les yeux, bouche, et aussi les ongles, grâce à un verni ou, comme je l'ai fait, à la résine polyester (cette même résine remplace très avantageusement la colle pour la fabrication du squelette, précédent numéro).
Dernier détail important : ce travail de rafistolage ne peut s'effectuer que sur un très bon squelette. La double peau formée de l'originale et de sa couverture (sans parler de la peinture) lui offre une grande résistance.
Vous en savez assez, pour l'instant, sur la fabrication des créatures alors je vais vous parler de tout ce qui se passe autour : tout ce qu'il faut savoir sur les décors, l'éclairage, l'animation proprement dite, et même le montage et le scénario. Bien sûr, je ne prétends pas tout savoir sur les sujets mais je vais vous en parler en fonction de mon expérience personnelle.

INSTALLATION DES DÉCORS

Les décors, c'est vrai, j'en ai parlé la dernière fois : les matériaux, ma façon de les employer. Pourtant il y a une chose importante au sujet des décors dont je ne vous ai pas parlé ; c'est la facilité d'escamotage d'une ou plusieurs parties de ceux-ci.
Vous devez savoir, en effet, que, pour avoir le choix d'une grande variété d'angle de prise de vue, votre décor doit être démontable à 50 % ou plus. Les photos sont claires je pense sur ce sujet, elles vous montrent les contreforts, certains utilisés pour stabiliser la paroi ou pour servir de glissière.
Pour faire de l'animation, tout doit être immobile et le plus stable possible. Une erreur, une maladresse et voilà ! votre coude a touché le décor et tout est à recommencer car remettre le décor comme il était est pratiquement impossible et cela risque de se voir (c'est même certain). Deux systèmes existent pour immobiliser le décor.
Le décor est d'abord surélevé par des pilotis, cloués sous la planche, qui sert de sol au décor, pour permettre le passage de votre main afin de contrôler les vis disposées sous la planche qui serviront à tenir les personnages.
Maintenant que le décor est sur pilier, il faut l'immobiliser sur la table, il faut un truc qui puisse lier le pilotis et la table.



On peut clouer une autre planche sous les pilotis et la fixer à la table grâce à deux serre-joints. C'est la méthode la plus solide mais il faut y penser et le faire avant la construction du décor. Si vous n'avez pas de deuxième planche, on peut en mettre une petite sous chaque pilier.
La deuxième solution est pratique si vous avez déjà fait le décor ou si vous n'avez pas d'autre planche, il suffit de visser un L en métal sur le pilotis, la partie horizontale restant libre pour être fixée à la table par un serre-joint.

L'ÉCLAIRAGE

Une fois qu'on a le décor, il faut l'éclairer. J'ai personnellement peu de matériel éclairant, la taille de mes décors n'étant pas grande. Deux lampes de bureau et une petite de spot, plus un miroir, ça refléchit pas mal sur des zones limitées. Parfois j'ajoute une lampe supplémentaire filtrée de bleu (protège cahier) qui équilibre les autres lampes un peu jaune.
Le miroir est aussi pratique pour réfléchir la plus proche lumière sur la plaque de verre que je place devant la caméra et sur laquelle je peins des effets laser dont j'agrémente mes films.
Pour tous les aveugles qui n'étaient pas à l'écoute lors du **Mad Movies 29** et qui se seraient demandés comment a été réalisée la dernière photo du précédent numéro, et à la demande générale, je vais résumer le truc employé.
Tout a commencé alors que j'écrivais la première partie d'un article qui allait me rendre célèbre auprès de ma famille, tout a commencé par l'apparition d'une vision nébuleuse mais claire dont je pus très vite retracer la forme, me servant ainsi d'un guide mystique (certain appellent ça un storyboard) m'ouvrant la voie à suivre.
Dès lors tout va très vite, je recherche le décor, ressors mes bestioles de leur cercueil et ma bonne vieille plaque de verre, qui commence à se fatiguer d'ailleurs.
Voici, pour moi, la partie la plus délicate : essayer de convaincre mon copain préféré qu'il aurait un intérêt certain à me prêter son appareil photo (le mien est minable). Tâche délicate car cet individu vénal et matérialiste ne peut comprendre l'importance de ma mission divine.
Tout devient simple à présent, je monte le décor et mets mes personnages dans la posture prévue, je place ma plaque de verre entre l'appareil et le décor. Je regarde dans l'objectif et marque au feutre sur le verre, le laser ou l'effet espéré, je sors la







plaque et peins derrière le laser, j'efface le feutre qui se trouvait de l'autre côté, remet la plaque à la même place. Il ne me reste plus qu'à vérifier dans l'objectif que tout est O.K. et j'appuie sur le déclencheur.

L'ÉCRITURE DU SUJET

Avant de parler de l'animation, il est de mon devoir de parler du scénario.

Lorsqu'on veut faire un film d'animation uniquement avec des créatures tout doit être visuel, les personnages n'ont que peu d'expressions, les gestes et les attitudes doivent tout faire passer.

Dès la conception du scénario il faut penser à cet handicap et écrire une histoire simple et croyez-moi, c'est parfois difficile.

L'exemple le plus flagrant pour moi se trouve dans les deux courts-métrages de Jean Manuel Costa. Autant le premier est simple et facile à comprendre (« La tendresse du maudit ») autant son second film est complexe et difficile à suivre



(« Le voyage d'Orphée »). La faute en incombe à Costa (Pardon J.M.) qui contrairement à son précédent film, a choisi d'adapter une histoire toute faite, aux méandres très humains et difficile à traduire visuellement (surtout pour ceux qui ne connaîtraient pas la légende).

L'ANIMATION

Tout le monde connaît un peu l'animation et le principe de l'image par image alors pas la peine de gaspiller de l'encre et du papier pour vous l'expliquer. L'animation, au départ, c'est pas très dur lorsqu'on commence sans autre ambition que celle de se faire bagarrer entre elles des créatures, comme je l'ai fait pour mon premier film. Dans celui-ci trois bestioles se battaient pour un joyau, l'une pour s'en emparer, les deux autres pour l'en empêcher. Thème classique et simple, que j'ai utilisé deux fois déjà, mais qui peut engendrer un grand nombre de variantes possibles : le lieu, le nombre de bestioles, le trésor à trouver, etc.

L'animation est spontanée, pas besoin de se soucier des saccades, on bouge la créature à l'œil pour chaque image et le résultat surprend agréablement.

Dès lors l'ambition monte un peu et on veut faire mieux, de plus originales créatures, plus compliquées, de plus grands décors, un meilleur scénario, on est conscient de l'importance du projet et on se plante en général car les problèmes s'accumulent et on est obligé d'écourter le film ou de le transformer. Car, voyez-vous, la première animation est souvent vite faite, dans la détente générale, alors que cela demande, si l'on veut un bon résultat, beaucoup de patience, de calme et de concentration. De plus si vous voulez animer deux, trois éléments à la fois il faut avoir en tête le déplacement global de chaque personnage, et cela, sans bouger ceux-ci à la même cadence. En effet il n'y a pas plus ridicule de voir trois créatures bouger leur bras en même temps et s'arrêter au même moment, ou de voir un personnage bouger le bras, puis la tête, l'autre bras et un peu plus tard ouvrir la main, tout cela en mouvements séparés.

On me demande souvent le nombre de centimètres qui séparent chaque fraction de mouvement. D'abord ça ne se mesure jamais et puis cela dépend du mouvement à effectuer, le vol d'un objet tourne autour de 1 ou 2 cm, les coups d'épée jusqu'à 1 cm et les autres mouvements à peu près 5 m/m, moins même, mais c'est difficile de dire un chiffre précis; de toutes façons il vaut même mieux bouger plus petit que plus grand. Pensez que votre film doit être projetable en 24 images/seconde, et non en 18, cela vous ralentira un peu dans vos mouvements, mais ne croyez pas que l'on fait de l'animation avec une créature dans une main et un pied-à-coulisse de l'autre.

Je filme généralement dans



l'ordre chronologique d'après le storyboard pré-établi. Ayant tout mon temps, je peux attendre d'avoir tous les éléments réalisés avant de commencer. Sauf dans mon plus récent film, qui nécessitait deux décors. J'ai donc débuté mon film dès que le premier fut fini tout en terminant l'autre, pour qu'il soit prêt à temps et éviter tout temps mort.

On ne peut pas dire que le montage soit déterminant dans un film d'animation. Comme pour un dessin animé, tout est prévu y compris la durée et le rythme des plans. On peut néanmoins raccourcir quelques plans lors des scènes d'action.

Pour ce qui concerne le générique ; je prends une feuille de papier noir, je mets dessus une plaque de verre sur laquelle je dispose mes lettres blanches, découpées dans du bristol.

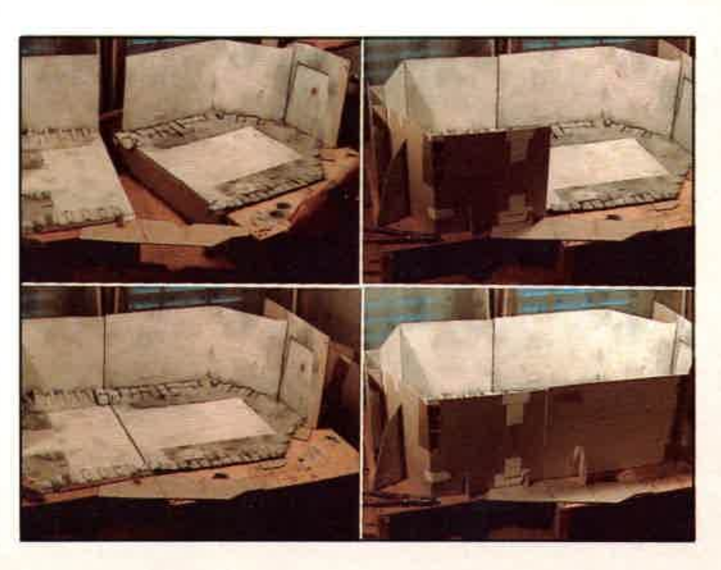
Le verre est lourd, donc immobile, et lisse ce qui permet de faire glisser une règle sous les lettres afin de les égaliser. Deux lampes à 45° de la plaque et le tour est joué. Cela donne un générique simple et sobre.

Pour ceux que cela intéresse, ils peuvent m'écrire au : 11 bis, rue du Cerf-Volant, 33000 Bordeaux, pour avoir quelques conseils ou pour me demander de réaliser des créatures, moyennant finances bien sûr.

Et voilà, si Steven Spielberg ne m'a pas engagé pour sa future série T.V., je vous retrouverai peut-être dans deux mois.

Thierry ARDILLER





L'UNIVERS MERVEILLEUX DE NEMO





De haut en bas : l'orgue dans le Nautilus, le Nautilus échoué, les colonnes sculptées du Nautilus, dans l'oasis la tente de Boris et Doutcka, un New York miniature parmi les palmiers.







LES DECORS DU FILM

New-York 1931. Le soir tombe sur les gratte-ciels. Nemo est au lit, son singe en peluche dans les bras. Il attend. Le majordome a promis. Quand papa et maman lui auront dit au revoir, dès qu'ils seront partis à l'opéra, il lui racontera une histoire, celle de Zorro, ou celle d'Alice au pays des merveilles, ou celle du capitaine Nemo. Alors Nemo attend. Mais à force d'attendre, Nemo s'endort. Alors l'aventure va commencer : Nemo dans l'ascenseur va descendre, descendre, quitter la terre, atterrir sur une planète étrange. Là, il va rencontrer Monkey, le singe du capitaine Nemo, qui depuis la mort de son maître, se trouve sur le Nautilus ensablé, seul en compagnie de Cunégond, un gamin chahuteur. Il va rencontrer Alice, qui veut retrouver le royaume de Wonderland, et il va tomber amoureux. Il va rencontrer le comte Boris et sa sœur Douchka, qui traversent le désert dans leur vieux tacot. Il va rencontrer Mister Legend, un Zorro vieilli et fatigué, et aussi Rals Akraï, la belle extraterrestre dans sa fusée. Il va traverser oasis, mer déchaînée, plage peuplée de feux follets. Il va... Mais reprenons depuis le début : Il était une fois...

PHANTASM

Recréer l'imaginaire d'un enfant n'est pas chose aisée. D'une manière générale, tout ce qui touche à l'enfance, au cinéma c'est toujours délicat. Normal, le cinéma, même s'il est de plus en plus destiné aux gosses, n'est (malheureusement) pas fait par des gosses. Alors quand un film se propose d'explorer le monde des rêves d'un petit garçon de même pas dix ans, il y a du souci à se faire. Tout particulièrement en ce qui concerne les décors et les effets spéciaux.
La mise en images de Nemo a certainement paru, à un moment donné, une gageure pour Arnaud Sélignac, le réalisateur. Peut-être même l'idée de voir son beau rêve s'écrouler (et celui de Nemo ne jamais voir le jour), l'a-t-elle un jour effleuré. Et puis, et puis le miracle a eu lieu. Tout droit sortis du pays d'Oz, parcourant à grandes enjambées la route de briques jaunes menant aux bureaux de la production, ils sont arrivés, avec le rêve comme profession et un nom en forme de pied-de-nez : les Productions de l'Ordinaire.

LE CONTE DE LA FOLIE ORDINAIRE

Les Productions de l'Ordinaire, pour présenter la chose, c'est un groupe de personnes qui se sont réunies en 1981 sur 3000 m² de locaux et d'ateliers pour peindre, dessiner, construire, créer. Leurs compétences sont multiples : décor, direction artistique, trucages en prises de vues directes, etc...; et ce aussi bien pour le théâtre et l'opéra que, surtout récemment, pour le film publicitaire et le cinéma. Au départ, une dizaine de membres issues des écoles d'art ou formées sur le tas avec un but commun, le cinéma. A l'arrivée (et c'est pas fini...), quelques 80 personnes effectuant un travail titanesque sur **Nemo**.
Il n'est pas question de dire de **Nemo** qu'il ne s'agit que d'un film de décor et d'effets spéciaux. Mais il apparaît très nettement que les Productions de l'Ordinaire ont constitué en quelque sorte la colonne vertébrale de ce mastodonte cinématographique d'environ 30 millions de francs.
Ainsi les propos de Gilles Lacombe, membre de l'Ordinaire, chef-décorateur (avec Nikos Meletopoulos) de **Nemo**, prennent-ils toute leur importance.
A vrai dire, si à l'origine du film, il y a la B.D. de Winsor Mac Kay **Little Nemo In Slumberland, Nemo** (ze mouvi) n'entretient que peu de rapports avec celle-ci :
« Il ne s'agit pas d'une version cinématographique de la bande dessinée. Les décors, en particulier, n'ont rien à voir avec ceux dessinés par Mac Kay, et il en est de même pour tous les personnages, sauf Nemo. Sur le plan visuel, l'inspiration vient plutôt de Jules Verne et du New-York des années 30. Le vaisseau spatial de l'extraterrestre, par exemple, a un petit côté Tintin, tout en restant crédible. Un mois, sur les 4 de préparation-fabrication des décors, a été consacré à l'élaboration avec le réalisateur de l'esthétique du film, en partant de références comme le peintre américain Maxfield Parrish ou **Le magicien d'Oz** de Victor Fleming (1939). »

REVE ET REALITE

Evidemment, au vu du nombre et de la taille des décors requis, le problème s'est posé de

Tournage d'une scène dans l'oasis.







A gauche : Mister Legend (Harvey Keitel), droite : la fusée de Rals Akraï au milieu de l'arène, En bas : Monkey et Nemo (qui a grandi) remettent le Nautilus à la mer.

trouver un studio capable de les abriter. Ce studio, c'est tout simplement les Productions de l'Ordinaire qui l'ont conçu, sous la forme de 3 gigantesques bulles de plastique gonflées, installées en banlieue parisienne, totalisant une superficie de quelques 5 500 m².
« Une oasis en plein désert, un sous-marin échoué sur une plage, une arène, un vaisseau spatial,... en tout l'histoire a nécessité 5 décors de plus de 3.000 m2 et 6 décors de moindre taille. Par ailleurs, la plupart de ces décors ont dû être refaits en modèles réduits (parfois à plusieurs tailles) : faire décoller une fusée à 70 m de haut n'aurait pas été possible en taille réelle!... »
Décidément, les artistes des Productions de l'Ordinaire semblent aussi inclassables que le film sur lequel ils ont travaillé : se faire architectes pour imaginer un studio ne les empêche pas d'apporter le moindre soin à leur œuvre de décoration :
« Michèle Hamel, créatrice des costumes est venue du Canada chez nous pour les dessiner, ce qui a permis une meilleure harmonie costumes-décors. Un chromatologue a également travaillé avec nous afin de rendre les couleurs signifiantes dans le film. »

ROUSSELOT, BOORMAN,..., ET LES AUTRES

On peut se demander comment s'est déroulée la collaboration entre les décorateurs et le chef-opérateur Philippe Rousselot, dont les derniers travaux **(Diva, La lune dans le caniveau)** laissaient voir une recherche très personnelle en ce qui concerne les éclairages et donc la texture visuelle du film.
« On retrouve dans **Nemo** l'esthétique particulière propre à Rousselot. Mais, comme avec toutes les autres parties mises en jeu dans le projet, il est évident qu'il y a eu étroite collaboration dès le départ : c'est ensemble qu'on a choisi de donner un aspect métallique, à reflets, au vaisseau spatial; ensemble qu'on a doté le Nautilus d'une coque rouillée et mate. On décorait, et lui éclairait. »
Autre forte personnalité sur le film, celle de John Boorman, réalisateur qui ce coup-ci ne réalisait pas, puisqu'il était producteur du projet (avec le français Claude Nedjar). Boorman, l'auteur du flamboyant **Excalibur**. Main-mise artistique sur **Nemo**? « John Boorman a eu une énorme influence sur le film, tout en restant assez à l'écart, se contentant de conseiller. C'était le film d'Arnaud Sélignac, pas celui de Boorman. »
Collaboration à la Spielberg-Hooper? Souhaitons que non...
Dans **Nemo**, il y a une partie strictement réaliste, celle du New-York des années 30, et puis la fantaisie de l'univers des songes du petit garçon. Qu'est-ce qui est le plus difficile, reproduire la réalité ou construire un monde délirant mais qui paraisse réel pour être crédible?
« Les décors de New-York, la cage d'escalier, le palier, l'appartement ont été fabriqués en environ 5 jours pour à peu près le même nombre de jours de tournage, alors que le reste a demandé 4 mois de préparation pour 16 semaines de tournage. Il est beaucoup plus compliqué de concevoir un intérieur de Nautilus avec un orgue qui tourne, des périscopes, des colonnes sculptées, qu'un ascenseur de 1930. Ce qui n'exclut pas le réalisme; même si sur une plage, dans le film, il y a des sortes de feux follets, c'est tout de même une plage avec des dunes, les vagues, etc... Tout ça doit être crédible, ou plutôt imaginable. »
Et il faut que ça le soit (c'est pas les producteurs du film qui me contrediront!) quand on sait qu'à peu près le tiers du budget total a été utilisé pour matérialiser ce monde de princesses, aventuriers et créatures bizarres.
Mais évidemment, ces décors ne sont pas une fin en soi. Ils n'ont qu'un rôle, servir le film, servir la mise en scène, permettre à la caméra d'opérer un choix dans ce qu'elle montre et ce qu'elle laisse hors-champ. C'est parfois frustrant pour le décorateur. « Fabriquer un décor de 3 000 m² dont 800 seulement apparaîtront une fois le film monté, est évidemment quelque chose d'un peu « brimant ». Ça rend les trucages, les fumigènes, etc..., beaucoup plus amusants en comparaison. Mais d'une part, il reste suffisamment pour le plaisir du spectateur, et puis il ne faut pas oublier que la vedette du film, ce n'est pas les décors, c'est l'histoire, les personnages. Dans **Nemo**, jamais le décor n'est oppressant malgré son omniprésence, jamais il ne détourne de l'action. Au contraire; l'intérieur de la fusée de l'extraterrestre, par exemple, a été conçu en fonction de la personnalité de ce personnage. »

MELIES, MELIES,... ET MELIES

Faire en sorte que ces gigantesques décors ne soient que l'atmosphère, la toile de fond d'un film où les relations entre les personnages primeraient. De la pure modestie! Modestie que l'on retrouve dans les ambitions des Productions de l'Ordinaire, en particulier face aux concurrents américains férus de haute technologie et d'ordinateurs.
« Méliès, qui a tout inventé, procédait avec des poulies et des manivelles. Vive les poulies et les manivelles! Vive le bricolage! Ça ne nous empêche pas lorsqu'il le faut, de faire appel à la technologie de pointe pour résoudre les problèmes : pour la tempête en haute mer, dans **Nemo**, nous avons utilisé une machine à vagues que personne, même aux Etats-Unis, n'aurait pu nous fournir. Le vaisseau spatial, qui avait plus de 40 fonctions, a nécessité des tas de micro-relais. Mais lorsqu'on peut utiliser les moyens les plus simples, on le fait. »
Et après **Nemo**?
Après **Nemo**, les Productions de l'Ordinaire ont travaillé à la décoration du prochain Boorman (tiens, tiens!), **Emerald Forest**. Et puis, comme projet, il y a une parodie de **la Guerre du feu** intitulée **Hatak**. Et puis d'autres choses encore, pour ces grands enfants qui s'amusent comme des petits fous avec leurs jeux de construction pour adultes.

Jean-Michel LONGO

Nemo.
Mise en scène : Arnaud Sélignac. Scénario : Arnaud Sélignac et Jean-Pierre Eskenazi. Directeur de la photo : Philippe Rousselot. Décorateurs : Gilles Lacombe, Nikos Meletopoulos. Trucages : Les Productions de l'Ordinaire. Effets spéciaux : ACME Films. Musique : Gabriel Yared. Producteurs : John Boorman, Claude Nedjar. Production : Nef Diffusion, Goldcrest Films, Columbia. Avec Seth Keitel (Nemo), Mathilda May (Alice), Carole Bouquet (Rals Akraï), Harvey Keitel (Mister Legend), Dominique Pinon (Monkey), Charley Boorman (Cunégond), Michel Blanc (Comte Boris), Katriona Boorman (Douschka), Jason Connery, Philippe Rousselot (Grunwarld).



N° 16 - SEPTEMBRE - MENSUEL - FRANCE 15 F - BELGIQUE 100 FB - SUISSE 6 FS - CANADA $ 2,50

LE 1er MENSUEL DU HARD ROCK

ENFER Magazine

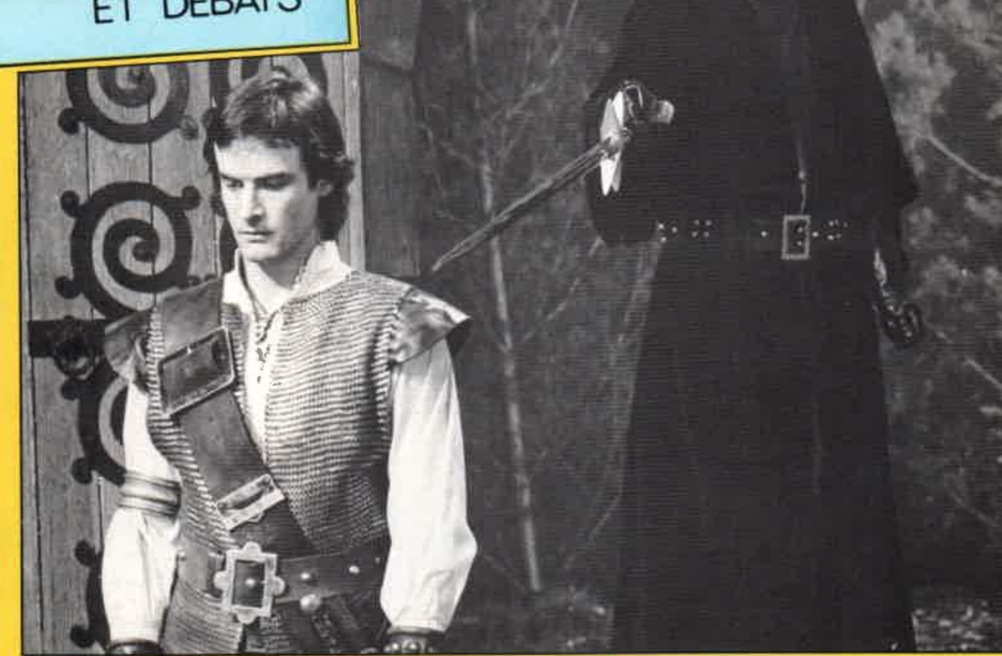
ISSN 0756-4872

Special Photos "Live on Stage"

POSTER
SCORPIONS
AC/DC

M - 1564 - 16 - 15 F





VOLTAN LE BARBARE (HAWK THE SLAYER).

BLOOD BEACH (U.S.A.)

Réal. : J. Bloom.
Int. : John Saxon, Burt Young, Marianna Hill.
Que voilà une série B comme on aimerait en voir plus souvent! A partir d'une idée tout à fait originale, J. Bloom a su construire un film passionnant, drôle (le numéro de Burt Young en flic ringard vaut à lui seul le déplacement) et terrifiant quand il faut. Ajoutez à cela une partition musicale remarquable d'efficacité et de sobriété soutenant le suspense sans relâche et un scénario se référant sans équivoque à l'œuvre du grand Howard P. Lovecraft. Il n'y a, en effet, pas loin de la créature abyssale que l'épilogue du film nous révèle au mythique Chtuluh.

APOCALYPSE 2024

Réal. : L. Q. Jones.
Int. : Jason Robards, Don Johnson, Susanne Benton.
Inspiré d'une célèbre nouvelle de Harlan Ellison, le film de L. Q. Jones nous entraîne dans un monde ravagé par l'holocauste atomique où un jeune homme tente de survivre, aidé dans ses quêtes (la bouffe, la baise!) par un chien surdoué avec qui il communique télépathiquement. Hyper misogyne, le propos distille un humour des plus noirs. Les dialogues y sont souvent savoureux. Réalisé en 1976, **Apocalypse 2024** évoque bien souvent **Mad Max** et ses descendants, ce n'est certes pas là le moindre compliment que l'on puisse lui adresser.
Edité par Arkane dans une V.F. irréprochable (une V.O. pas très géniale circulait sur le marché depuis pas mal de temps).



LE CIEL PEUT ATTENDRE

Réal. : Warren Beatty.
Int. : W. Beatty, Julie Christie, James Mason, Dyan Cannon.
Légitime héritier de ces merveilleuses comédies fantastiques des années quarante telles **l'Aventure de madame Muir** ou **Une question de vie ou de mort**, ce film est un remake d'une œuvre réalisée en 1941 : **Here comes Mr. Jordan.** Emouvant, tendre, servi par des dialogues aussi brillants qu'envahissants, ce **Ciel peut attendre** nous narre une très belle histoire d'amour, défiant le temps, l'espace, au-delà de toute entrave quadri dimensionnelle.
Edité par C.IC-3M.

LE CLUB DES MONSTRES

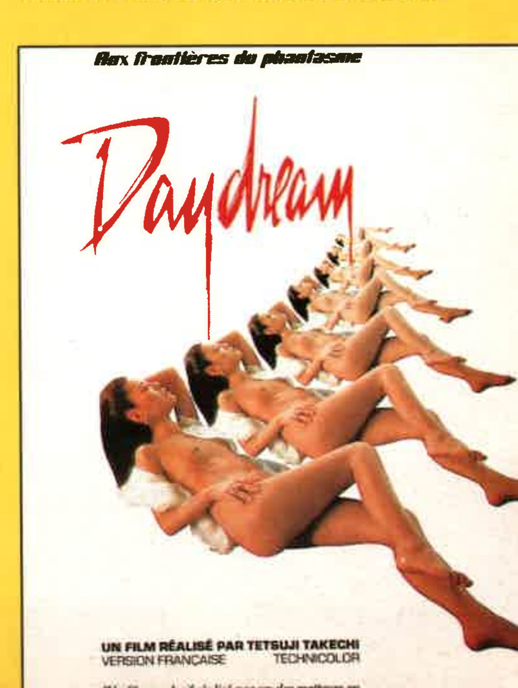
Réal. : Roy Ward Baker.
Int. : Vincent Price, John Carradine, Donald Pleasence, Stuart Whitman.
Monstres d'hier, voici venu le temps de la décadence! Tout au long de sa carrière, Roy Ward Baker nous a offert bon nombre d'œuvres d'exception. Construit sur le schéma classique du film à sketches, dans la grande tradition du cinéma britannique, **Monster club** allait-il se révéler aussi bon que le **Asylum** jadis concocté par le même artisan? Ben non! et nous en sommes les premiers navrés, nous qui attendions tant de cette réunion au sommet (mais lequel?) des vétérans du Fantastique. Le scénario est d'une rare crétinerie et nul n'aurait pu sauver cette entreprise du désastre. N'est pas Robert Bloch qui veut! On comprend aisément qu'à la lecture d'une telle ineptie Peter Cushing ait déclaré forfait. Seul intérêt du film, outre bien évidemment son casting généreux, le génialissime groupe The Pretty Things interprète live la chanson « Welcome to the Monster Club ».
Edité par Vidéo 72.

DAYDREAM

Réal. : Tetsuji Takechi.
Int. : Kei Sato, Kyoko Aizome, Takami Katsushika.
Film hard japonais, **Daydream** est une œuvre intellectuelle, onirique, esthétisante, phantasmatique. Sous l'influence de l'anesthésie, une jeune femme s'endort dans le fauteuil d'un chirurgien dentiste, lequel met à profit ce coma passager pour se livrer, sur la jolie patiente, à des actes que la morale réprouve. La belle rêve en Scope-couleurs, ce qui permet à l'auteur de nous offrir quelques prouesses cinématographiques, quelques plans révolutionnaires, rarement, voire jamais vu (mais en ce domaine sait-on jamais?) dans le domaine du cinéma X. Tout cela traîne quand même un peu en longueur et le film gagnerait sans doute à plus de (cir?) concision.
Edité par Arkane.

VIOL SANS ISSUE

Réal. : Jim Sotos.
Int. : Ron Max, Tanya Roberts.
Il était une fois une toute petite production américaine bien sympathique, cradingue juste ce qu'il fallait, appartenant à la grande famille des tueurs psychotiques. Cela s'appe-









Jane Fonda, BARBARELLA. A droite : LES DENTS DE LA MER II et DAYDREAM.

lait alors **The last victim** et serait immanquablement tombé dans l'oubli total si l'une de ses héroines n'était miraculeusement devenu célèbre. Du coup, voilà que le film fait surface, devient **Forced entry**, se trouve amputé de divers plans de violence sexuelle, le montage est totalement chamboulé et un commentaire en voix off apparaît. Bref, c'est presque un film B.C-B.G qui nous est aujourd'hui proposé et tout cela pour ne pas effaroucher les éventuels consommateurs de Tanya Roberts. Et les fans de Nancy Allen, alors? Dire que la pauvrette était égorgée sur une plage déserte... Elle n'est plus qu'une auto stoppeuse qui disparaît, comme tant d'autres...
Edité par J. Canestrier, qui n'y est sans doute pour rien dans ce fourbi.

BARBARELLA

Réal. : Roger Vadim.
Int. : Jane Fonda, Anita Pallenberg, John P. Law, Ugo Tognazzi.
Issue de l'imagination fébrile du dessinateur Jean Claude Forrest, Barberella inspira en 1968 à Roger Vadim cette fresque cinématographique-hommage à son épouse, qui, pour n'avoir pas fait outre mesure date dans l'histoire du Space Opéra, n'en demeure pas moins fort estimable à bien des égards. Kitsch déjà en son temps de par son propos « libéré » et son contexte musical pop à l'excès, Barbarella sut pourtant nous séduire, ne serait-ce déjà que de par sa rigoureuse fidélité à l'œuvre d'origine, honnie, rappelons-le par la censure gaulliste. C'est un document, un témoignage désuet, qu'il importe de savourer, la perruque de travers, le chilum à la main, le regard embué. Déplorons seulement que la plus chouette scène du film, le strip tease aérien de Jane Fonda, soit sabordée par l'anamorphosage de l'image. Quand c'est-y qu'il repasse à la télé?
Edité par C. IC-3M.



LE VOYAGE

Réal. : Roger Corman.
Int. : Peter Fonda, Bruce Dern, Susan Strasberg et l'habituel gang Corman.
Tout aussi kitsch, démodé, bourré de tics et soixante-huitard à mort que **Barberella, Le voyage** va sans doute pas mal faire rigoler dans les chaumières. Ecrit par ce forban de Jack Nicholson et interprété par la troupe habituelle du petit théâtre de Corman de l'époque, **The trip**, qui est censé nous faire partager les visions colorées et les turpitudes d'un Peter Fonda sous l'emprise du L.S.D. (drogue très en vogue en ces temps troublés), sent l'opportunisme à plein nez. C'est un déluge de clichés, d'idées reçues. Les pseudo délires psychédéliques du héros (soit dit en passant bravo le monteur!) permettent à Corman de caser, ici et là, des stock-shots de ses films précédents. Au cœur de ce fouillis, se dégage quand même l'impression que l'on assiste à la projection d'une œuvre au propos libertaire. **The trip** ne fait pas l'apologie de l'usage de la drogue, pas plus qu'il ne le condamne vraiment. C'est sans doute la raison pour laquelle nos censeurs ont cru bon, en son temps, de lui fermer nos frontières.
Edité par R.C.V.

LE JOUR OU LA TERRE PRIT FEU

Réal. : Val Guest.
Int. : Janet Munro, Leo Mc Kern, Edward Judd.
Inédit en salles, ce petit film de S.F. britannique au propos grave, voire alarmiste, nous conte les (peut-être) ultimes jours de notre civilisation, la fin du monde ayant ici pour origine deux explosions atomiques provoquées à la même heure par les russes et les américains. Très bavard, dépourvu d'action, le film devient hélas trop vite soporifique, ce malgré la présence de comédiens dignes d'éloges et la réalisation, toujours excellente de Val Guest. Nous sommes à des années lumières de la folie des deux premiers films de la série Quatermass (**Le monstre** et **La marque** récemment édités chez Liberty) et le caractère quasi documentaire délibérément adopté nuit quelque peu à l'entreprise.
Edité par Arkane.

LES DENTS DE LA MER, 2e PARTIE

Réal. : Jeannot Szwarc.
Int. : Roy Scheider, Lorraine Gary, Murray Hamilton.
Le succès retentissant des **Dents de la mer** appelait une séquelle, c'est à notre presque compatriote Jeannot Szwarc qu'échut cette tâche ingrate, gageure dont il se tira somme toute sans déshonneur, puisque bien qu'il n'atteigne à aucun moment les sommets de son modèle, le film se révèle d'un intérêt constant. Reprenant le rôle du sheriff en conflit avec les autorités locales bornées, Roy Scheider porte le film à bout de bras, soufflant la vedette au requin géant, cette fois, encore plus colossal et agressif que son illustre prédécesseur.
Edité par C. IC-3 M.

HERCULE L'INVINCIBLE

Réal. : Al World.
Int. : Dan Vadis, Sheila Rosin, Ken Clark, Jeannette Barton.
Peplum tout petit-petit, l'un des ultimes du genre, **Hercule l'invincible** connut, en son temps une distribution quasi clandestine. Avec un budget misérabilissime, l'auteur a réussi à monter un film qui se suit sans problème, même si l'accumulation de stock-shots (**Les travaux d'Hercule, Maciste en enfer**, pour ne citer que ceux-là) frôle parfois la franche filouterie et devient vite désagréable pour le fanatique du genre. Dan Vadis, aujourd'hui second plan fétiche des films de Clint Eastwood, prête son imposante carrure et son absence de talent au personnage de Ursus, Hercule n'étant qu'un faire valoir publicitaire. Pour nostalgiques seulement.

EQUINOX

Réal. : Jack Woods.
Int. : Frank Bonner, Fritz Leiber.
Autre tentative très nette d'acclimatation cinématographique de l'univers lovecraftien, **Equinox** fut à l'origine tourné en format réduit par une bande de copains. Le résultat plut au producteur Jack Harris qui rallongea la sauce, fit tourner des séquences additionnelles et permit ainsi au film de paraître sur les grands écrans et de connaître une carrière normale. La ringardise des dialogues et le jeu hyper faux des comédiens (on peut reconnaître parmi eux l'écrivain de S.F. Fritz Leiber) sont compensés par la qualité des effets spéciaux, qualité étonnante dès lors que l'on sait avoir affaire à un film d'amateurs. Il est vrai que David Allen s'est taillé depuis une place au soleil dans le monde de l'animation.
Edité par V.I.P.

NOCES SANGLANTES

Réal. : Armand Mastroianni.
Int. : Don Scardino, Caitlin O'Heaney, Elizabeth Kemp, Tom Rolfing.
Autre thriller, autre tueur psychotique. Celui ci s'attache aux pas des futurs mariés qu'il massacre allégrement. Les hasards de la distribution vidéo nous permettent aujourd'hui de nous repaître de ce **He knows you're alone** que l'intéressant Armand Mastroianni (déjà auteur d'un fameux **Un tueur dans la ville**) signa en 1980. Ce n'est certes pas le suspense du siècle, le scénario recèle quelques invraisemblances mais le caractère trépident et souvent humoristique du propos permet de passer un bon moment.
Edité par R.C.V.

EQUINOX

Produit par Jack H. Harris.
Ecrit et réalisé par Jack Woods,
avec Barbara Hewitt,
Edward Connell,
Franck Bowers Jr.

MANSON WIZARD VIDEO

VIP VIDEOCASSETTE DIFFUSION

APPORTEZ-MOI LA TETE D'ALFREDO GARCIA

Réal. : Sam Peckinpah.
Int. : Warren Oates, Gig Young, Isela Vega, Emilio Fernandez.
N'ayons pas peur des mots : nous sommes en présence d'un chef d'œuvre! Un tel film ne se raconte pas! C'est sans doute là l'un des plus fous, des plus désespérés, des plus violents poèmes morbides jamais projetés sur un écran. C'est à un voyage au bout de la nuit, au bout de la démence que nous convie le grand Sam. Les mots manquent pour définir l'état de grace dans lequel me plonge ce film, pourtant loin d'être le plus réputé de l'auteur de **La horde sauvage**, disgrâce qu'il partage avec un autre petit monument du cinéma : **Un nommé Cable Hogue**. On peut hurler au factice, au surfait, à la facilité, c'est égal, même s'il abuse de ses « trucs », de ses tics les plus grossiers, les plus éculés (c'est une orgie de ralentis artistiques, de déflagrations, de plaies béantes) Peckinpah fait mouche à tous les coups. Warren Oates, comédien au talent incommensurable y campe l'un des plus beaux loosers de l'histoire du film noir américain. Génial, absolument!
Edité par Warner Vidéo.

VOLTAN LE BARBARE

Réal. : Terry Marcel.
Int. : John Terry, Jack Palance, Catriona Mc Coll, Shane Briant.
En avance sur son temps de plusieurs années, cette excellente production typiquement britannique (les décors, les toiles peintes sentent bon la Hammer film des temps jadis) n'a hélas pas connu la notoriété qu'elle méritait. Fort bien servi par une horde d'excellents comédients **Hawk the slayer** relève du genre Sword and Sorcery, branche médiévale. Nous sommes plus près **d'Excalibur** et des exploits de Prince Vaillant que des démesures barbaresques pondues à la chaîne par les studios italiens ces dernières années. La magie demeure néanmoins et ce petit film d'aventures fantastiques ne manque ni de charme ni de panache. Sa sortie vidéo est une bénédiction puisque aucun distributeur français n'avait cru bon nous le présenter en salle.
Edité par Vidéo 72.

Alain PETIT

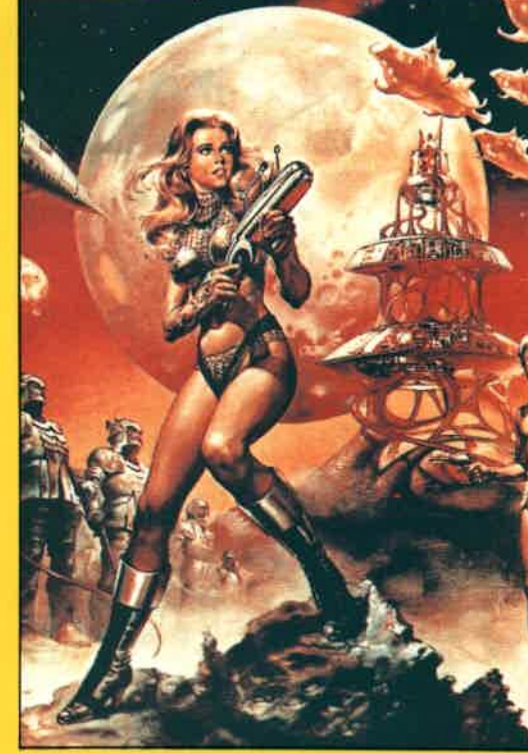
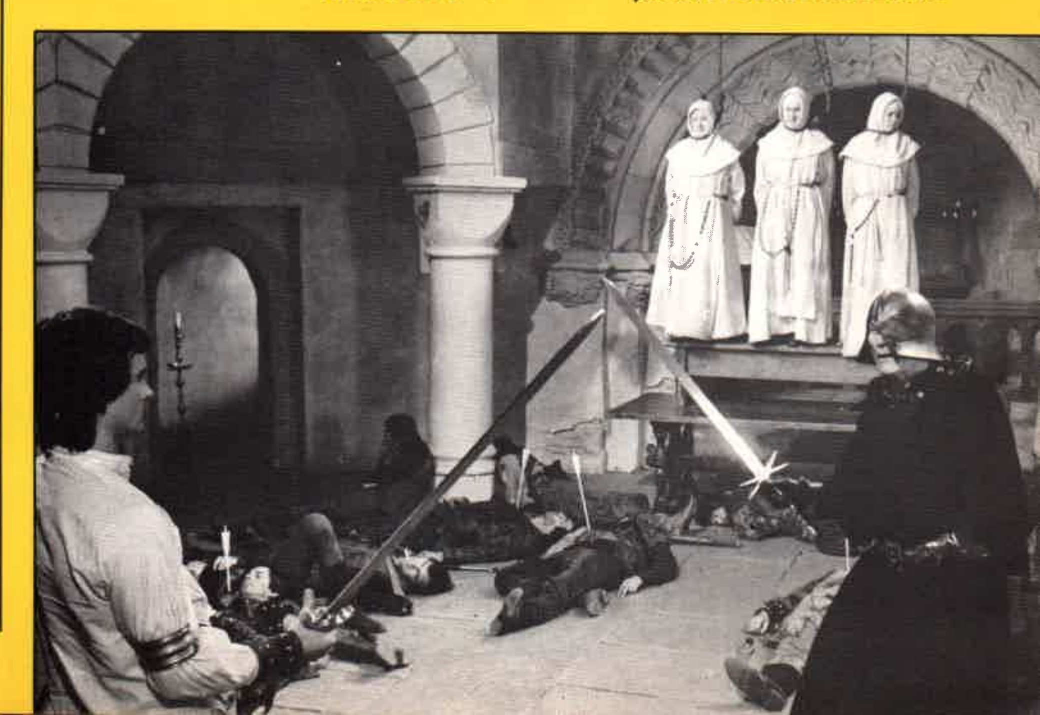




Illustration de BARBARELLA. Autres photos : VOLTAN LE BARBARE.



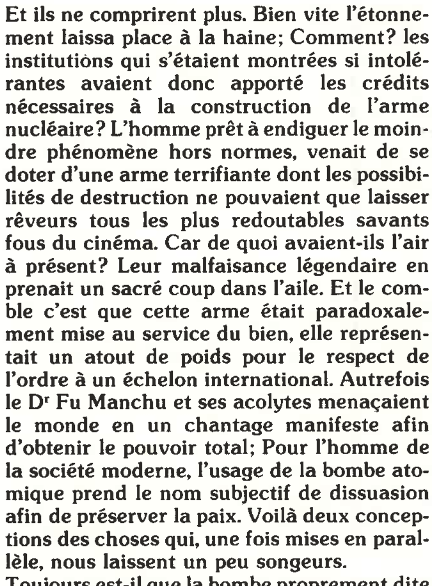
LES FILMS APRES LA BOMBE

LA SCIENCE-FICTION A L'HEURE DE L'ATOME



On ne le dira jamais assez, il est un genre cinématographique qui reprend avec plus ou moins de brio tous les bienfaits et les méfaits de la science. Le cinéma de science-fiction, s'il est une voie ouverte à l'originalité, à l'irrationnel, à l'anticipation sous toutes ses formes mais aussi à l'aventure et à la fantaisie, présente un élément caractéristique : la systématisation de la science. Science qui, il faut le reconnaître, est accommodée à toutes les sauces suivant les délires passagers des scénaristes. A ce point malmenée qu'elle n'est dans certaines œuvres qu'un prétexte ou une simple toile de fond. Mais tout ce qui ne nous est pas familier retient l'attention : En 84 malgré l'évolution des techniques, on reste fasciné devant le **Brainstorm** de Douglas Trumbull ou même encore à la vision du **2001** de Stanley Kubrick. Mais la science peut aussi faire frémir quand elle est aux mains d'individus aux noirs desseins.
Le cinéma de science-fiction n'est plus ce qu'il était. Les savants fous et les docteurs mégalomanes assoiffés de pouvoir n'ont plus l'étoffe d'antan. A cette époque le Dr Fu Manchu sévissait allégrement. Ming The Merciless donnait du fil à retordre à Flash Gordon. Le Dr Moreau continuait ses expériences sur les humanimaux (A propos son île n'aurait-elle pas été rasée par un gros champignon?). Le Dr Cyclope allait main dans la main avec le Dr Frankenstein. Tous ces pseudo mécréants furent tyrannisés pendant vingt ans par le héros de service ou la bonne morale imposée au scénariste.
Tous étaient des scientifiques aux buts d'ailleurs fort différents et que ne pouvait souffrir l'autorité. Songez que l'affreux Ming avait mis au point moult fusils désintégrateurs bien plus efficaces que le tromblon du grand père. Et le Dr Frankenstein n'avait jamais qu'emprunté quelques membres ça et là sur les cadavres afin de donner vie à sa créature. Si l'on avait reconnu son travail au lieu de le livrer à la vindicte populaire, cet homme aurait depuis longtemps trouvé un remède au sida.
Ainsi donc ces génies d'un autre temps furent victimes de l'obscurantisme.
Et puis un jour vint l'atome...

Et ils ne comprirent plus. Bien vite l'étonnement laissa place à la haine; Comment? les institutions qui s'étaient montrées si intolérantes avaient donc apporté les crédits nécessaires à la construction de l'arme nucléaire? L'homme prêt à endiguer le moindre phénomène hors normes, venait de se doter d'une arme terrifiante dont les possibilités de destruction ne pouvaient que laisser rêveurs tous les plus redoutables savants fous du cinéma. Car de quoi avaient-ils l'air à présent? Leur malfaisance légendaire en prenait un sacré coup dans l'aile. Et le comble c'est que cette arme était paradoxalement mise au service du bien, elle représentait un atout de poids pour le respect de l'ordre à un échelon international. Autrefois le Dr Fu Manchu et ses acolytes menaçaient le monde en un chantage manifeste afin d'obtenir le pouvoir total; Pour l'homme de la société moderne, l'usage de la bombe atomique prend le nom subjectif de dissuasion afin de préserver la paix. Voilà deux conceptions des choses qui, une fois mises en parallèle, nous laissent un peu songeurs.
Toujours est-il que la bombe proprement dite



De bas en haut : MAD MAX II, LA CHOSE SURGIE DES TENEBRES, LES SURVIVANTS DE LA FIN DU MONDE.



n'a pas fait les choux gras du cinéma de science-fiction depuis 1945 et que ce ne sont encore une fois que ses conséquences qui ont intéressé les scénaristes. En effet les mutations dues à la radioactivité est le ressort principal d'un grand nombre de séries B des années 50 qui ne manquaient pas de délire imaginatif. On ne se doute pas à quel point, en ces temps là, l'atome pouvait avoir bon dos. C'était l'époque bien sympathique des **Monstres Attaquent la ville** de Gordon Douglas (54), de **Tarantula** de Jack Arnold (55) où le gigantisme animal était à l'honneur. Parallèlement à cette vague « atomique », le cinéma américain se faisait l'écho de la guerre froide avec des productions comme **La Chose d'un autre monde** de Christian Niby (50) ou **La chose surgie des ténèbres** de Nathan Juran (57).
Ces deux courants cinématographiques lourdement chargés de connotations politiques et pseudo-scientifiques laissaient dans l'ombre leur propre élément catalyseur : la destruction d'Hiroshima le 6 août 45. Depuis cette date le monde entier sait ce que signifie et ce qu'implique la bombe atomique. Et sans doute par pudeur le cinéma de science-fiction affecte une certaine pondération sur ce sujet précis jusqu'à la fin des années 60.



JOUR J, HEURE ET BOMBE H

Si l'on compte le nombre impressionnant de films où la terre est menacée d'anéantissement, les films après la bombe font véritablement figures de parents pauvres. La possibilité d'une guerre atomique est le sujet principal de quelques œuvres qui se différencient par l'approche du thème; de l'humour noir féroce de **Dr Folamour** de Stanley Kubrick (64) au sérieux académique et crispé de **Point limite** de Sidney Lumet (64). Mais là encore point de « jour d'après ». Le début des années 50 vit la réalisation de certains films sur le lancement de la bombe d'Hiroshima à mi-chemin entre la fiction et le documentaire et dont l'origine était américaine (**Le Grand secret** de Melvin Frank et Norman Panama (53) entre autres...) mais aussi japonaise (**Les enfants d'Hiroshima** de Shindo Kaneto (52). Ce dernier film relatait les instants fatidiques de la catastrophe et constituait un appel lucide à la réflexion. La plupart des œuvres de fiction sur le thème ne remettent pas en cause le rôle de la science. Celle-ci avait d'ailleurs eu une place de choix dans la grosse production d'Alexandre Korda, mise en scène par William Cameron Menzies en 36, **La vie future.** H.G. Wells en écrivit le scénario, véritable hymne à la science qui seule représentait l'espoir pour l'humanité. Pourtant le film montrait les effets de bombes bactériologiques qui, si le film avait été réalisé quelques années plus tard, n'auraient pas manqué d'être atomiques.
En 51, Arch Oboler met en scène le premier film de fiction décrivant un monde post-atomique, **Les cinq survivants**. Ce film sans



prétentions ne mérite absolument pas la réputation douteuse qui l'accompagne. Effectivement, il y a certaines réserves à faire quant à la crédibilité de l'histoire et ce, essentiellement au niveau du décor. La catastrophe nucléaire n'a pas transformé la région en désert radioactif; la campagne est restée verdoyante et les habitations n'ont été touchées que partiellement. L'absence d'oiseaux est d'autant plus étrange qu'on les entend chanter sur la bande-son. Malgré tout l'intérêt du film demeure. Chacun des personnages ne doit sa survie qu'à l'effet du hasard et l'on peut supposer qu'il y a d'autres survivants. Le groupe se compose d'une femme enceinte, Rose Anne, recueillie par Michel qui a fui la ville pour trouver refuge dans une maison isolée. Ils sont rejoints par un vieil homme touché par la radioactivité et qui semble perdre la raison. Avec lui, un noir, Charles dont l'optimisme communicatif leur redonne espoir. Bien vite ils s'organisent; Michel et Charles ayant commencé à retaper une maison et à cultiver la terre. Arrive alors Eric un aventurier cynique qui n'entend pas partager la vie du groupe. Ses tendances manifestes au totalitarisme et au racisme vont précipiter les choses. Après la mort du vieil homme, Eric tue Charles et convainc Rose Anne de gagner la ville avec lui où elle pourra peut être retrouver son mari Steven. Finalement Eric meurt par contamination radioactive, Rose Anne perd son bébé et retrouve Michel; le couple représentant une nouvelle chance pour l'humanité. La mise en scène classique d'Arch Oboler cerne avec conviction la sincérité et la simplicité du récit malgré l'étroitesse du budget et une interprétation parfois inégale. On retiendra la gravité soutenue de la narration qui, si elle donne un peu de lourdeur au film, participe également à sa justesse de ton. Aujourd'hui le symbolisme du film paraît un peu primaire et si l'on se serait bien passé des citations bibliques, les dialogues sont toutefois loins d'être dénués de sens.
En 52, Stuart Gilmore réalisa **Captive Women**, beaucoup moins intéressant que **Les cinq survivants**, et dont l'action se situe aux alentours de l'an 2000. Le monde a été détruit par l'explosion en chaîne de bombes A et les survivants divisés en trois groupes tentent de reconstruire une civilisation. Roger Corman nous donna trois films sur le thème : **The day the world ended** (55), **Teenage Caveman** (58) et **The last woman on earth** (60). **The day the world ended** est un produit type de série B avec les archétypes du genre. Sept personnes se retrouvent isolées après une guerre atomique. On rencontre là un truand et son amie, un jeune ingénieur, un chercheur d'or, un homme blessé, un capitaine à la retraite et sa fille. Très vite comme on peut s'en douter la tradition et l'ordre sont préservées par le vieux capitaine. Les seconds rôles sont décimés par un monstre mutant à trois yeux. Le gangster essaie par tous les moyens de sau-

L'étrange créature mutante de THE DAY THE WORLD ENDED. Ci-dessous : Gregory Peck dans LE DERNIER RIVAGE et Charlton Heston en fâcheuse posture dans LA PLANETE DES SINGES.









ver sa peau et le jeune ingénieur vient au secours de la fille du capitaine; Une histoire très morale pour l'époque et dont les poncifs passent plutôt mal de nos jours. Nous reviendrons sur les deux autres films de Corman mais pour continuer avec les films dont l'action débute sur le cataclysme atomique, il faut citer **Le monde, la chair et le diable** de Ronald Mac Dougall (58) : Deux hommes et une femme se retrouvent seuls dans un New York désertique, ils devront surmonter leurs problèmes de conscience, leur racisme latent et trouver une philosophie qui leur permet de subsister ensemble, car le problème est bien là. Le film plutôt ennuyeux se charge aussi d'invraisemblances et présente en fait peu d'intérêt.

Dans les mêmes conditions, trois personnages, un truand, sa femme et l'avocat du premier sont réunis dans le film de Roger Corman, **The last woman on earth** (60). Le budget limité imparti à Corman nous évite la vision de paysages d'apocalypse; pas de grandes considérations ici sur le sort de l'humanité mais la lutte peu passionnante des deux hommes pour devenir le compagnon de-la-dernière-femme-sur-terre.

Deux ans plus tard, Ray Milland dirige et interprète **Panique année zéro** et nous livre sans détours ses convictions sur la conduite de l'individu civilisé. Une bombe nucléaire tombe sur Los Angeles alors que la famille Baldwin est en promenade avec voiture et caravane. Le père (Ray Milland) prend aussitôt les mesures de survie dans un esprit de conservatisme outrancier. Il se procure vivres et munitions et met sa famille à l'abri dans une grotte en pleine campagne. La ville ayant été rasée, on s'attend au pillage et au banditisme. Après le viol de sa fille par de jeunes criminels, Balwin échange quelques coups de feu légitimes et recueille une jeune malheureuse qu'il confie aux bons soins de sa femme. Si Baldwin se trouve plongé dans la sauvagerie, il tient toutefois à ce que les femmes terminent la lessive et à ce que son fils soit rasé de près. Que l'on se rassure, la civilisation sera sauve puisqu'en dernier lieu, Baldwin et sa famille se mettent sous la protection de l'armée.

Charles Bitsch délaisse l'action pour l'étude psychologique de trois rescapés, deux femmes et un homme dans **Le dernier homme** (68). Tandis que Cornel Wilde filme **Terre brûlée** (70), il s'agit en fait d'une version remise au goût du jour de **Panique année zéro** décrivant un état de crise internationale où l'arme nucléaire doit résoudre les problèmes de surpopulation. Sur un scénario invraisemblable, le film accumule les séquences traditionnelles des westerns les plus classiques. Pour rester dans le style des séries B américaines, penchons-nous sur le film de Jack Smight, **Les survivants de la fin du monde**. Cette fois le monde post apocalypse sert de toile de fond à un récit d'aventure où l'action est prédominante. Une base américaine a subsisté à une guerre nucléaire. Ses occupants décident de quitter la Californie et de se diriger vers l'ouest pour rejoindre d'autres survivants. A bord de véhicules tous terrains, ils traversent des régions accidentées ravagées par la radioactivité. Ils rencontrent des scorpions géants et des insectes carnivores qui font quelques victimes dans leurs rangs. Le groupe recueille une femme et un enfant avant de parvenir à la ville où l'attend une population enthousiaste. Pas de grandes surprises dans ce film qui innove peu et surtout pas au niveau de la mentalité des personnages; George Peppard interprètant un militaire de la vieille école bien peu sympathique. Le réalisme est sacrifié au profit d'un style vieux western plutôt douteux et les effets spéciaux ne nous ont toujours pas convaincus.

Le dernier rivage de Stanley Kramer (59) propose une approche beaucoup plus sérieuse du thème et est encore à ce jour une des œuvres les plus importantes du genre. La quasi-totalité du monde a été détruit par une guerre nucléaire; l'équipage d'un sous marin ainsi que la population d'une petite partie de l'Australie ont pu survivre mais il ne leur reste que quelques mois avant que les effets secondaires des bombes nucléaires ne les atteignent. Stanley Kramer porte son attention sur certains points du récit traduisant avec retenue le désespoir humain, use un peu trop du mélodrame mais parvient aisément à exprimer toute l'horreur de la situation notamment dans la scène de suicide collectif. **Le dernier rivage** est le premier film à présenter la soumission de l'homme face à la mort, aucune lueur d'espoir ici puisque le futur n'existe pas.

L'ERE POST ATOMIQUE

L'anticipation nous propose le plus souvent des civilisations différentes de la nôtre en d'autres temps et d'autres lieux; comment une civilisation en arrive-t-elle à son déclin? L'holocauste nucléaire est certainement un des plus grands moyens de remise à zéro, de retour à l'état sauvage; le point de départ d'une nouvelle société si ce terme a encore un sens.

En 58, Roger Corman filmait **Teenage Caveman** qui a toutes les caractéristiques du film de préhistoire. On y voit une population du mode de vie tribal parmi laquelle un jeune garçon tente désespérément de briser les traditions ancestrales. En effet la superstition et la peur règnent sur le groupe qui s'ingénie à rester dans une région désertique et à ne pas franchir la rivière délimitant leur territoire. Au péril de sa vie le jeune « contestataire » forcera sa tribu à rencontrer l'homme mutant qu'ils craignaient et qui n'était qu'un descendant des rescapés d'un conflit nucléaire. La peur exorcisée, ils partageront l'ensemble du territoire.

Si d'une certaine façon la nature reprend ses droits, l'homme quant à lui va suivre son instinct qui lui dicte de tout reconstruire en évitant les erreurs de l'ancienne civilisation. C'est du moins ce que nous propose la tendance rassurante et optimiste et aussi quelque peu simpliste de ce genre cinématographique.

A l'opposé, dans **Fin août à l'hôtel Ozone** de Jan Schmidt (66), la fin du monde a ramené le genre humain à l'état sauvage, les hommes ayant été les principales victimes. Le film montre les recherches vaines et pour le moins dramatiques de jeunes sauvageonnes en quête de l'homme. L'œuvre de Jan Schmidt se situe en dehors des normes et tranche de façon originale sur l'ensemble de la production. Sa tendance subversive laisse entendre que la civilisation la moins

Le monstre de LA CHOSE D'UN AUTRE MONDE. En dessous : NEW YORK NE REPOND PLUS. Ci-dessous : la désertification d'une ville pour le besoin du tournage du DERNIER RIVAGE. A droite : LES SURVIVANT DE LA FIN DU MONDE.





humaine n'est pas celle que l'on croit.
L'année suivante, Franklin J. Schaffner met en scène un chef d'œuvre de science-fiction cinématographique, **La planète des singes**, une fable philosophique aux qualités multiples. Cette civilisation de singes dans un futur post atomique où l'homme est réduit à l'état d'animal, compose une satire virulente de nos sociétés qui n'ont bien souvent de modernes ou de civilisées que le nom...
L'année 70 nous livra un film mythique, **Glen et Randa** de Jim Mc Bride, qui se déroule plusieurs décennies après la bombe. Il s'agit une nouvelle fois d'un couple de jeunes gens appartenant à une petite communauté, qui décide de partir en quête d'une ville abandonnée. Les personnages sont animés par cette volonté farouche de connaître la civilisation disparue et dont ils n'ont comme souvenirs que quelques objets curieux, depuis longtemps inutiles. Moins lourd de symbolisme, le film ne délivre pas d'espoir en un avenir meilleur. C'est plus la fatalité qui est ici à l'honneur. Glen, après la mort de Randa, continuera son voyage ne sachant trop ce qu'il découvrira.

C'est après le grand cataclysme dans un New York en ruines en proie à la violence que Robert Clouse situe l'action de son film, **New York ne répond plus** (74). Une communauté isolée dans un quartier fortifié, conserve un semblant d'humanité tout en observant une discipline rigoureuse imposée par le chef surnommé le baron. Ils ont à subir les assauts répétés d'un autre groupe aux

De haut en bas : MALEVIL, LA PLANETE DES SINGES, LE DERNIER COMBAT et LE JOUR D'APRES.



intentions belliqueuses. Arrive un aventurier, Carson (Yul Brynner) à qui le baron demande son aide. Après diverses péripéties, la révolte gronde et le baron confie sa fille enceinte aux bons soins de Carson qui va fuir la ville. En un dernier affrontement, Carson perdra une main mais sauvera la vie de la jeune femme et du nouveau né. Volontairement pessimiste dans sa majeure partie, le film dégage une ambiance très austère où l'on a bien du mal à trouver des personnages attachants. Le New York de ce début de XXI[e] siècle semble ne donner aucune planche de salut à l'individu qui, quel que soit son camp, se voit sacrifié à la loi du plus fort. Le couple et l'enfant restés saufs laissent entendre qu'il s'agissait d'un monde de transition, c'est à souhaiter!
Toujours à une époque indéterminée après la bombe, **Le dernier combat** de Luc Besson (82) raconte la lutte désespérée de quelques hommes qui tentent de survivre dans un Paris ravagé par ce que l'on suppose être une guerre nucléaire. Avec peu de moyens, Luc Besson nous montre qu'il peut exister une production fantastique française de qualité. Pourtant, le fantastique n'intéresse pas ce réalisateur qui préfère s'attacher à la description des rapports humains; il y parvient aisément grâce à une mise en scène et un scénario de qualité appuyés par une interprétation remarquable. Toutefois on peut regretter qu'au niveau du contexte, le film se restreigne à un huis clos arbitraire qui débouche sur une fin aussi désespérée, surprenante et discutable. Si le personnage principal cède à une dure loi de la nature mais aussi de la société qui consiste à imposer sa dictature à ses semblables, on peut espérer que c'est là l'unique solution qui s'offre à lui et qu'elle ne constitue pas pour autant une profession de foi de la part de l'auteur.

POLITIQUE FISSION OU COMMENT J'AI APPRIS A ETRE INQUIET ET A NE PAS AIMER LA BOMBE

De la série B à l'aventure, du constat amer au symbolisme simpliste mais envoûtant, le thème semble depuis quelques temps s'orienter vers la dénonciation de l'armement nucléaire dans des productions qui se veulent mobilisatrices. Le thème de la fin du monde peut se schématiser grossièrement à la poignée de rescapés qui rassemble ses forces pour redonner naissance à l'ancienne civilisation sans pour autant l'épurer de ses tares. Effectivement certains films relevaient de cet esprit mais d'autres heureusement abordent très différemment le sujet.
Dès 66, Peter Watkins réalise un faux documentaire plus vrai que nature, **La bombe**, qui conte les premières semaines de terreur après un conflit nucléaire. Son côté reportage assure la crédibilité des événements montrés; l'absence de scénario véritable laisse la place à une suite de témoignages, d'anecdotes et d'images allant de l'inquiétante menace de guerre à l'horreur viscérale de cadavres rongés par la radioactivité. **la bombe** est avant tout un film de politique fiction, genre qui a ses détracteurs; le fait qu'il soit proche de l'actualité, qu'il s'inscrive dans une réalité de tous les jours est pourtant tout à son honneur.
Des films comme **Malevil** ou **Le jour d'après** ne sont pas de simples films de fiction. Le premier réalisé en 80 par Christian de Chalonge est une œuvre estimable décrivant avec beaucoup de chaleur humaine les conditions de vie des rescapés d'un holocauste nucléaire. La fin du film montre avec virulence que l'entreprise n'était pas innocente et qu'on le veuille ou non, le message est passé.
Le jour d'après (83) de Nicholas Meyer étend la catastrophe à toute une ville et montre les conséquences inimaginables de la radioactivité. La mort et l'horreur planent sur le film qui se veut réaliste; il l'est ou presque car le plus terrifiant c'est qu'il est au-dessous de la vérité.
Très différent et essentiellement intimiste, **Le dernier testament** de Lynne Littman est un film un peu en marge où les sentiments humains sont placés au premier plan. On assiste au calvaire d'une femme qui voit sa famille décimée par la contamination





radioactive. Jamais larmoyant, le film distille un malaise fortement ressenti par le spectateur. Il est à regretter que ce film de grande importance n'ait pas eu une meilleure distribution car il supporte bien la comparaison avec **Le jour d'après**.

FANTAISIE APOCALYPTIQUE

Réalisé en 69 mais sorti en 76, **L'Ultime garçonnière** de Richard Lester est une fable aussi loufoque qu'inquiétante où l'humour anglais ravageur et corrosif pour le moins spécial risque de dérouter nombre de spectateurs. On peut y voir un cri d'alarme mais aussi une satire corsée des institutions anglaises.
En 74 L. Q. Jones choisit également la fantaisie pour décrire un monde après la bombe dans son **Apocalypse 2024**. Cela va du meilleur (les discussions savoureuses d'un



jeune homme, Vic, avec son chien doué de la parole) à la classique mais bien venue remise en question (celle de la société américaine caricaturée à l'extrême). Les grosses ficelles du film en diminuant l'intérêt; on peut notamment déplorer l'antiféminisme un peu lourd de la chute finale.
Fin du monde/Nostradamus an 2000 datant de 76 et mis en scène par Yoshiro Muraki est un film hétéroclite évoquant la destruction possible voir imminente de la terre. Tout à tour comique, dérisoire, paranoïaque ou alarmiste, cette bande bien peu crédible recèle quelques images étonnantes dont cette vision terrible du mutant issu de la radioactivité.



Le second rôle d'APOCALYPSE 2024. Ci-dessous : MAD MAX II et LE DERNIER TESTAMENT.

EN GUISE DE CONCLUSION

Depuis le succès de **Mad Max 2**, les écrans sont envahis par des films plus ou moins conformes au modèle; l'Italie s'est fait une règle de décrire les lendemains qui déchantent, les barbares de l'apocalypse et autres justiciers de l'isotope radioactif. Laissons là la violence pour finir avec **Mémoires d'une survivante** de David Gladwell qui représente un peu le film espoir du genre et dans lequel le fantastique reprend ses droits.
Un immeuble dans un quartier isolé de la banlieue londonienne; Au premier étage, une femme est à sa fenêtre, son regard se porte sur le spectacle de la rue... Tout semble laissé à l'abandon, des détritus jonchent le sol, les murs couverts de « bombages » antinucléaires sont surmontés par de grandes affiches publicitaires à moitié déchirées, quelques véhicules livrés au pillage finissent de se consumer. Dans ce décor de dévastation urbaine, la population s'en va par petits groupes à la recherche d'un monde meilleur...
C'est sur ces images que débute l'adaptation filmée du roman de Doris Lessing, œuvre au délire onirique dont le charme envoûtant nous fait accepter l'inexpliquable.
David Gladwell fait fusionner un monde réel et un monde parallèle sans que jamais l'incompatibilité ne survienne et présente l'accession au second comme une évolution naturelle où chaque être humain, aussi différent soit-il, retrouve l'essence fondamentale de la vie.
L'incursion dans l'autre monde, comparable à un rêve, ne concerne que le personnage principal joué par Julie Christie. Cette femme que l'on nomme « D » se fait le témoin passif de la tragédie environnante; nul renseignement ne nous est donné sur elle, ni d'ailleurs sur les raisons de cette crise de civilisation. L'attitude de « D » est troublante car si elle déplore la mentalité égoïste de ses voisins, elle ne vient pas pour autant en aide aux enfants vagabonds et se contente de vivre en ermite dans son logement dont les commodités diminuent de jour en jour. L'arrivée impromptue d'une jeune fille dont elle a la charge, marque pour « D » le début d'une relation avec l'inconnu.
Elle découvre dans son appartement un passage donnant sur un univers différent où elle assiste à maintes reprises à des scènes du passé. « D » est donc pour le spectateur l'intermédiaire entre les événements réels, l'installation et la vie quotidienne d'une petite communauté d'enfants abandonnés, et les visions intimistes de moments troubles vécus par une famille de l'époque victorienne. Tout le film repose donc sur cette dualité, cette complicité sensible qui se prolongent en oppositions ou en associations d'idées et de situations.
Alors que la communauté d'enfants est en grande difficulté, et devant l'indifférence d'autrui, « D » va permettre la fusion des deux mondes en une scène de grande émotion. Le final fait penser à l'enfant-étoile de **2001**, mais le symbolisme est ici à l'échelle humaine et nous renvoie plus à nous même qu'à l'avènement d'un surhomme.
Ainsi s'achève ce tour d'horizon des films après la bombe et il n'y a plus qu'à espérer que tout cela reste du domaine de la fiction.

Michel PRATI









Au même titre que « **Phantom of the paradise** », « **The Rocky horror picture show** » réalise une excellente symbiose entre le rock'n roll et le cinéma fantastique. Il ne bénéficie pas de la même renommée qu'a pu se construire le film de De Palma, mais on peut considérer qu'il s'est taillé sa part au rang des « cult movies ». « Cult movie » prend ici une double signification : La première, c'est que « **RHPS** » est véritablement l'objet d'un culte, il a donné naissance à un certain nombre de Fans clubs qui organisent des réunions annuelles et des fêtes costumées...

THE ROCKY HORROR PICTURE SHOW

La seconde veut qu'à la base même du film, il y ait tout un ensemble de références aux films de série B fantastiques et aux sérials. Une sorte de culte dans le culte. Avant même de parler du Film, il est nécessaire de s'attarder un peu sur le générique.
Ce générique, c'est l'hommage de l'instigateur de la production – Richard O'Brian – rendu aux séances tardives de « double-programme » pour les spectateurs en mal de frissons. Ces quelques trois minutes d'introduction nous plongent dans l'univers des monstres, des « martiens », et des savants fous ! C'est un peu comme si, dans un unique film, la distribution ne renfermait que des célébrités du cinéma de science-fiction.
Ce genre de choses, ne l'oublions pas, fut la politique la plus chère – sentimentalement et pécuniairement parlant – aux producteurs des films-catastrophe aux castings interminables ! **(Airport, Towering Inferno, Poséidon...).** Passons...
Sur l'écran apparaît une bouche, juste une bouche de femme – lipstick rouge et émail blanc – sur fond de velours noir. Subterfuge ! c'est bien Richard O'Brian qui interprète : « Science-fiction/Double-feature », qui met en scène – pour « RKO Radio pictures » (sic) – Mike Rennie dans « **Day the Earth stood still** » **(Le jour où la terre s'arrêta) ; Flash Gordon,** qui se balade d'aventures en aventures avec des sous-vêtements argentés ; Claude Rains dans « **The invisible man** » (James Whale - 1933) ; Carl Denham (interprété par Robert Armstrong) constatant avec amertume que Ann (Fay Wray) et **King Kong** se sont pris les pieds dans une mélasse de celluloïd ; Léo G. Caroll (le « boss » des « **Agents très spéciaux** », savant fou dans le « **Tarantula** » de Jack Arnold/1955) qui voit sa belle et démesurée arachnide s'enfuir vers les collines ; George Pal (réalisateur de « **Time Machine** » et « **When Worlds collide** »), disant à sa femme « J'vais t'en donner, moi, des frissons ». Tout ce message vient du fond de l'espace **(« It came from outer space »/« Le météore de la nuit** »/1953), il vient d'une « **Planète interdite** ».
Le film s'ouvre sur la sortie d'une église où un mariage vient d'être célébré. Brad Majors est venu féliciter son heureux camarade, ancien compagnon de collège. Cette fête anodine va être une révélation pour Brad ; c'est lors du traditionnel lancement du bouquet de la mariée, qu'il va se découvrir une passion pour la jeune Janet Weiss.



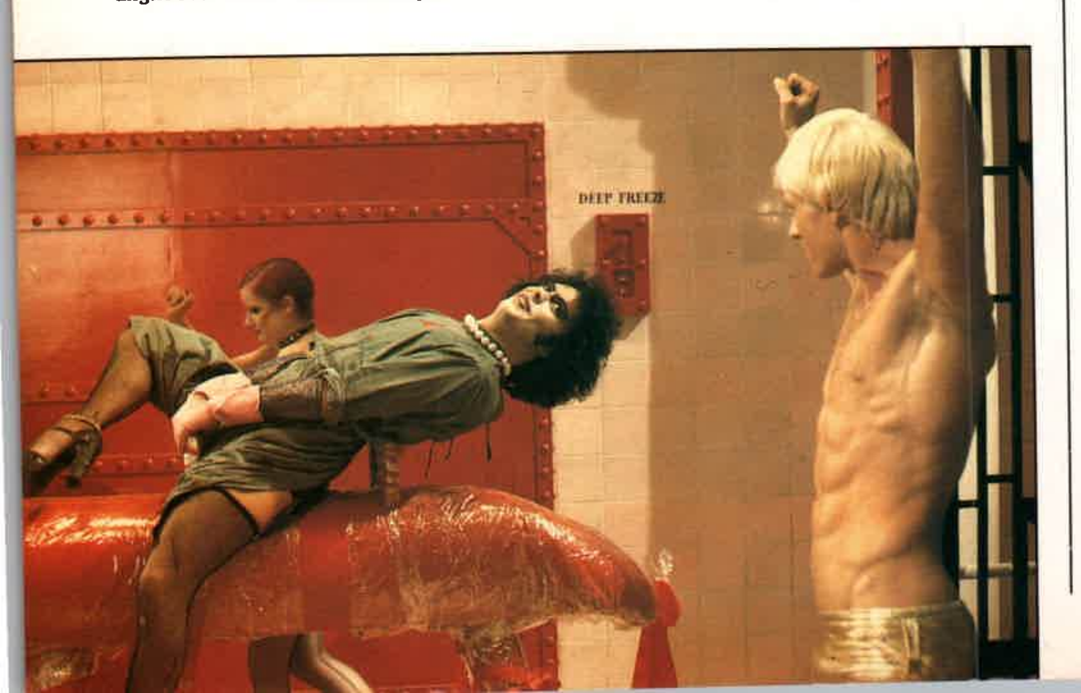
Une fois la foule partie – « Just married » et boîtes de conserves accrochées aux voitures; le jeune homme, dont le physique rappelle quelque peu celui de Clark Kent, va aussitôt déclarer sa flamme, alors que les employés de l'église mettent en place la cérémonie suivante : un enterrement !
Ce sont ces mêmes employés qui font le chorus de « Damnit Janet », et le spectateur exercé – ayant vu le film au moins une fois – reconnaîtra en ces étonnants choristes le trio Frank N. Furter – Magenta – Columbia dans cette apparition « inside joke » et sur qui nous reviendrons plus tard.
C'est au cours de la première nuit du voyage de noce de Janet et Brad que tout va se jouer, comme nous le signale le narrateur, expert en criminologie, qui depuis son bureau et sa bibliothèque va faire, tout au long du film, quelques apparitions pour nous faire part de ses commentaires...
Une nuit – dit-il – qu'ils ne seront pas près d'oublier (et nous non plus !).
En panne de voiture au beau milieu d'une forêt, les jeunes époux se mettent en quête d'un téléphone. Ils se sentent rassurés lorsqu'ils aperçoivent au loin une lueur. Cette lumière provient d'un étrange château, celui du Docteur Frank N. Furter (« There's alight over at the Frankenstein place ») Brad et Janet, accueillis par Riff-Raff, l'indispensable valet horrible et bossu, se retrouvent en pleine fête : le congrès annuel transylvanien, où il est de rigueur de se livrer à une danse rituelle : le « Time Warp » (un saut à gauche, un pas à droite, les mains sur les hanches, puis on finit par des mouvements brusques du bassin d'avant en arrière). La tension monte, on attend, d'un instant à l'autre l'arrivée du maître des lieux. Nous faisons donc la connaissance de Frank N. Furter : cape noire, chaussures à talons hauts, maquillage outrancier, guépière, portes-jaretelles et bas résilles. « Sweet transvestite ». La seule réaction de Brad est de demander s'il peut téléphoner, Janet se contente de s'évanouir !
Le docteur propose que le jeune homme et la jeune femme passent la nuit au château, car cette nuit il va achever sa création... en sept jours il a réussi à créer un homme blond et musclé, baptisé Rocky, qu'il destine à son plaisir personnel. Quelqu'un ne l'entend pas de cette manière, il s'agit d'Eddie, la précédente créature du savant, sorte de Hell's Angel carapaçonné de cuir et chevauchant une puissante moto. Jusque-là, on l'avait congelé dans la glacière, mais poussé par on ne sait quel instinct, il décide de sortir. S'engage alors une course poursuite musicale à travers le laboratoire, « Hot patootie bless my soul », qui se finit – mal – pour Eddie...
Ces émotions passées, tout le monde va se coucher. Mais la nuit est loin d'être finie, Frank N. Furter va prendre l'apparence de Brad et coucher avec Janet, puis il prendra l'apparence de Janet et ira coucher avec Brad...
Pendant ce temps, Rocky s'échappe, mais poursuivi par les chiens il se réfugie dans le laboratoire. Il y retrouve Janet. Cette dernière est horrifiée, elle vient de découvrir sur un moniteur vidéo que Brad a couché avec Frank N. Furter ! Elle décide donc de se venger de la même manière avec Rocky. Ils seront tous deux observés par vidéo, par Magenta et Columbia, les assistantes du Docteur. Survient alors le Docteur Scott, éminent professeur d'université connu de Brad et Janet, ce dernier assis dans un fauteuil roulant observait le château, il est fait prisonnier, et avant de donner une représentation de son show, Frank N. Furter convie ses « invités » à un banquet. Scott, venu étudier sur la disparition du jeune Eddie n'aura plus à pousser ses investigations, le Rocker constitue le seul et unique plat du repas. Alors interviennent les explications, le Dr Scott s'appelle en réalité le Dr Vonscott, c'est un spécialiste de l'astronautique et des extra-terrestres, il sait que Franck N. Furter et sa clique proviennent de la planète Transexuelle dans la galaxie de Transylvanie !
Franck N. Furter transforme alors tout le monde en statue de pierre... le show peut commencer !
Mais, après retour à la normale, les individus ne sont plus que des machines sexuelles destinées aux plaisirs de Frank/(« Rose tint my world »). Riff-Raff et Magenta font alors une entrée fracassante, ils n'ont plus l'apparence de serviteurs, mais ont revêtu des costumes dorés. Riff-Raff est à présent le commandant, Frank N. Furter s'est livré à trop de plaisirs et il doit se constituer prisonnier. Ce dernier tente alors de se lancer dans d'ultimes explications (« I'm going home »), mais il se fait tuer par le laser de Riff-Raff.
Au moment où le « château » décolle ; Brad, Janet et le docteur Scott ont juste le temps de fuir...

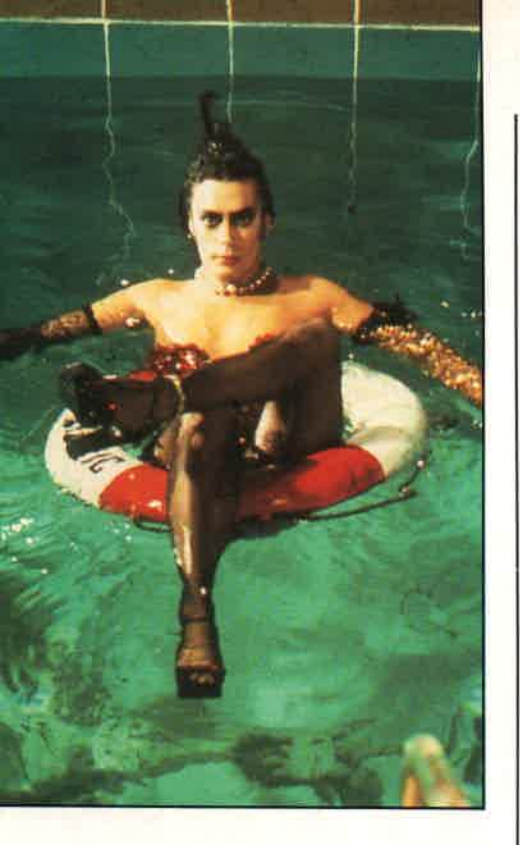
•

« **RHPS** » exploite tous les grands thèmes chers au cinéma fantastique. Le premier



relève du mythe et le film peut faire figure d'iconoclaste : il s'agit, bien évidemment, de l'histoire de Frankenstein. On aura compris, avec l'évolution des mœurs que certains réalisateurs peuvent ouvertement se permettre de telles incartades. Même si la trame conserve le thème de la création de la vie par un être humain, c'est la source du délire total du film : la vie est créée, mais ce n'est plus un but scientifique, il y a autre chose derrière. Victor Frankenstein avait créé la vie, pour créer ! pour faire la nique aux phénomènes biologiques ou aux croyances religieuses. Frank N. Furter conçoit une créature uniquement destinée aux plaisirs sexuels ! Bien sûr, comme dans toute bonne histoire, la créature échappe à son maître. Elle fuit ici l'homosexualité pour se réfugier dans les bras d'une femme. Ce ne sera plus la colère de la « chose » qui causera la destruction, mais bel et bien le courroux du créateur. La créature est toujours la victime, elle est stupide mais pas repoussante, elle nous pousse d'ailleurs à croire que c'est le docteur qui est à éviter, c'est bien lui qui est repoussant, si on exclut le final (« I'm going home » V. plus haut) qui le met en scène en un moment extrêmement pathétique.
Les thèmes sont donc inversés. Frankenstein et Frank N. Furter sont tous deux victimes de leur arrogance vis-à-vis de la nature et de la vie.





On retrouve dans **Rocky,** l'inévitable scène du laboratoire. Il s'agit ici d'une immense piscine vidée et aménagée, avec d'une part les éléments destinés aux expériences et d'autre part, une scène et un micro, pour les discours et quelques statues d'éphèbes grecs.
Reflets d'un univers complètement décadent, Frank N. Furter tient tout à fait de l'empereur romain fou, homosexuel et déchu. On constate d'ailleurs que tout, dans le film, des décors aux costumes des transylvaniens laisse apparaître la luxure et le pourrissement. Les bas sont filés, les vêtements plus ou moins tape-à-l'œil, sont tous déchirés.



La mentalité est toujours la même : plaisir et violence, quant au reste... on laisse tomber.
La volonté de Frank N. Furter se diffère des autres savants fous : il ne s'agit pas ici de dominer la race et le monde, mais bel et bien de ne retirer dans ses expériences qu'un plaisir quasi-solitaire.
La confrontation des deux savants (fous) trouve également sa place dans « **RHPS** ». On assiste ici à une sorte de duel Professeur-élève entre Von Scott et Frank, on s'admire mutuellement pour les travaux réalisés, mais cela ne va pas plus loin, le reste est nature à de violentes discussions. On pense un peu à la lutte entre Van Helsing et Dracula, ou plus « bêtement » à celle qui opposa Zorglub au Comte De Champignac dans les aventures de Spirou et Fantasio.
Cela nous amène d'ailleurs à penser que **Rocky horror picture show** peut se comparer à une bande dessinée underground, issue d'un « Heavy Metal » quelconque. Le film comporte suffisamment de délires visuels et d'extravagances pour être soumis à un tel rapport.
Dans **RHPS,** nous l'avons vu précédemment, ce n'est plus la créature qui se révolte, ici, ce sont les serviteurs, qui, nous ayant un peu effrayés au premier abord, deviennent de plus en plus inquiétants. Jusqu'à se révéler comme des compatriotes du docteur.
On voit donc que le film reste, malgré ses propos ambigus, avant tout un hommage aux grands thèmes de la science-fiction. Il s'auréole d'une atmosphère de sexe, de violence et de décadence. L'exhibitionnisme et le voyeurisme font légion, ne parlons pas de tout ce qui a trait aux orgies et à l'homosexualité.
Tout comme dans **Phantom of the paradise,** la vidéo est le symbole du voyeurisme. Les serviteurs regardent le maître se livrer à ses plaisirs, ils regardent Janet et Rocky dans leurs ébats, Janet regarde Brad et Frank N. Furter. Le plus drôle, c'est que nous les regardons regarder, à plus forte raison lorsque les protagonistes se regardent mutuellement : par la vidéo, nous voyons le Docteur Scott dans le jardin qui, armé d'une paire de jumelles, se livre à une activité qu'il n'est pas utile de présenter.
Rocky horror picture show se veut une comédie musicale à part entière. Il est nécessaire de rappeler qu'à la base, il s'agissait d'une véritable comédie musicale **Rocky Horror Show** qui avait été montée à Broadway avec quelques uns des participants aux films.
C'est pour cela que chaque scène est dotée d'une partie chantée, chaque élément dramatique important sert de propos à une chanson. Ce qui justifie la différence avec **Phantom.** Ce dernier est un film fantastique musical alors que **RHPS** est une comédie musicale fantastique. Comprenez-vous bien le raisonnement ?
Dans l'introduction, on a vu que **RHPS** était l'objet d'un culte. Il est certain que pour bien se rendre compte de cela, il faut assister à une séance du film :
Les « mordus » viennent déguisés comme les personnages du film, ils chantent et ils dansent comme sur l'écran, ils connaissent les répliques par cœur et ajoutent ça et là des phrases de leur cru (il est utile de comprendre l'anglais pour apprécier). Les faits et gestes des comédiens donnent lieu à toutes sortes de choses intéressantes dans la salle. On se lance du riz lors du mariage, de l'eau lors de la séquence d'arrivée au château – quelques plaisantins jouent même les essuie-glaces devant l'écran – on allume les briquets (« There's a light... »), on envoie des tartines beurrées lorsque Frank N. Furter décide de porter un toast, j'en passe beaucoup...
C'est pas un film culte, ça ?
NB : ce qui était valable pour **Phantom** et les journaux de programmes-ciné est également valable pour **RHPS,** vérifiez vous-même !

Jean-Marc TOUSSAINT

THE ROCKY HORROR PICTURE SHOW

Réal. : Jim Sharman.
Scén. : Jim Sharman et Richard O'Brien.
Mus. : Richard O'Brien.
Arrangt. : Richard Hartley.
SFX : Colin Chilvers.
Int. : Tim Curry (Frank N. Furter) ; Barry Bostwick (Brad Majors) ; Susan Sarandon (Janet Weiss) ; Richard O'Brien (Riff-Raff) ; Patricia Quinn (Magenta) ; Little Nell (Columbia) ; Jonathan Adams (Dr Scott) ; Peter Hinwood (Rocky) ; Meat Loaf (Eddie) ; Charles Gray (Le narrateur).
Prod. exé. : Lou Adler.
Prod. ass. : John Goldstone.
20 TH Century Fox.
USA 1975

FESTIVAL DU SUPER 8

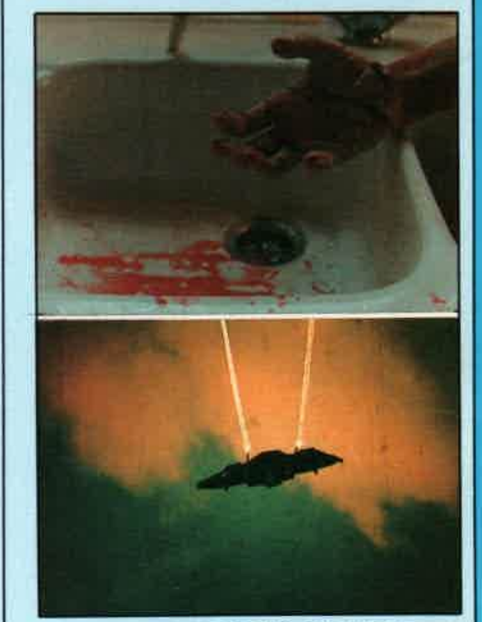
Tous les dévoreurs de Super 8, les faiseurs, les amateurs et les curieux, s'étaient donné rendez-vous les 22, 23, 24 juillet dernier – dès 20 h – pour assister aux projections de la première édition du « Festival du Super 8 Fantastique de Paris ».
Il est intéressant de noter que ce fut plutôt sympathique de voir se presser autant de joyeux fous amateurs de films fous lorsqu'on sait qu'en plein été, les cinéphages ont un peu tendance à délaisser les salles obscures.
Chaque film fut accueilli par de chaleureux applaudissements, et les spectateurs pouvaient trouver dans la programmation des films de genres différents : S.F., action, suspense, gore, onirisme...
A ce cocktail, dont nous vous avons parlé dans les numéros 30 et 31, fut ajoutés deux ingrédients, et pas des moindres !
Guts d'Arnaud Madelin, psycho-killer à la « sauce » d'Amato, soulevant dans la salle de l'Espace Gaîté toutes sortes d'exclamations, allant de « Oh la belle bleue », « qu'est-ce qu'on s'éclate ici », jusqu'à « où ai-je mis mon petit sac en papier » et plus âprement : « Bleuark ! » et **Portrait d'un cadavre de François Cognard,** film en noir et blanc à mi-chemin entre **Frankenstein** et **Le portrait de Dorian Gray** qui rend hommage aux films du début des années 30.
Le 24 juillet, dans une ambiance fiévreuse, eut lieu – enfin – le rendu du verdict prononcé par l'incorruptible jury, composé de : Evelyne Caron-Lowins **Cinéma 84,** Guy Delcourt **Charlie, pilote,** Frédéric Albert-Lévy **Starfix,** Jean-Pierre Putters **Ze Master** et Jean-Claude Romer **Ze pape.**

Prix du scénario : Les ringards de la lunette perdue.
Appellation quelque peu cynique, certes, pour le prix remis à ce film parodiant **Raiders.** La question est de savoir ce qu'on récompense : Le film de **Spielberg** via les délires de l'équipe du Fanzine **Gnomus** ou tout simplement l'idée elle-même – d'avoir tenté de réaliser un pastiche...
Une chose est certaine, les auteurs avaient un story-board en béton, puisqu'ils ont (presque) suivi « à la lettre » les célèbres clichés et plans du film, en rajoutant, çà et là des gags et des poursuites dignes de Tex Avery. En particulier dans la séquence « des paniers », remplacés ici par des poubelles, où le preux héros **Indiana Fonebone** a maille à partir avec des éboueurs d'un type très spécial. Il fut fait abstraction de la scène de l'homme au sabre, puisqu'il est en fait difficile de parodier ce qui est déjà un gag en soit. Ce film tourné entièrement spontanément, sans préparation ni répétition, en un week-end en « Seine et Marne équatoriale », sans prétention à la base, peut maintenant se vanter d'avoir bien amusé le public du festival. Il était surtout destiné à n'être qu'une simple distraction de week-end, le succès étonnant qu'il a obtenu a réellement été une agréable surprise pour ses auteurs qui l'avaient présenté avec un peu de réticence...
Enthousiasmée par cette réussite, l'équipe de « Gnomus pictures » n'a pas l'intention d'en rester là, il est probablement question d'un « **Ringards of the lost lunette n° 2** » et même de « La guerre des ringards », de bons moments en perspective... **Que la farce soit avec eux » !**

Prix de la photo : « Sanguine » de Pierre Pattin.
Pierre Pattin s'est fait la réputation d'être un doux dingue anarchique, fanatique de la série B, admirateur – voire élève – de **Jean Rollin.** Il nous livre, avec **Sanguine,** un film d'une grande poésie onirique.
Les fantasmes d'un romancier **Alain Petit** mettant en scène l'héroïne de ses livres – une jeune femme vampire **Françoise Deniel** – se révèlent comme ses seuls moyens de subsister. Il veut rester dans ses rêves, regarder, à la rigueur la seule chose concrète qui semble faire partie de l'illusion, une tête de poupée. Il veut fuir son éditeur empressé, campé par **Jean Rollin,** et sa petite amie irrascible. Une fuite à cheval sur la vie et la mort.
La photographie s'avère être la seule chose qui nous permettent de discerner l'illusion, du réel. Le rêve se veut entièrement nocturne et la lumière se transforme en refuge, elle abrite le lit de Sébastien et Sanguine, mais elle se glisse entre les colonnes du château, derrière les statues et les candélabres et nous baigne dans une ambiance digne de « **La Belle et la Bête** » de Cocteau, Les angelots semblent respirer et on attend qu'ils lèvent le bras pour nous indiquer le chemin dans cette demeure étonnante, qui est le château de **Monte-Cristo,** l'ancienne résidence d'**Alexandre Dumas** à Marly-le-Roi.
Pierre Pattin s'est occupé lui-même de la photographie, il a été assisté par **Didier Leroux,** qui a fourni les 12 kw d'éclairage nécessaires à la réalisation du film, qui fut tourné en 5 nuits. Cadences incroyables, mais c'est la preuve d'une grande efficacité et d'un désir de réussir, de plaire et d'envoûter...

Prix des effets spéciaux...
« Les effets spéciaux amateurs »
de Jean-Pierre MACÉ.

On s'y attendait... pas vous ? remettre le prix à un autre film que celui de **J.-P. Macé** aurait relevé du sacrilège, et il y aurait certainement eu quelques fauteuils de cassés !
Revenons à la première présentation du film...
Générique : quelques rumeurs dans la salle... on se demande bien ce que cela va être.
Première séquences, zombies et vaisseaux spaciaux déferlent sur l'écran... étonnement général, tout le monde est agréablement surpris.
Puis, c'est le délire, la salle n'est plus qu'un gigantesque tonnerre d'applaudissements et de vivas. Sur l'écran viennent d'apparaître des séquences qui reconstituent parfaitement – dans la mesure où nous avons affaire à du Super 8 – les scènes de la bataille aux sabres-laser de **Star Wars,** de l'envol de **Superman,** de la poursuite entre un chasseur TIE et un X-Wing Fighter...
Mais là où la salle a explosé de joie, c'est lorsque nous fûmes confrontés à une extraordinaire transformation en loup-garou, digne de **Baker** ou **Bottin...**
L'instigateur de tout ceci, **Jean-Pierre Macé,** tout seul, a réalisé ces 7 minutes d'effets spéciaux, ce magicien touche à tout nous a sidéré... mais comme tout bon magicien, il garde ses secrets pour lui... on le comprend, mais nous essaierons, plus tard de le faire avouer quelques uns de ses petits-trucs, c'est promis !



LES EFFETS SPECIAUX AMATEURS.

Prix spécial du jury
« Packajean »
J.M. TOUSSAINT

Packajean s'inscrit dans un registre assez différent des autres films présentés. L'idée n'était pas la mise en images d'un scénario fantastique, mais de traiter sous forme de vidéo (super 8) Clip, le thème de la descente aux enfers. Le premier point est de laisser parler l'image; aujourd'hui, ce n'est plus seulement ce qu'on voit dans le cadre qui doit être expressif, c'est l'image elle-même qui doit parler, par ses cadrages et ses mouvements. C'est cette association contenu-contenant qui a été la politique de **Packajean,** réalisé comme élément de communication pour un exercice de campagne de publicité pour une marque de vêtements de travail fabricant des jeans. L'équipe créative a délibérement conservé l'aspect usine-travail pour aboutir au concept High-tech. Le jean n'est pas le vêtement de travail, mais il en garde le confort, la souplesse, les lignes épurées et la liberté de mouvements. **Packaging** signifie « emballage », **Packajean** est donc le vêtement qui emballe, c'est-à-dire qui plait et qui sied. « Pressé de t'emballer, pressé pour t'emballer... pour tes cadences infernales » tel était le thème de la campagne. Le jean idéal pour faire face à toutes les situations. Situations périlleuses mises en scène dans le clip : le comédien, **Wilfrid Thoma-Brunière,** vêtu d'un simple pantalon s'aventure dans une usine. Il y rencontre le passeur du Styx, **Valérie Tourre,** personnage d'allure nazie qui se transforme en spectre, doit affronter le cerbère – un fenwick – qui le conduira à un morceau de toile Denim, puis à une presse hydraulique de 40 t dans laquelle tissu et acteur seront écrasés (pressés) pour donner naissance à l'homme vêtu du Packajean. La photographie, signée

Fabien Gillard, met en valeur tout le côté High-tech du lieu : poutrelles, pièces mécaniques, presse et fenwick, le tout baigné par un éclairage au néon ce qui donne une atmosphère bleue, sur pellicule 40 asa, à l'usine. Les différents chariots de levage ont permis toutes sortes de travellings, ce qui donne sa dynamique au film.
Le tournage a duré 5 jours, en province – souvent par – 10°C – et 1 journée à Paris pour le final, 3 jours de montage, un mois de laboratoire pour l'étalonnage et la copie. Le film est actuellement en cours de postsynchronisation avec musique originale, composée et interprétée par **B 6 Institution,** rappelons qu'il fut présenté au Festival avec une bande son provisoire (**Relax,** Frankie goes to Hollywood).
L'avenir ? Il semble rose... Il est maintenant question que Packajean soit diffusé sur l'écran géant du nouveau Drugstore Opéra.

Prix de la mise en scène « Allo »
Yves-Marie LEBESCOND

« **Allo !** » est un étonnant exercice de style **Hitchcockien :** l'homme de tous les jours bascule dans le cauchemar. Style qui a fait école quand on regarde la série **Twilight zone.**
Ici, pas de **Whodunit** (qui a tué qui), mais seulement 9 minutes de suspense intense : l'homme est traqué, ou se sent comme tel, créé-t-il réellement sa propre peur ?
Dramatiquement, le film reste de facture assez classique, mais techniquement il fait preuve d'une perfection irréprochable. Pour donner son ambiance au film, **Yves-Marie Lebescond** s'est adjoint de **Thierry Ozil** photographe semi-professionnel, il ont tous deux décidé de travailler en nuit américaine en jouant sur l'éclairage, les filtres et le diaphragme, tout le film baigne dans une ambiance froide et bleutée.
Yves Marie Lebescond a demandé à **Denis Friedman,** le comédien principal, un jeu net, précis, sans extravagance, juste refléter l'inquiétude, l'angoisse et enfin la peur-panique. Pour ce faire, la maquilleuse **Pascale Heck** a creusé petit à petit les traits de l'acteur et alourdit son teint – travail de longue haleine quand on pense que le film n'a pas été tourné chronologiquement !
Le cadrage est sans bavure, il est la preuve du travail de recherche effectué pour créer l'ambiance, la technique au service de la peur du spectateur, charmant programme qui réussit à nous faire sursauter une ou deux fois. Il y a là encore, l'ombre d'Hitchcock. Mais loin de moi l'idée d'en vouloir à Lebescond pour cela, son film est réellement le **Giallo** du Super 8, un film qui révèle une grande maîtrise de la technique digne des professionnels.

Grand prix du festival
Prix du public
« Portrait d'un cadavre »
de François COGNARD.

Dans la série « J'ai du temps et de la pellicule, et si je faisais un film, pour voir... », il existe deux catégories : la première c'est « Allez hop, on tourne sans préparation et plus vite que ça »... **Les Ringards** se placent ici. La seconde est du style : « C'est pas parce que c'est du Super 8 qu'il ne faut pas tourner un chouette truc avec décors, photos, et tout, et tout ». **Portrait d'un cadavre** suit cette démarche, et le résultat est proprement étonnant ! L'atout principal du film est la judicieuse utilisation du noir et blanc. **F. Cognard** n'est pas allé chercher son inspiration, comme on pourrait le croire, du côté de l'expressionnisme Allemand de la fin des années 20, mais il a plutôt visé les productions Universal du début des années 30. L'Age d'or du fantastique... Si on met à part tout le côté **Portrait de Dorian Gray** (voir Mad n° 16) argument dramatique conducteur du film de Cognard, le mythe du **Frankenstein** de **Mary Shelley** est omniprésent. Le réalisateur avoue avoir été fortement impressionné et inspiré par les représentations de la créature exécutées par **Berni Wrightson** (dessinateur U.S., auteur de l'adaptation en B.D. du **Creepshow** de Romero).
Ces gravures ont permis l'élaboration des décors. **Fabrice Petit** a reconstitué dans le grenier d'une vieille maison de la région de Tours, le laboratoire du Baron. L'équipe a pillé tous les vieux stocks de pharmaciens de la région pour se procurer les fioles, les éprouvettes et les bocaux, ils ne voulaient aucune machine, juste des éléments « chimiques ». Si en plus, on ajoute de la toile d'araignée (filament synthétique utilisé-normalement – pour faire peur aux oiseaux dans les vergers), quelques jolies tombes dans le jardin (caisses de poissonnerie, sculptées et peintes), on obtient, ma foi, quelque chose de très pittoresque et de fort bon goût, photographié avec maîtrise par un habitué du Super 8 : **Jean-Christophe Vignoles.**
A ce travail d'équipe, on note la collaboration de **Benoît Lestang,** l'enfant chéri des séries B fantastiques françaises **(Clash, La morte-vivante),** qui, à grand renfort de tuyaux, latex, papier-toilette, cire et bandes plâtrées, a confectionné des effets spéciaux très sobres mais d'une efficacité sans pareille qui n'empêchent pas les clins d'œil morbides : la main du Baron restant accrochée au compteur électrique, par exemple... n'oublions pas que F. Cognard est un admirateur du **Frankenstein d'Andy Warhol.**
Une telle réussite est le résultat du travail d'une équipe qui s'est toujours prise au sérieux, pendant 3 semaines au cours de l'été 82. Le super 8, c'est pas toujours de la rigolade !
Pour terminer, j'aimerais remercier :
– **Fabien Gillard, Eric Malmasson, Daniel Mélan, Valérie Tourre,** pour leur présence, leur sympathie et le sérieux coup de main qu'ils ont donné.
– **Daniel Migot,** pour la technique-son.
- **Jean-Pierre Attisso,** directeur du complexe « Espace Gaîté ».
– **Adam Montparnasse**
– **3 M**
– **Milan,** éditions musicales
– **Shop photo montparnasse,** pour l'appareil de projection, tous les participants, réalisateurs, acteurs, techniciens et les réalisateurs qui ont collaboré à la rédaction de ce compte-rendu.

J.M. TOUSSAINT







En haut : PORTRAIT D'UN CADAVRE.
Ci-dessous : ALLO. (tournage).



Un portfolio des plus belles réalisations télévisées de Gerry Anderson : COSMOS 1999, THUNDERBIRDS, STINGRAY, CAPTAIN SCARLETT AND THE MYSTERONS, etc.



LES CONTES D'ANDERSON

Les chères têtes blondes anglaises sont nourries de Jell'O, de cricket, de sandwiches au concombre et de télévision. Les familles d'Outre-Manche se réunissent le dimanche pour regarder le « groove-tube » tous ensemble, une bière à la main bien sûr. Un des shows TV les plus attendus dans les années 60 était « **Thunderbirds** », sorte de passage au mixer de « James Bond », **The Man From Uncle** et de toutes les variations possibles et imaginables gravitant autour de la S.F., de la Fantasy et de plein d'autres choses tout aussi délirantes. Le thème était simple : planqué dans une île du Pacifique, « International Rescue » veillait au bon ordre du monde. Pas facile en ce 21e siècle pourri d'extra-terrestres, de saboteurs, d'espions et de menaces nucléaires diverses. Les membres de l'International Rescue Team sont (seront ?) au nombre de huit : Jeff Tracy et ses fils, pilotes des Thunderbirds, brillamment assistés de Brains, sorte de petit sosie génial et scientifique d'Elton John. Et bien sûr, la super-espionne blonde et impénétrable qui ne se déplace qu'en Rolls rose, la très belle Lady Penelope. Tous ces joyeux drilles étaient lâchés dans leurs engins vrombissant et fumant le dimanche après-midi ; religieusement, petits et grands se collaient pendant une heure devant la télé, les enfants ravis de se faire raconter une histoire parfaite et les parents abasourdis par la qualité du serial et des effets spéciaux. Et bon sang, il y avait de quoi être étonné ! Imaginez deux minutes que vous passez la main dans votre écran et que vous en ressortez les personnages qui s'y agitent, A LA MÊME ÉCHELLE !!! Un peu comme si on perdait pied avec la réalité, non ? Et pourtant, les personnages, décors et vaisseaux n'étaient pas beaucoup plus grands qu'un de vos Action Joe.

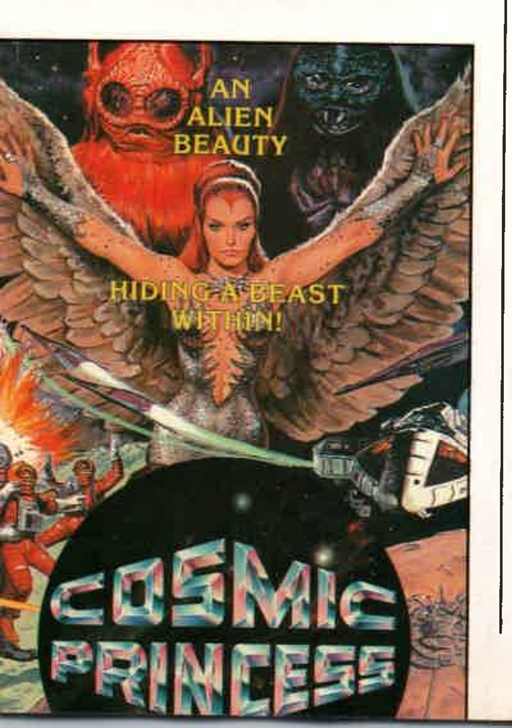
— Et pour cause : ils mesuraient environ 40 cm, et étaient fait de bois et de plastique... Derrière ce monde de faux-semblants, de trucages et de décors miniatures officiait une sorte de Oz du 21e siècle, un illusionniste prodigieux reconnu par les fans de merveilleux du monde entier : Gerry Anderson.

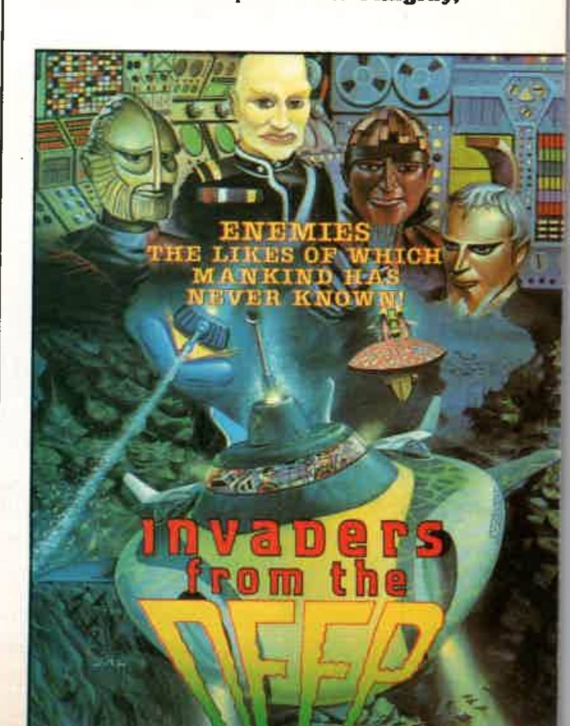
PETITES POUPÉES ET GRANDES IDEES

Fanatique de poupées (étrange pour un garçon), Anderson livre en 1957 sa première production aux chaînes britanniques : **Twizzle**, un petit garçon possédant l'agréable pouvoir d'allonger ses jambes très très loin. Mieux que le Manège Enchanté !!! suivirent **Torchy the battery boy**, puis **Four feathers fall**, western cocasse et enfantin où un shériff pouvait dégainer sans les mains grâce à des plumes ensorcelées. En 1959, **Super-car** marque une étape importante dans les travaux d'Anderson ; une voiture-gadget accomplit mille tours de force dans des décors spatiaux ou terrestres, mais toujours exécutés avec grand soin. Les personnages ne marchent toujours pas réellement, mais progressent sur des trottoirs roulants ou sont assis à des commandes compliquées et bien rigolotes pour un enfant, pas mal non plus pour un adulte, remarquez ! En 61, la World Space Patrol prend son essor à bord du **Fireball X-L5** et sauve une fois de plus le monde de périls effroyables, et cela d'autant mieux que les marionnettes ouvrent ENFIN la bouche pour parler !

La couleur inonde les tubes cathodiques en 1962 ; moment rêvé pour lâcher **Stingray,**

Photos du haut : l'équipe du STINGRAY.







tournant mémorable dans le petit monde andersonien. Une équipe de magiciens se crée pour la série ; à sa tête, on trouve Derek Meddings, directeur des SPFX, brillamment assisté de Brian Johnson (encore Brian Johncock à l'époque) ; la musique, héroïque à souhaits, est signée Barry Gray qui restera le compositeur attitré des séries d'Anderson. Le Stingray était un sous-marin passant son temps à courir après l'immonde Titan, le maléfique seigneur des océans. Meddings, auquel on doit les effets du **Superman, Krull** et surtout (qui l'ignore !) ceux des James Bond s'en donnait à cœur-joie : vaisseaux biscornus, explosions sous-marines, monstres... Tout y était, et le terrain devenait excellent pour créer la série maîtresse d'Anderson, celle qui réclama le plus de travail et d'ingéniosité : **Thunderbirds.**

5...4...3...2...1... THUNDERBIRDS ARE GO

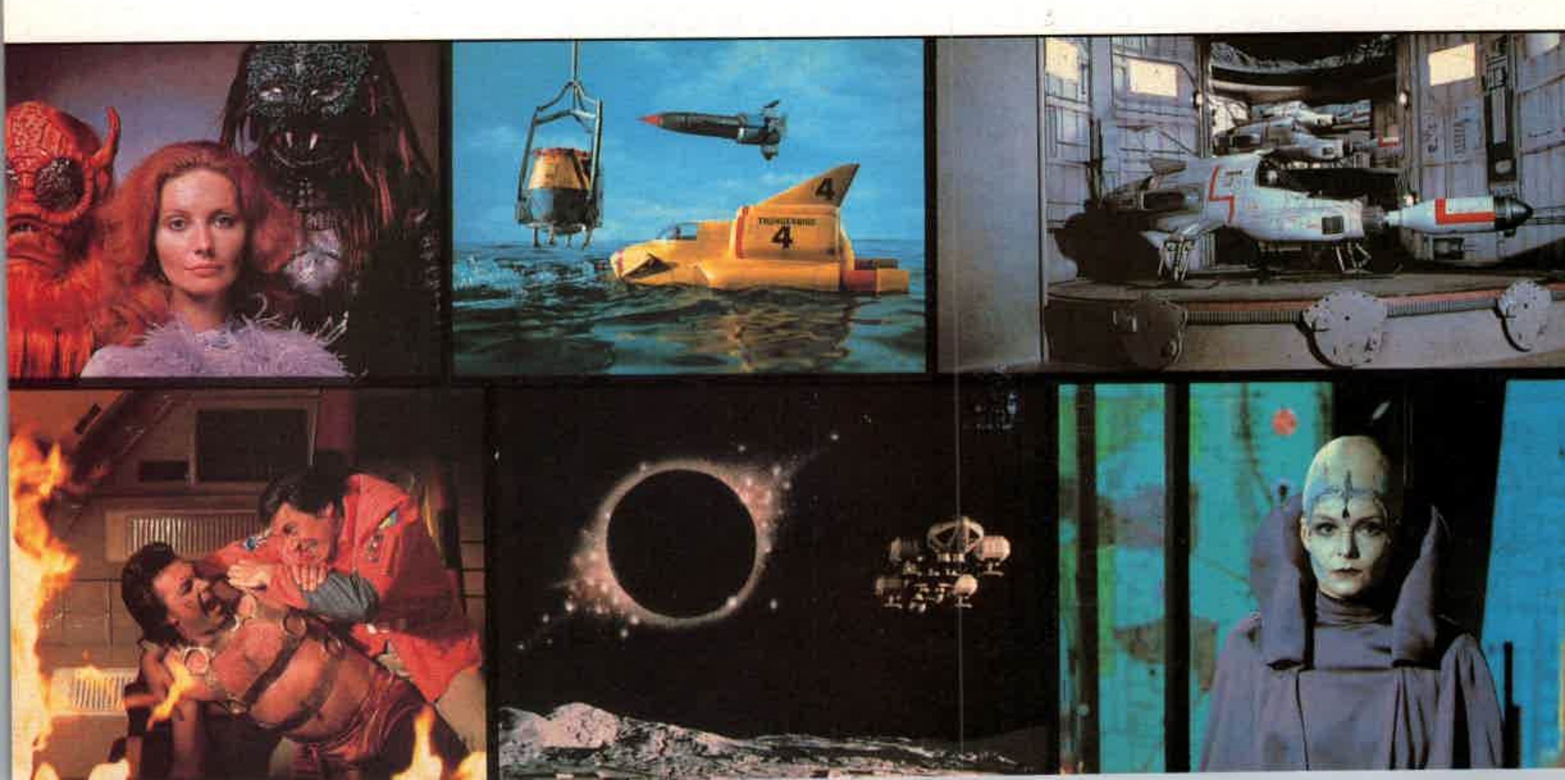
Plus de vingt ans après sa mise en route, **Thunderbirds** reste la série la plus diffusée de toutes celles créées par Gerry Anderson ; pas une ride sur les gueules de bois de la famille Tracy ni sur leurs aventures rocambolesques. Vingt ans après, des collectionneurs atteints de démence font la course aux Dinky Toys figurant les vaisseaux, fusées, sous-marins de l'International Rescue – et surtout à la bullesque Rolls rose de Lady Penelope, la belle espionne de Londres ; Sylvia, la douce moitié de Gerry, réalisa quelques années seulement après la création de la série qu'elle était le modèle de la Lady. Belle preuve d'amour, non ?

Sir Lew Grade, le BigBoss d'ITC, n'avait pas lésiné sur les moyens ; le projet lui avait plu et, comme à son habitude, il donna le feu vert en deux temps-trois mouvements. 250 personnes s'agitèrent alors fébrilement pour donner vie aux fantasmes de plus en plus compliqués des Anderson, Sylvia s'occupant des costumes et de la « caractérisation » des personnages. Les équipes avaient leur spécialité; un team était chargé des séquences de vol, et une équipe double insufflait la vie aux marionnettes tandis qu'une autre se consacrait aux effets spéciaux sous la ferme houlette de Meddings et Johnson. Il serait aujourd'hui impossible de refaire **Thunderbirds** de la même manière ; trop cher, trop de personnel. Evidemment, les dessins (à peine) animés de la Toei sont vendus au kilo, alors pourquoi faire bien quand on peut faire mal... Décadence ! Bref, succès délirant pour les T.H. ; à un tel point que le même Lew Grade, à l'affût d'un bon coup, décide de les lâcher dans les cinémas : **« Thunderbirds are go »** (« L'Odyssée du Cosmos ») et **Thunderbird-6** sortent en 1966. Le succès est énorme mais court, malgré la couleur et le cinémascope (les séries TV étaient diffusées en couleur, mais rares étaient les foyers équipés de récepteurs autre que N. et B.).

Le réalisme des effets et des décors contrastait étrangement avec les petits corps et les grosses têtes des personnages ; c'est sans doute se qui donnait ce côté un peu onirique à la série : dès que l'on se prenait au jeu un peu trop sérieusement, on était rappelé à l'ordre par les tronches de caricatures des Tracy...

Le Captain Scarlett, grand frère des TH., vit le jour en 67. Là, plus question de jouer la carte comico-réaliste : les poupées sont parfaitement proportionnées, « humaines » et complètement réalistes. Côté scénario, en route vers le macabre ! Le Captain meurt dans un accident de voiture provoqué par les Mysterons, extra-terrestres belliqueux comme tous les extra-terrestres, puis est tout simplement ressuscité. En fait, Captain Scarlett n'est rien qu'un zombie ! Festival de morts atroces, voitures précipitées dans le vide, bagarres à la Peckinpah, **Captain Scarlett & the mysterons** eut une courte seconde vie et fut même interdit aux U.S.A. pour la même raison que **The man from Uncle** : trop violent. De plus, le public n'a pas accroché au côté réaliste des personnages ; par moments, il est vrai qu'on frôle le malaise tant les personnages ont des têtes de cadavres ambulants. Pourtant, le générique est tellement beau !!!

En haut : un épisode de CAPTAIN SCARLETT AND THE MYSTERONS (Revenge of the Mysterons from Mars). Ci-dessous : des épisodes de THUNDERBIRDS et de COSMOS 1999 (COSMIC PRINCESS, haut à gauche, et ALIEN ATTACK, bas à droite).





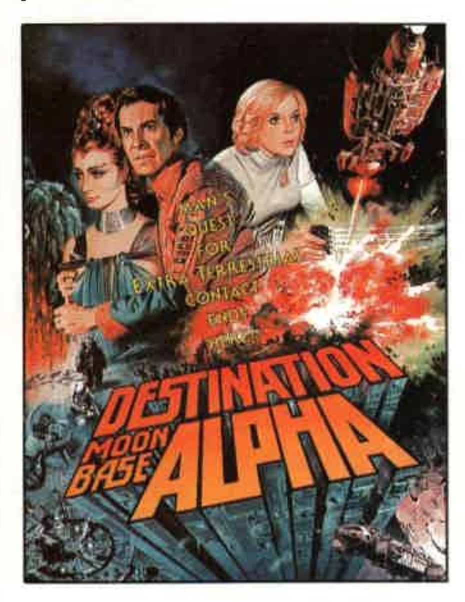
UFO (invasion : UFO), dont nous n'avons pu voir qu'un épisode mais qui fut édité en français sous forme de photos-romans.

Un peu écœuré par l'échec de sa dernière création, Anderson créée **« Joe 90 »**, toujours avec des marionnettes. Un petit garçon de neuf ans, Joe, peut se faire transférer à volonté des cerveaux différents, ce qui permet de voir Joe piloter des bolides, flinguer à tout va, etc. Pourtant, le succès est moyen et la série sera courte. L'hyper-réalisme ne paie pas, et Anderson décide de duper encore un peu plus son monde avec **« Secret service »**, habile mélange de marionnettes pour les gros plans et d'humains pour les plans éloignés. Nouvel accueil mitigé de la part du public. Les Anderson s'attaquent alors au grand écran pour de bon avec **Doppleganger (Danger : planète inconnue)** avec Roy « David Vincent » Thinnes et des effets hyper-léchés de l'admirable Meddings, succès moyen. Sorti juste après **« 2001 »**, le film souffre de la comparaison que le public blasé ne manque pas de faire. L'alibi pseudo-scientifique rend le film un peu incompréhensible et embrouillé.

Lassé de prendre des bides, Anderson récupère le matériel du film et monte **Ufo ;** le Shado, vaste organisation planquée sous un studio de cinéma, traque les Aliens dans l'espace et sur terre. Les acteurs ont les cheveux décolorés ou roses, on est en pleine mode psychédélique. Les années '70 et leur influence néfaste rendent la série bonne mais sans plus. On ne retrouve plus le délire enthousiaste des **Stingray** ou **Thunderbirds,** étouffé par le côté « SF » pure, un peu ennuyeux à la longue. La série connaît pourtant un grand succès en G.B. G.A. voulait en faire une « suite », et ce fut **Cosmos : 1999.**

COSMOS 1999 : GRANDEUR et DECADENCE

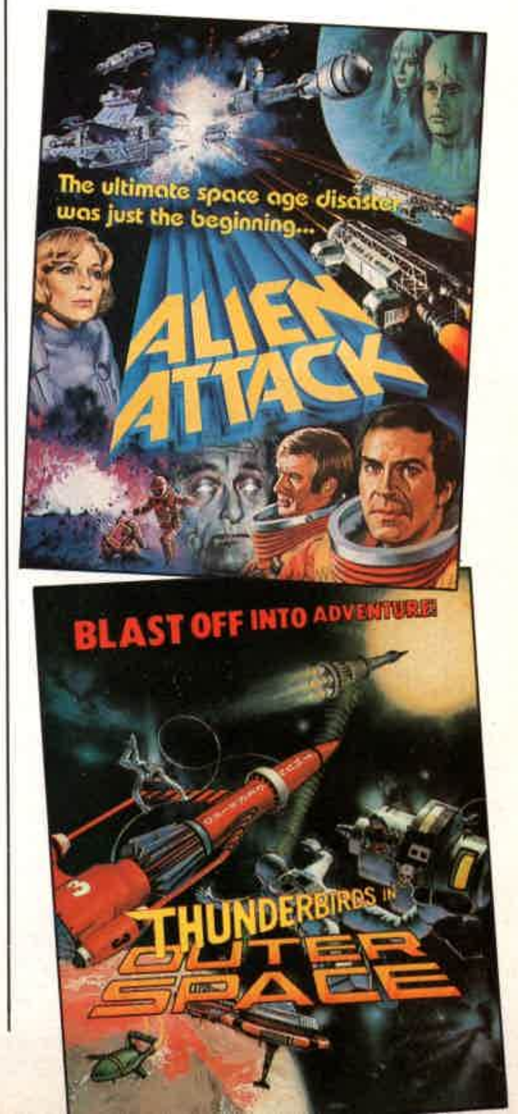
Sur la lune, la base Alpha, construite en 1997, abrite des scientifiques terriens. Sur la même planète, une sorte de poubelle de l'espace recueille tous les déchets atomiques possibles et imaginables. Le 13 septembre 1999, explosion terrifiante et lunaire. La planète grise quitte son orbite et entraîne avec elle la base et ses 311 occupants fermement dirigés par Martin Landau et Barbara Bain (remember **« Mission : Impossible »** !!). Avec cette série, Anderson trouve le bon dosage ; acteurs réel, effets fantastiques, scénarii un peu pâteux mais accrocheurs, plus une bonne dose de « Science ». Ou du moins, de prétendue telle ! Isaac Asimov affirme que chaque épisode comporte AU MOINS une erreur scientifique de taille. Mais est-ce réellement important ? La preuve que non : Werner Von Braun envoie une lettre de félicitations à Anderson ! Tournée en 35 mm, **Cosmos** était la série la plus chère jamais tournée. Un million de dollars par épisode ! La première saison fut mal acceptée par les Américains ; trop métaphysiques, les errances de la Base Alpha dans l'espace et la mystérieuse force qui la guidait et la sauvait de périls horribles passaient mal ; **Star Trek** restait la référence en matière de S.F. télévisée et les U.S.A. boudèrent la série. En plein déclin, elle est reprise pour la deuxième saison par Fred Freiberger, « le fossoyeur des séries TV », auquel on devait la chute de **Star Trek. Cosmos** devint alors une suite de plans grotesques visant les kids et perdit tout son pouvoir attractif. Exit la base Alpha ; plusieurs années après on est en droit d'écraser une larme sur le sort peu enviable d'une série esthétique, raffinée et parfaite visuellement, sauvagement assassinée par un roublard obsédé par le profit immédiat. La deuxième saison donnait dans les petits hommes verts et les femmes ailées, détruisant ainsi ce qui faisait le charme de **Cosmos :** sa naïveté scientifique. Quoi qu'il en soit, Lucas a largement puisé dedans pour **Star Wars :** astronefs, explosions et prises de vue sont souvent purement calqués sur la série d'Anderson ; c'est assez réconfortant mais un peu triste quand même...



Avec la fin de **Cosmos**, Anderson perd un peu le moral et accepte de n'être que le producteur exécutif d'une série aventureuse de troisième zone coproduite par Fabergé : **The Protectors** (« Poigne de fer et Séduction »). Seul avantage de la série : retrouver Robert Vaughn, bien qu'il en dise lui-même « Quand on vous offre beaucoup d'argent, peu d'heures de travail et de l'action, pourquoi refuser ?! » Bien que totalement alimentaire, **Les Protectors** vivront 52 aventures et le public les adorait. 1973 : « pilote » unique de **The investigators**, nouveau mélange de marionnettes et de live tourné à Sri-Lanka. L'unique épisode ne fut jamais diffusé !

Stingray, Thunderbirds, Cosmos 1999 et Captain Scarlett ont été remontés de manière à en faire des films de long-métrage ; second souffle pour Gerry Anderson et bonheur pour nous : diffusés en vidéo, ce sera enfin l'occasion de voir ces petits chefs d'œuvre ; le bon Guy Lux nous avait donné **Thunderbirds** sous le titre grotesque des « Sentinelles de l'Espace » en 76, suivi d'un unique épisode d'**Ufo** dans le regretté « Samedi est à vous ». Temps-X nous a proposé **Cosmos 1999,** mais on ne connaît pas les autres enfants de Gerry Anderson. Au fait, que nous prépare-t'il, cet excellent homme ? Son but : refaire **Thunderbirds.** En attendant, la TV anglaise diffuse **Terra-Hawks** depuis deux ans. C'est nettement moins bien que **Captain Scarlett** – question de budget, évidemment... Manipulées de l'intérieur ou du dessous, les marionnettes ont un look caoutchouteux pas très sympathique... En attendant, précipitez-vous au cinéma voir **« The neverending Story »** de Wolfgang Petersen **(« Le Bateau »).** Brian Johnson y donne le meilleur de lui-même dans une histoire à mi-chemin entre **Little Nemo** et **Dark Crystal.** Gerry Anderson doit être content de son élève... Sur ce, je remonte dans mon **Thunderbird-2** et vous salue d'un battement d'ailes.
GO !!!

Bernard LEHOUX
(qui, une fois de plus, ne serait rien sans Alain Carrazé.)



SUPERGIRL

Voici enfin les aventures de la cousine de Superman sur notre bonne vieille Terre. On peut déjà prétendre en préalable que Supergirl s'inspire farouchement des films de Superman comme on pouvait s'y attendre. Cependant, le film de Jeannot Szwarc apporte à la trilogie (pour l'instant) un aspect sensiblement romantique et gentillet que ne possédaient pas les films avec Christopher Reeve. Linda Lee (la Clark Kent de Supergirl) nous montre une adolescente orpheline et un peu naïve comme en ont toujours rêvé les américains ; même si, dans ce cas précis, elle sait très bien user de ses super-pouvoirs le cas échéant. Le récit se veut une comédie où s'affronteront la méchante Séléna (Faye Dunaway) et la gentille héroïne mais ne tombe pourtant jamais dans la bouffonnerie burlesque d'un Superman III. C'est une petite note de fraîcheur et de charme au milieu des grandes machines hollywoodiennes. L'envie nous est venue de rencontrer son héroïne, Helen Slater, pour la faire parler...

Jean-Pierre PUTTERS



M.M. : Comment avez-vous été choisie pour incarner le rôle de Supergirl ?.

H.S. : Prévenue de la préparation du film, j'ai joué deux scènes à New York (une de Supergirl et une de Linda Lee), puis après quatre auditions je suis allée à Londres pour deux nouveaux essais.

M.M. : Aviez-vous eu une formation dramatique auparavant ?.

H.S. : Oui, dès l'âge de 8 ans pendant les vacances d'été dans des théâtres du New Hampshire. A 15 ans, je suis allée au High School Performing Art à New York et de là tout a commencé sérieusement.

M.M. : Quels sont vos intérêts personnels ?

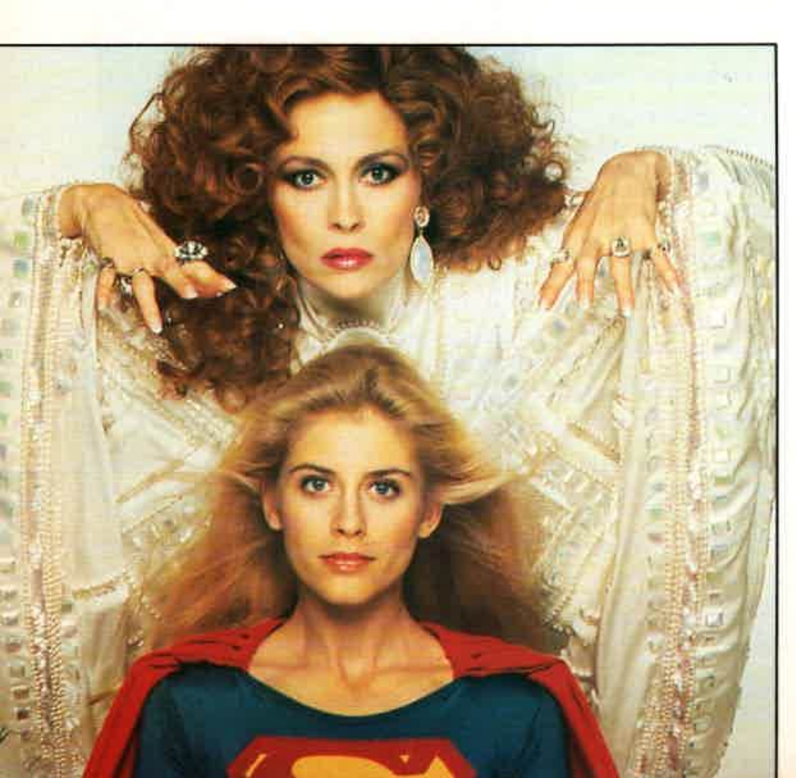
H.S. : J'aime énormément lire des ouvrages de philosophie et de religion, jouer du piano et je cours beaucoup.

M.M. : Combien de temps a duré le tournage et quel est le budget total du film ?

H.S. : Onze mois de tournage dont une semaine en Ecosse, avec un budget d'environ trente millions de dollars.

M.M. : Comment est Jeannot Szwarc en tant que directeur ?

H.S. : C'est un homme passionné et intelligent. Son idée de Supergirl était bien précise et c'est sans doute pour cela qu'il m'a choisie. Il me faisait partager ses points de vue et il m'arrivait souvent de me disputer avec lui. D'ailleurs tout le monde sur le tournage appréciait nos disputes car souvent je m'approchais de lui et lui disais : « Ecoute !... » alors que je n'avais que dix-neuf ans, sans aucune expérience. Ces disputes amicales sont en tous les cas un souvenir merveilleux.



M.M. : Avez-vous été impressionnée de jouer avec Peter O'Toole et Faye Dunaway ?

H.S. : Au commencement cela paraissait bizarre car ils sont si connus. Mais dès le début mes rapports avec Peter O'Toole étaient excellents. Nous avons lu beaucoup d'œuvres théâtrales, de Shakespeare entre autre, et nous discutions beaucoup. Faye Dunaway par contre est plus distante. Certes nous étions ensemble mais j'ai plus appris en la regardant qu'en discutant avec elle. Elle m'a fait décrouvrir ce qu'est la technique d'un film. C'est-à-dire qu'elle sait comment placer les lumières et les caméras pour créer la meilleure atmosphère du plan et ainsi faire en sorte que toute cette ambiance ne provienne pas uniquement du jeu de l'acteur. Personnellement, je m'attarde plus sur le talent du comédien, sans doute en raison de ma formation théâtrale.

M.M. : Et Mia Farrow, que l'on ne voit apparaître que quelques secondes ?

H.S. : Oh, elle est extraordinaire. Pleine de vie, exubérante ; elle est fantastique.

M.M. : Quel a été le trucage lorsque l'on vous voit voler dans la forêt et au-dessus du lac ?

H.S. : J'avais les hanches attachées par deux câbles reliés à une grue permettant des déplacement horizontaux de quarante mètres le long du sol, et verticaux jusqu'à une hauteur de cent mètres. Les câbles étaient peints de la couleur du ciel ce qui les rendaient parfaitement invisibles. Quant à ces séquences, elles étaient épuisantes.

M.M. : Quel a été le moment le plus amusant du tournage ?

H.S. : Les scènes de vols sont très amusantes, une fois le film

entretien avec HELEN SLATER

terminé bien sûr, car je ne contrôlais pas du tout mes mouvements. Être suspendue à cinquante mètres du sol est extraordinaire. Je devais maîtriser toutes mes peurs pendant que des hommes en haut de la grue me faisaient voltiger et m'envoyaient contre les arbres, ou alors je m'écrasais dans l'eau.

M.M. : En effet, le passage où vous survolez le lac est superbe.

H.S. : Oui mais les techniciens m'ont tellement baissée que je suis allée à plusieurs reprises sous l'eau !

M.M. : Et le moment le plus éprouvant ?

H.S. : La scène ou j'escalade une paroi avec Peter O'Toole fut très éprouvante car le plateau était très glissant. Quant au moment où je tombe dans la gelée verte, visqueuse et glacée, ce fut atroce !

M.M. : Dites, dans le fait de voler, vous n'y voyiez pas une connotation Freudienne ?

H.S. : Pardon ?...

M.M. : Et bien oui, quoi !... vous savez,... l'orgasme !!!

H.S. : ...

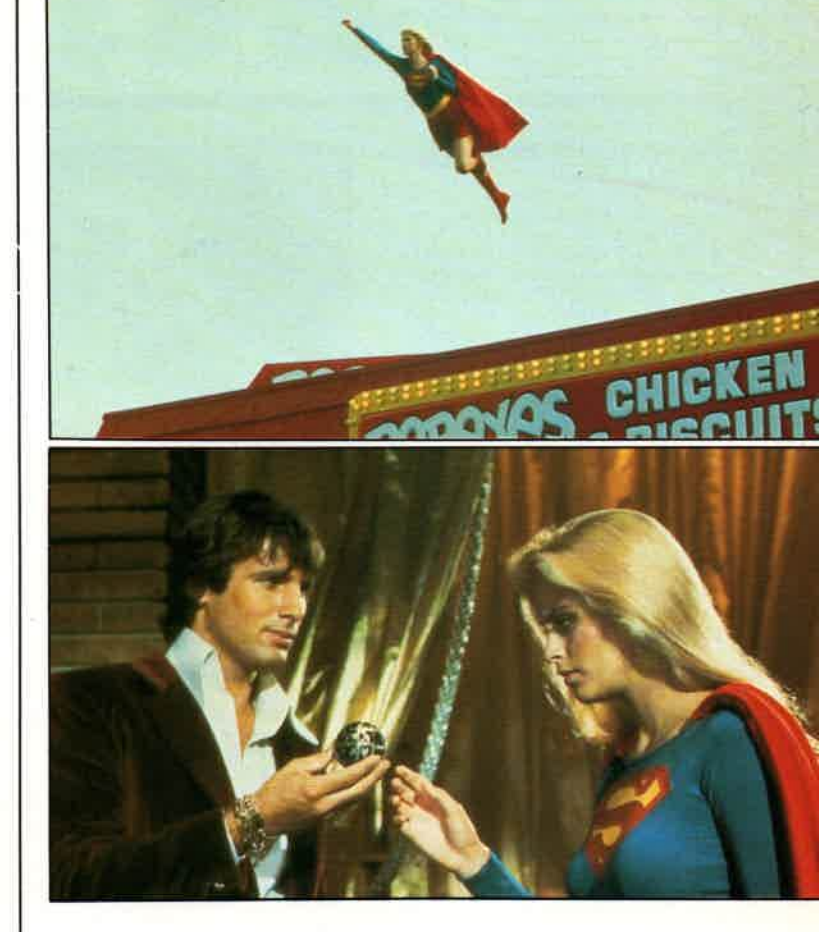
J.F. : Okay Jean-Pierre, ça suffit !!!

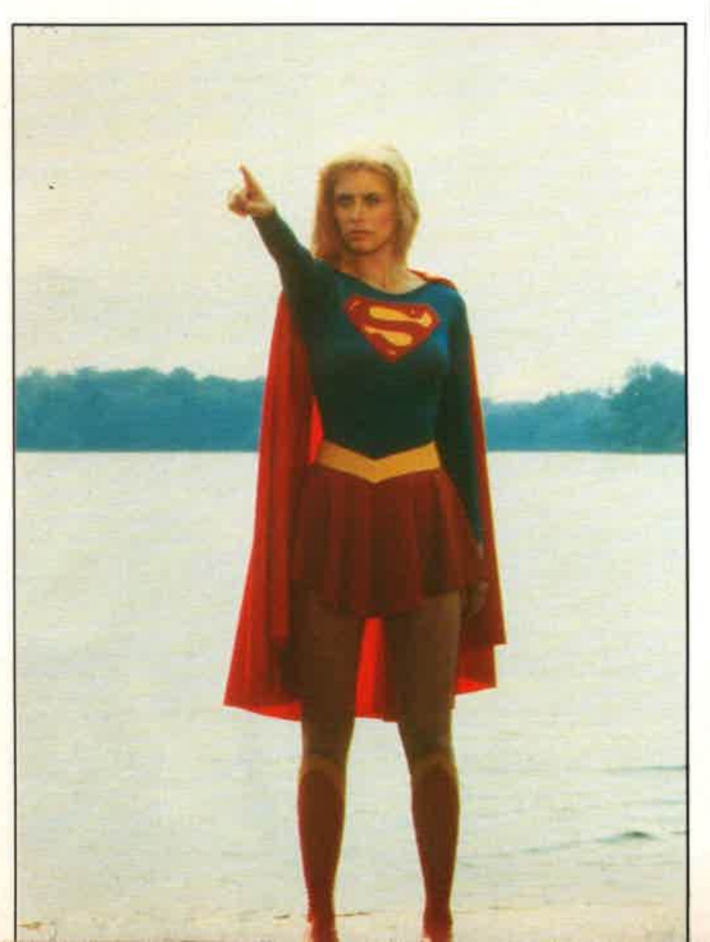
M.M. : Aimeriez-vous jouer avec Christopher Reeve dans le rôle des deux Super-Heros du monde ? et êtes-vous en rapport avec lui ?

H.S. : Jouer ensemble dans un film serait une excellente idée, pourquoi pas. Nous sommes de très bons amis depuis Supergirl. C. Reeve est passé à travers une période difficile ; celle de se dégager de sa personnalité de Superman, et de montrer aux gens qu'il pouvait être quelqu'un d'autre.
Pour ma mart, étant une ;eune fille, je pense que je pourrais changer plus facilement de personnalité, du moins je le souhaite.
J'ai pris huit kilos à force d'entraînement intensif, et l'on m'a teint les cheveux pour le film si bien qu'il y a beaucoup de changements physiques qui peuvent m'éviter la classification : Helen Slater = Supergirl.

M.M. : Avez-vous un contrat pour d'autres aventures de **Supergirl ?**

H.S. : J'ai signé un contrat pour deux nouveaux épisodes mais uniquement si ce premier marche bien. Jeannot Szwarc, actuellement en train de préparer un film intitulé Santa Claus (Le Père Noël), aimerait tourner un Supergirl 2, mais il ne serait pas disponible avant un an. Quant à moi, je dois tourner en octobre une version moderne de Jeanne d'Arc. Mes cheveux seront coupés si bien qu'il faudra en plus attendre qu'ils repoussent pour une nouvelle aventure de Supergirl.





M.M. : A quoi attribuez-vous la vogue actuelle des films fantastiques et de science fiction ?

H.S. : Le monde actuel passe au travers d'une période difficile, aussi bien politiquement qu'économiquement, alors je pense que les héros sont utiles pour le public afin de lui faire oublier ses problèmes quotidiens. Les films fantastiques peuvent aussi stimuler l'esprit des gens en leur faisant découvrir des forces à l'intérieur d'eux-mêmes.

M.M. : Clark Kent et Superman sont deux personnalités bien distinctes à l'inverse de Linda Lee et Supergirl qui semblent toujours être liés. Pourquoi ?

H.S. : Parce que Linda Lee n'a jamais été sur terre auparavant alors, de ce fait, elle n'est pas habituée aux coutumes et habitudes terrestres.
Elle semble perdue, ce qui est compréhensible. S'il y a un jour un Supergirl 2 ou 3, Linda Lee sera plus familiarisée avec les humains et plus intégrée à la société terrestre.

M.M. : Aimez-vous les films fantastiques ?

H.S. : Ils sont intéressants mais je ne les aime pas particulièrement. Je préfère les films plus intimistes, là où le rôle des acteurs est soigneusement étudié ainsi que les rapports entre les personnages. Ces films à petit budget en comparaison avec les super-productions fantastiques sont, à mon avis, supérieurs. Les scénarios sont plus recherchés et profonds à l'opposé de Supergirl, par exemple, qui j'estime, trouve sa plus grande faiblesse dans la maigreur du scénario.

M.M. : Dites, l'air étonné que vous avez devant le soutien-gorge, est-ce que c'est parce que vous n'en portiez pas sur la planète Krypton?... Pourtant si vos pouvoirs s'affirment sur Terre c'est sûrement parce que Krypton possède une pesanteur plus forte, d'où le besoin évident d'un soutien-gorge, non? On s'excuse de poser comme ça des questions métaphysiques!

H.S. : Euh, évidemment c'est intéressant comme question mais pourtant les kryptoniennes n'en portent pas. C'est à vous peut-être d'aller les convertir...

M.M. : O.K., vous nous donnez l'adresse hors micro et nous y courons tout entretien cessant. Merci Miss Slater, t'es prêt Jimmy ?

Entretien par Jimmy Frachon et Jean-Pierre Putters.

COURRIER DES LECTEURS

Miguel Dognon, St-Etienne

Je vais être très méchant, alors accrochez vos ceintures : A tous les anti-**Star Wars** : vous êtes d'une incorrection inadmissible, où avez-vous appris à vivre ? **Star Wars** ne vous plait pas ? O.K. c'est votre droit ! Mais gardez vos réflexions pour vous, personne ne vous oblige à lire les articles consacrés. Chacun ses goûts, respectez ceux des autres. Le courrier des lecteurs du MAD n° 31 est épouvantable.
François Perrot, vous avez été agressé par les photos sanglantes du 30 ? Abonnez-vous à vie à « La vie catholique ». La revue n'est pas parfaite ? Viens donc en faire une à toi tout seul !... Sylvie Geoffre qui veut remettre en question le contenu du 30 ! Idem, ponds ton numéro, tu parleras après.
Pauvre Laurent Bonheur qui se plaint du dossier « Demeures fantastiques » à épisodes, suis Dallas à la T.V., tu comprendras ta douleur ! Et Christine Cèdre qui considère la rubrique « Petites annonces » comme place perdue. As-tu pensé à la place « gachée » par ta lettre niaise ?
Monsieur « The incredible Melting man » ou « Le faux-cul » qui n'a pas le courage de signer de son propre nom, si tu savais ce qu'ils te disent, les « bonhommes poilus qui font des cabrioles » dans le **Jedi...** En tout cas ce n'est pas MAD MOVIES qui est à blâmer, c'est vous, tas de ploucs. N'oubliez pas que des mecs se défoncent pour essayer de vous faire plaisir et vous passez votre temps à critiquer bêtement. Je voudrais vous voir à la place des rédacteurs. Arrêtez de laver votre linge sale dans les colonnes « courrier des lecteurs ». Faites quelque chose de constructif. Puisque tout le monde se plaint, il n'y a qu'à faire un référendum, des questions précises (pour ou contre ceci ou cela). Si 95 % des lecteurs sont favorables au maintien des « petites annonces » ou autre rubrique, les 5 % restants n'auront qu'à s'écraser mollement dans leur coin.
Je termine en disant BRAVO à l'équipe de MAD et merde aux sales râleurs. J'attends vos reproches, félicitations et autres colis piégés.
Miguel Dognon, 70, rue de Molina, 42000 Saint-Etienne.

Merci de prendre nos patins mais il faut dire que, dans le cas que tu évoques, il y a peut-être une responsabilité de notre part : à force de recevoir des critiques dithyrambiques nous avions fini par publier de préférence des lettres plus acerbes. Ceci étant ne perdons pas de vue qu'un avis n'engage que son signataire et la revue ne se sent pas forcément fautive si un lecteur donne ses appréciations négatives sur tel article ou telle rubrique. La liberté et la tolérance devant rester nos objectifs mutuels. Quant à les menacer de s'abonner à la Vie Catholique ou de visionner Dallas, là tu frappes fort. Je suis sûr que tu regrettes déjà... J.P.P.





Rémi Lange, Chartres

Lecteur de votre revue depuis le n° 22 (qui m'a aussitôt enthousiasmé), je suis de plus en plus étonné par sa richesse artistique, aussi bien du point de vue illustrations/photos que du point de vue textes/interviews. C'est surtout le n° 30 qui m'a littéralement fasciné. D'abord par l'article sur Ed French, le futur grand ; les photos inédites illustrent bien la capacité du petit génie ; l'interview, très détaillé, nous renseigne sur les différents effets spéciaux utilisés pour la parfaite réalisation des films en question.
La « rubrique du ciné-fan » démontre parfaitement l'originalité de votre magazine et contentera de nombreux cinéastes amateurs. En prenant pour sujet « les masques en latex », vous leur résolvez quelques problèmes techniques non négligeables. Le mien est en train de sécher et je crois que le résultat sera assez surprenant. Connaissant le latex grâce à votre n° 22, ce liquide miracle m'a déjà permis de réaliser quelques cadavres et monstres qui, j'espère figureront dans un de mes prochains films. De même, en réponse à vos suggestions, j'aimerais que les photos que je vous joins figurent dans votre prochain numéro, dans les pages consacrées aux lecteurs.
En attendant, je vous félicite pour avoir récompensé mes espoirs.

Fabienne Malariolle, Gagny

Salut Tonton Mad ! Ça y est. Cette fois je prends ma plume. MAD MOVIES, dans son genre, c'est pas mal. On n'a pas l'impression de n'avoir rien lu, rien vu. Bref, je ne vais pas citer tout ce qui me plaît, cela ne servirait à rien.
Par contre, j'en viens à ce qui m'ennuie. Comme le dit François Perrot (MAD 31), stop les photos sur les films d'horreur malsains. C'est toujours pareil : une hache dans le dos, une scie dans la figure... pas beaucoup de nouveauté ! En outre, je ne vois pas tellement ce qui est fantastique, ou ce qui fait partie de la science-fiction là-dedans. Peut-être faudrait-il revoir la définition du Fantastique et de la S.F... Fantastique : mettre l'imaginaire dans le réel : **Christine, l'Ascenseur.** La S.F. : mettre le réel dans l'imaginaire : **Star Wars.**
A part cela, bravo pour le dossier sur les **Star Wars** ou **Les Aventuriers..** Parfois on a envie que ce soit un peu plus long... alors comme cela ne plaît pas à tout le monde, pourquoi ne pas faire des numéros spéciaux?
Un dernier petit mot. Personnellement, j'adore Harrison Ford, alors que ceux qui ont quelque chose à dire sur lui m'écrivent. De même pour les **Star Wars** et **Les Aventuriers...**
Fabienne Malariolle, 2, Square Xavier-Monteny, 93220 Gagny.

Sandrine Delorme, 10000 Troyes

N'écoutez pas trop ces lecteurs qui se plaignent d'un magazine rempli de trop de photos. Pour une fois, j'estime que la meilleure (ou une des meilleures) façon de traiter les films d'horreur ou de science-fiction, est de se servir de l'image avant tout. Evidemment le texte ne doit pas être négligé, mais il devrait, dans certains cas, expliquer ce qui se passe et décompose cette image (ce que vous avez déjà fait).

Benoît Noreck, Melun

Peut-être puis-je me permettre de vous donner un modeste conseil. MAD MOVIES possède une équipe de rédaction qui fait un travail formidable. Par une analyse sérieuse et des dossiers très complets, votre revue est un instrument de travail précieux. Continuez dans cette voie. Mais ne sombrez surtout pas dans la médiatisation du vocabulaire, si vous saisissez. Et encore plus dans la médiatisation à outrance comme certaines revues du genre qui, d'excellentes dans les premières années de leur existence, et afin de toucher un plus grand nombre de lecteurs, se croient obligés d'insérer des rubriques « jeux vidéo fantastiques » ou encore ne traitent que de l'actualité fantastique en fonction des films susceptibles d'être rentables à la distribution.
Autre exemple : nombre de revues ont traité du phénomène « Michael Jackson » depuis la réalisation de son clip à base de morts-vivants. Est-ce que cela a quelque chose à voir avec le sujet que vous traitez ? Le vrai fantastique doit se dissocier de tous les sous-produits racoleurs qui lui enlèvent sa crédibilité. Pour l'instant, vous appartenez au vrai Fantastique par la façon dont vous traitez le sujet dans votre revue. Alors ne sombrez pas à l'avénir dans le show business de l'édition.
Je pense qu'une revue comme la vôtre, telle qu'elle est présentée à l'heure actuelle, a encore beaucoup d'avenir devant elle.

Christelle Le Borgne, Brest

Salut Mad, Mercredi 9 mai. Séance de **Footloose.** Bande-Annonce. La salle hurle soudain, elle vient de voir les premières images d'**Indiana Jones et le temple maudit,** et je crois que cet enthousiasme et le mien ne font qu'un. Vendredi 13 juillet, jour de chance, je n'en démordrai jamais, le n° 31 de MAD MOVIES vient d'arriver à la maison. Et puis, que vois-je en couverture (c'était prévisible, mais enfin c'est si chouette), le super héros, j'ai nommé Indiana Jones, ou plutôt Harrison Ford. Au sommaire du nouveau trimestriel, un article et surtout une trentaine de photos en huit pages. L'article s'avère excellent, les photos sont un délice pour l'œil. Cela me met dans une joie rare et surtout je trouve dans cet article des choses que je ne savais pas et ça c'est important.
Alors, salut à tous les fans d'Harrison Ford, de Spielberg, Lucas et les autres, en espérant que le second soit aussi bon que le premier et vivement le troisième. Longue vie à MAD MOVIES. Continuez à nous faire des numéros aussi brillants que celui-ci et le 30, mais peut-être pourriez-vous réduire un peu la rubrique du ciné-fan car enfin, c'est mon avis, c'est pas génial. A la prochaine, au 32.

Sébastien Skriabine, Pins Justavet

Je viens de terminer la lecture du 31 et j'ai beaucoup de choses à te dire. Tout d'abord, page 6 : votre critique du hard rock m'a beaucoup déplu, c'est une musique que j'adore et vous n'êtes pas là pour critiquer la musique (à part celle des films). Ensuite, page 13 : **Indiana Jones**, bien qu'adorant ce film, ce dossier m'a paru beaucoup trop long. Ensuite, catastrophe page 48 : mais qu'est-ce que cela veut dire du porno (personnellement je n'ai rien contre) dans une revue de cinéma fantastique. Si vous voulez vous mettre au porno, allez-y franchement mais ne venez pas bousiller deux pages.
Bon calmons-nous. A part cela votre revue est comme d'habitude extra (dossier **Vendredi 13** super !), je suis aller voir le « **chapitre final** », c'est terrible. Dans la rubrique vidéo vous auriez dû parler du très bon **Superstitions** chez Scherzo vidéo et aussi du minable **Final exam** chez Avco ; ce film est un piège malgré une jaquette attirante et un résumé allêchant. Par contre, je n'ai pas été déçu par **Mother's day**, extra, sanglant, fendant. Bon, je vais aller draguer à la plage avec un MAD MOVIES sous le bras. Salut et longue vie à MAD (et à tous ses fondateurs) et même San Hell-ving qui critique le hard rock.

Je ne connais pas assez le hard rock pour me risquer à le critiquer ; j'ai simplement avancé l'avis suivant : le film **Hard rock zombies** *n'est pas génial et la musique qu'on y entend ne vaut guère mieux. That's all, mon petit, fais attention lorsque tu lis comme nous le faisons lorsque nous écrivons. Quant au porno, il s'agit de « porno fantastique » donc entrant (quoique par la bande, si je puis dire) dans notre sujet et, mieux encore, dans la rubrique « Crayon-bis » qui traite des films « bis ». Et surtout pas de leçons de moralisme, il y a déjà quelques décennies qu'elles ne nous font plus rire. Du reste, entre un sexe et un fusil, il y a longtemps que j'ai trouvé où se situait la véritable pornographie.*

Armaguédon, Valentigney

Cette fois-ci je craque ! Cela fait deux ans que je lis la revue et vous avez droit à toutes mes félicitations. J'attache beaucoup d'importance à ta rubrique « courrier des lecteurs », de même qu'aux « petites annonces » qui me paraissent utiles : là je rejoins tout à fait l'avis d'Isabelle Fonbaustier. De même l'idée d'A. Boudrédia me paraît excellente (réunir de temps à autres les lecteurs de MAD), mais tu es trop optimiste à mon avis. Comme le dit Tonton Mad, il faudrait un espace gigantesque pour réunir tous les fans ; organiser des réunions, d'accord, mais à un niveau régional. Chaque assemblée régionale de lecteurs de MAD pourrait élire son représentant.
22 régions, dont 22 représentants qui se réuniraient une ou deux fois par an dans vos locaux et présenteraient les remarques et suggestions des fans de leur région. De plus, chaque représentant donnerait aux autres l'adresse des membres de son assemblée et... vous voyez où je veux en venir ? Chaque membre d'une assemblée régionale posséderait toutes les adresses des autres fans de toute la France. J'avoue être optimiste mais ce n'est pas utopique. Et pourquoi pas la création d'une association des Amis de MAD MOVIES ? Qu'en pensez-vous cher lecteur, et vous Tonton Mad ?
Avis, j'aimerais entrer en contact avec Jean-Michel Magne (MAD 22) et Lydia Perrin, tous les deux de Belfort. Qu'ils m'écrivent s'ils le désirent. C'est pas fini : Nathalie, de Grenoble, je ne suis pas d'accord lorsque tu dis que M.M. se situe un degré endessous des autres revues de fantastique. Si c'était le cas il y a deux ans, c'est plus le cas aujourd'hui.
Je vais stopper là, d'autant que je dois écrire à Harrison Ford (authentique !). Je voulais juste dire un mot à Vincent Clergeot et à « The incredible melting man » mais ta rubrique n'y suffirait pas. Je préfère te dire que trois mois c'est trop à attendre ta revue, fais un effort car je pense qu'une ère nouvelle a commencé pour MAD MOVIES avec le n° 29. Bonne continuation et bon courage. Armaguédon, chez M. Majewski, 13, rue du 11 novembre 25700 Valentigney.

Tu veux que je te donne mon opinion sur tes projets ? elle est simple : tu vas faire d'un truc plus ou moins sympa quelque chose de sérieux et de conventionnel. Notre mépris de toute hiérarchie et même de tout fichier d'adresse qui sent son petit flicage institutionnalisé nous ferait de toute façon reculer devant une telle initiative. Merci malgré tout pour ton enthousiasme communicatif.

Olivier Sauret, Aurillac

Si je vous écris aujourd'hui, c'est pour vous montrer le plaisir que l'on a, nous les lecteurs, en achetant MAD MOVIES. Votre côté Fanzine reste très attachant ; merci je ne sais combien de fois pour m'offrir cette petite partie de rêve dont tout être humain recherche les bienfaits aujourd'hui.
Premier avantage : MAD MOVIES est plus grand que les autres magazines. Il nous offre des photos inédites. Deuxième avantage : Il y a beaucoup plus de photos superbes que de blasblas sans intérêt. Il m'arrive de relire vos articles quatre ou cinq fois de suite. Troisième avantage : étant un fana de Lucas et de Spielberg, je suis gâté (voir n°s 27, 28, 31). Ce qui peut d'ailleurs vous faire plaisir, c'est de savoir que MAD MOVIES est très recherché aux U.S.A. et il m'arrive de commander souvent des numéros anciens pour les envoyer à mes correspondants étrangers. Enfin toutes vos rubriques sont extraordinaires, extras, géniales. Nous prenons un véritable pied grâce à vous et c'est de cela que je voulais vous remercier.

Philippe Dupret, Vieux Condé

Votre magazine... patati patata... super... extra... zim boum tralala... mais... Gnarf... nioulp schlicka... quelques défauts... yaïrg chabom...
Oui, mais en fait j'étais pas parti pour vous dire ça, mais plutôt pour lancer un avis aux amateurs de latex qui s'intéressent à la fabrication de monstres en tous genre. J'ai déniché dans un magazine de fourniture du style duvet, plumes, matos de réparation pour matelas pneumatique, etc. une colle à réparer les sacs qui a les mêmes propriétés que le latex, à part une : elle coûte que 25 F la boîte de 800 grammes. Ça s'appelle CEY-LANSAC et ça pue horiblement. Les magasins du style Adam ne courant pas les rues, ça pourra peut-être aider les amateurs de bubons, furoncles, cicatrices et autres purulences.

Stéphan Plaisir, Royan

Combien de temps faudra-t-il encore attendre pour découvrir un bon film d'épouvante ? Le dernier a été **Evil dead** et depuis ? Wasp ! Disparaissez **Vendredi 13** ou **Ascenseur** dans les profondeurs de la nullité. Certes il y a eu les excellents **Vidéodrome** et **The Keep** mais tous les films de Cronenberg comportent des longueurs et **The Keep** était trop tourné vers le fantastique, comme **Xtro.** Où sont passés le génie et la vigueur qui animaient **Zombie, Messe noir, Phantasm, Evil dead, Maniac** ?
On peut, et l'on est obligé de se rabattre sur la vidéo. Merci Mr Kaufman pour **Mother's day** qui, s'il n'est pas réellement sanglant, est particulièrement malsain, **L'été de la peur**, une longueur d'une heure et demie... **Le sadique à la tronçonneuse**, sanglant mais des dialogues pire que dans **Les guerriers du Bronx** (si). Où sont les milices du gore ? Sortez des chiottes du Brady et imposez au cinéma de l'oncle Dan un programme unique : **Evil dead**, tous les jours, toute l'année avec, comme pub : **Messe noire, Maniac** et **The incredible melting man.**

Natacha Aubert, Lyon

... Je pense que vous devriez demander leur âge aux lecteurs qui vous écrivent ; cela nous donnerait une indication supplémentaire pour analyser leur lettre. Pour ma part, je suis surprise du degré d'intolérance que celles-ci renferment et les mets au compte de la spontanéité ou du besoin incontrôlé de se faire connaître ou d'étaler ses idées, sans se soucier une seconde de l'avis des autres lecteurs. Mettez plus de ceci, supprimez tout cela, continuez comme ceci, ne faites plus cela, est-ce que c'est bien sérieux ?
Je crois que la réussite de MAD MOVIES, puisque réussite il y a semble-t-il, provient d'un juste équilibre entre ses divers articles et rubriques ainsi que d'un langage à la fois simple et analytique, non dépourvu d'humour et de clins d'œil, ce qui en rend la lecture d'autant plus agréable. Donc MAD est un tout, un mélange, une entité indivisible, à consommer comme il est, vouloir le disséquer ou le changer me parait illusoire. On l'accepte ou on ne le lit pas mais on s'incline.

D. Yon, Cenon

Inutile de vous balancer des éloges, ça commence à vous gonfler, non ? Moi j'ai juste des questions à poser et un conseil pour certains lecteurs.
Dans le 31 vous avez pondu un bon article sur **Twilight zone** (peut-être pas assez complet, mais passons), alors j'espère que vous allez nous parler de la série « Alfred Hitchcock présente » que TF1 a eu l'idée géniale de diffuser en plein été. Je m'étonne qu'une série inédite à la TV française depuis sa réalisation (de 1955 à 1962) n'ait fait l'objet d'aucun article dans la presse de tout genre... Cette série a un rapport avec le fantastique puisque l'esprit macabre et l'humour très noir de ce bon vieux Hitch parsèment les 18 épisodes qu'il a réalisés himself (sur 350). Dommage qu'on nous prive de la V.O., ne serait-ce que pour la diction si particulière du Maître qui présente et conclut chaque épisode.
Venons-en à la rubrique la plus drôle de MAD : les p'tites annonces (tocardes il faut bien le dire), cette page serait si bien utilisée pour des jeux ou concours faisant gagner aux lecteurs des B.O., cassettes vidéo, des places de ciné, des bouquins, etc. Une petite information pour les lecteurs qui recherchent des affiches : on en trouve dans les librairies spécialisées genre « Les feux de la Rampe » ou « Temps Futurs » à Paris. Nous, à Bordeaux, nous avons trois ou quatre boutiques identiques où on trouve des 120 x 160 à quarante balles. Je pense que ce genre d'endroit doit exister dans la plupart des grandes et moyennes villes de France et, si on crèche dans un endroit perdu, il suffit de se remuer un peu, quand on veut on trouve (voir dans les petits cinés, les vidéo-clubs...)
Enfin, cher MAD, peux-tu me rafraîchir la mémoire en m'indiquant ce que signifie les sigles A.S.C. et B.S.C. qui suivent les noms des directeurs de la photo américains et britanniques ? Merci, et salut à toute l'équipe.

Ces lettres ne désignent par un quelconque procédé photographique mais signifient que le directeur de la photo appartient à un syndicat. A.S.C. veut dire « American Society of Cinematographer », B.S.C. : « British Society of Cinematographer ». Il existe également un « C.S.C. » pour le Canada.

Les trois photos : envoi de Rémi Lange.



MAQUILLAGE PUB

LE BLOB ET LE MORT-VIVANT

Révolution dans la publicité télévisée : au milieu des couches-culottes et des lessives un message de 8 secondes vient diviser la France. Les uns trouvent ça franchement dégoûtant, les autres, dont la rédaction de Mad, savourent. En fait il s'agit de trois messages que l'homme moderne, celui qui lit Mad Movies et s'intéresse à la publicité, n'a pu manquer d'apercevoir sur son téléviseur. Dans le premier un robot se déglingue à la vue d'un paquet de chewing-gum ; dans le second un gros monstre rouge et gluant fond à la vue du même paquet ; enfin, dans le troisième (plus rarement diffusé), un mort-vivant renaît de singulière façon dans les mêmes circonstances que ses collègues. Mad Movies, qui s'intéresse de faire état des techniques d'effets spéciaux utilisés par le cinéma fantastique, se permet donc une page sur la fabrication de ces trucages. Cela nous fait d'autant plus plaisir que l'un des principaux auteurs n'est autre que le maquilleur de *Clash* et d'*Ogroff*, l'ancien spécialiste du maquillage à Mad (traitreusement passé à Starfix depuis), le Dick Smith du cinéma français, nous avons nommé Benoît Lestang. C'est bien sûr le nouveau spécialiste du maquillage à Mad que nous avons envoyé en reportage.



A 19 ans, bientôt 20, Benoît Lestang a déjà de quoi remplir un portfolio. Outre les films et les activités journalistiques cités plus haut il a été responsable des effets spéciaux de maquillage sur **La morte vivante.** « J'ai fait **La morte vivante** à 17 ans et je ne crois pas que Rollin le savait. Maintenant que j'ai fait cette pub, la première de ma carrière, et que je crois avoir prouvé mes capacités je ne cache plus mon âge ». Il faut y ajouter plusieurs courts-métrages, dont **Poste restante,** une couverture pour Pif-Gadget, un téléfilm, **Rubis,** et les effets additionnels d'un films avec Robert Ginty, **White fire.** « Nous avons fait des gros plans de gars qui se prennent des coups de tronçonneuse, ainsi qu'une gorge tranchée. Il faut dire que le maquilleur qu'ils avaient engagé, un turc, s'était contenté de mettre un steak sur la gorge de la victime. Ça marchait moyennement. »

Le message publicitaire Springgum est le dernier travail en date de Lestang. « Ça s'est fait en avril-mai 1984. Stéphane Drouot (Star Suburb) devait le mettre en scène et, comme il me connaissait, il m'a introduit dans le projet. Finalement ce n'est pas lui qui l'a mis en scène, on a même changé d'agence, mais ils m'ont gardé ».

Benoît Lestang ne s'est occupé que de la fabrication du mort-vivant et de ce monstre rouge qu'il intitule le blob ; le robot, entièrement mécanique, ayant été réalisé par Eric Fevre. Lestang s'est quand même fait assisté de deux collègues, Christian Orven et Gilles Rossire. « C'est Christian qui s'est occupé des yeux du blob par exemple. Parce que la tige qui les supporte n'est pas plus grosse qu'un doigt et qu'on ne pouvait donc y faire passer une main ou des câbles, il a fallu les radio-commander. Et il est plus calé que moi en mécanique électronique ».

C'est à Gotlib que l'annonceur a fait appel pour concevoir les trois monstres. Et c'est d'après les croquis du dessinateur que Lestang a commencé son travail. Non sans avoir prévenu la production qu'il leur faudrait tourner la scène en deux plans. « Le blob était censé bouger à la vue du paquet puis fondre pour ne plus avoir que la langue et un œil. Nous avons donc fait deux monstres, l'original et puis sa forme fondue. A l'écran on passe de l'un à l'autre grâce à un fondu enchaîné en s'arrangeant pour que le paquet reste à la même place. »

Benoît Lestang a commencé par faire une sculpture en plastiline, produit à base d'huile plus pratique que la glaise pour les gros ouvrages car ne séchant pas. Mais le blob n'a pas été sculpté d'une seule pièce, comme l'explique le maître : « C'est à cause du problème dit de la contredépouille. C'est-à-dire qu'il est très délicat de démouler au niveau des renfoncements comme la trompe ou les bras. Nous avons donc séparé l'ensemble en plusieurs parties : le corps, la trompe, l'arrière du crâne et les bras. »

Après approbation de la sculpture par la production il a été coulé du plâtre sur la plastiline pour obtenir un négatif. Puis on a sorti un positif constitué de fibre de verre recouverte de caoutchouc-mousse (mousse de latex). « La fibre de verre sert à tenir la mousse et à poser les mécanismes (vis, etc.). De plus ça permet de mettre des « bladers » (poches gonflables) entre la fibre et le latex. De cette façon le corps du blob pulse. »

Les yeux du blob étaient donc radiocommandés. Les bras étaient actionnés grâce à une simple barre de fer. Quand à la langue, cette langue qui s'agite à la fin du spot, elle a fonctionné selon le principe des marionnettes : Lestang a moulé son bras puis sculpté une grosse langue pustuleuse à partir du moule. La langue qui s'enfilait ainsi comme un long gant était actionnée à la main.

La fabrication du premier monstre avait été une course poursuite : 4 semaines de travail intensif jusqu'à 2 heures du matin le jour même du tournage. Le second monstre aura droit à 4 semaines lui aussi mais cette fois ce sera suffisant. Toujours d'après un dessin de Gotlib le mort-vivant a été fabriqué selon le même principe que le blob mais, cette fois-ci, d'une seule pièce parce que plus simple. A l'écran on le voit tourner la tête, regarder le paquet de chewing-gum ; ses yeux jaillissent de leur orbite et se mettent à tourner, la mâchoire se décroche et les cheveux se hérissent.

« Pour les yeux nous avions deux moteurs avec un axe transmettant le mouvement. Le tout était monté sur une espèce de charriot





avec un ressort de renvoi qui marchait comme la langue de l'Alien. C'est-à-dire qu'on tirait sur un câble qui faisait reculer l'ensemble et quand on lâchait, les ressorts envoyaient les yeux en avant. En tirant plus ou moins sur le fil, les yeux sortaient plus ou moins rapidement. Pour les cheveux qui se soulèvent on avait deux grilles l'une à côté de l'autre dans lesquelles les cheveux (des fils d'acier) étaient fichés. Quand on poussait une grille vers le bas les cheveux se redressaient. C'est Eric Fevre qui s'en est chargé. »

Benoît Lestang n'a pas de film en projet pour l'instant. Il travaille à des réalisations personnelles et envisage un exil à l'étranger, plus friand que la France en matière d'effets spéciaux. Il y a pourtant du travail en France et même des concurrents. « C'est vrai mais c'est surtout la pub qui donne du travail aux maquilleurs français. Quoique beaucoup d'effets soient réalisés par des anglo-saxons (Christopher Tucker par ex.). Les leaders en France sont Reiko Kruk et Dominique Colladant **(Gwendoline, Frankenstein 90).** Il y a aussi Alain Folgoas et Pascal Rozier. Paradoxalement je suis plus connu du public que des professionnels. Principalement grâce à Starfix, Mad Movies et même l'Ecran, puisque je rends hilare son rédacteur en chef. » (1).

Oh là ! Sujet brûlant. « Non, non il faut en parler ; il faut dire ce qui s'est passé. L'écran a publié une critique de **Clash** où ils m'assassinaient gratuitement. En vertu du droit de réponse je leur ai envoyé une lettre hyperpolie pour leur expliquer les problèmes de temps et d'argent que j'avais eus sur **Clash.** Ils n'ont pas publié la lettre. Ensuite j'ai appris que Raphaël Delpard avait fait la même chose sans que nous nous concertions. C'était une lettre tout à fait correcte qui pareillement n'a pas été publiée. Comme quoi ils sont vraiment peu polis. D'ailleurs, tout le monde le sait, ça fait des années que l'Ecran a perdu toute éthique. »

Benoît Lestang n'a pas voulu publier de droit de réponse dans Starfix. « La rédaction me l'a proposé mais j'ai refusé pour ne pas faire le jeu de l'Ecran. Je préfère que ce soit publié dans Mad Movies qui est un terrain neutre. » Tellement neutre que Mad Movies laisse lâchement à Lestang la responsabilité de ses propos.

Yves-Marie LE BESCOND

(1) Allusion à un trait d'humour, fort drôle mais gratuit, paru dans l'Ecran Fantastique.



petites annonces

Vends copies de B.O. de John Williams, Giorgio Moroder et autres pour des prix très modiques. Recherche photos et articles concernant Harrison Ford et Anthony Hopkins. Contacter Philippe Sartorelli, résidence Les Candelès Bat. C n° 46, 66140 Canet-Plage.

Recherche correspondants(es) français ou étrangers (allemands, anglais et francophones) en vue d'échanger idées sur films et littérature fantastiques. Jean-Pierre Majewski, 22, rue Gustave Courbet 25400 Audincourt.

Recherche affiches et photos de **Zombie, Hallowen II** et **III, Carnage, Terreur à l'hôpital central, Surnaturel, Hurlements, Vendredi 13** (les quatre). Je recherche aussi toute photo « choc ». Jérôme Didierjean, résidence La Forêt, route de Sermiers Montchenot 51500 Rilly La Forêt.

Recherche ACTUA-CINE sur **Le retour du Jedi, Les aventuriers de l'arche perdue** et autre doc. (français et étrangers) sur la saga **Star wars, Indiana Jones, The day after, Alien, Blade Runner,** etc. Ecrire à Florence Arcis, 4 rue Louis Galvani 69100 Villeurbanne.

Recherche tout documents sur Harrison Ford, Carrie Fisher, Sylvester Stallone (posters, photos, articles, etc.) ainsi que l'affiche de **Star wars, L'empire contre-attaque, Le retour du Jedi, Rambo, Rocky I, II et III.** Laurence Yaghdijan, 17, Traverse des 4 chemins de Montolivet 13012 Marseille.

Pour création revue littéraire et fantastique, recherche nouvelles, articles, poésies, dessins, B.D., même comiques. Mais le tout rétro, style années 50-60 et de qualité. Ecrire à Madame Micky Papoz, La Praderie 83570 Correns.

Vends MAD MOVIES n° 10 à 16, l'ECRAN FANTASTIQUE (1974), MONSTER-BIS N° 2 à 14, CINE ZINE ZONE 8, 10 et 14, LUMIERE DU CINEMA 1 à 6. Ecrire à Guy Rolet, 10 B, rue Charles Péguy 18000 Bourges. Joindre une enveloppe timbrée SVP.

Je recherche documents, articles, posters, photos sur les **Star wars** et leurs acteurs. Echange diverses affiches de cinéma fantastique et aussi posters de Belmondo et Depardieu contre ces documents. Claire Merias, 131, rue Louis Becker 69100 Villeurbanne.

Vends photos (250, découpées) de **Star wars, L'empire** et **Retour du Jedi** ou les échange contre des photos de **Mad Max I** et **II.** Ecrire à Stéphane Delaunay, 23, rue des Vallées Durand 50150 Sourdeval-La-Barre.

Achète enregistrement VHS du téléfilm diffusé sur A2 le 12 juillet 1984 **Le mercenaire et l'enfant**, doc. sur Scott Hylands and Earth II. D. Schreys, 46, rue de Stonne 02200 Soissons.

Cherche **Excalibur P. 38** de Théodore Sturgeon. Ecrire à Philippe Renoux, 1, rue de Soyécourt 78600 Maisons-Laffitte.

Achète (deux fois son prix, si très bon état) LE METAL HURLANT 42, bis spécial **Alien.** Ecrire à Christophe Chambrillon, 1, bis rue Emile Bernard 89700 Tonnerre.

Achète tout de qui concerne l'héroïc-fantasy (revues, affiches...). Achète aussi toutes sortes de personnages (articulés ou non), monstres ou personnages, bon état. Ecrire à Nicole Laurent, 13 allée de la Haie Normande 95100 Argenteuil.

Recherchons toutes photos, documents, posters de la saga **Star wars, Jaws** et aussi sur Harrison Ford et Roy Sheider et les adresses de ces deux acteurs, Stéphanie et Christophe Billebert, 3, avenue Eugène Pittard 1206 Genève Suisse.

Recherche affiches de **La guerre des étoiles, l'Empire contre-attaque** et **Les aventuriers de l'arche perdue** (si possible en petit format). Prix raisonnables. Christophe Chancel, 55, avenue Léon Blum 30200 Bagnols sur Ceze.

Recherche tout renseignements sur J.R.R. Tolkien et sur le film **Le seigneur des anneaux,** ainsi que tout lecteur assidu de Tolkien pour discuter et peut-être créer un fan club. Stéphane Duval, 2, rue Léon Petit 86100 Chatellerault.

Cherche toute documentation sur Ryuichi Sakamoto **(Furyo).** Bénédicte Beltan, 12, place du Palais 35000 Rennes.

Recherche tout documents sur David Carradine (interviews, reportages sur tournages, photos, affiches). Ecrire à Jean-Noël Chauvel, Bellevue St M'Herué 35500 Vitre.

Recherche affiche des **Dents de la mer** et **d'E.T.,** ainsi que l'adresse de Harrison Ford et de Steven Spielberg. Ecrire à Thomas Zoritchak, Bluffy, 74290 Veyrier du Lac.

Recherche dans la région du Nord (entre Valenciennes et Douai) toute personne âgée de 14 à 18 ans, possédant des patins à roulettes et désirant jouer bénévolement dans un film. Ecrire à Philippe Catton, 13, rue Emile Zola 59179 Fenain. Tournage prévu pour juillet-août 1985. Photos demandées.

Recherchons toute personne intéressée par la création d'un club « Donjons et Dragons ». Offre exclusivement réservée aux habitants d'Evry. Fabrice Alexandre, 1, rue Claude Debussy 91000 Evry.

Je suis intéressé par tout ce qui concerne Lucio Fulci (affiches, documents, photos) et les films **Zombie, Massacre à la tronçonneuse, Mad Max I, II, III, The exterminator, Le loup-garou de Londres** et toute « l'horreur italienne ». Christopher Mouron, 8, rue Didot 75014 Paris.

Vends disques neufs import d'Italie, excellente B.O. de films fantastiques la plupart inédites en France :



LE TITRE MYSTÉRIEUX

Encore un personnage inquiétant pour notre titre mystérieux. Signalons que le film dont il est issu est inédit en France mais que les revues spécialisées en ont déjà parlé. Les cinq premiers lecteurs à nous donner la bonne réponse recevront gratuitement le prochain numéro de MAD MOVIES. Pour le titre précédent, il s'agissait du Return of Captain invincible de Philippe Mora avec Alan Arkin et Christopher Lee. Avaient trouvé la bonne réponse : Marc Olivet (Marseille), Jérôme Lafferté (Paris), Cathy Imbert (Paris), Jean-Paul Thibaut (Saint-Maur), Marcel Jugnac (Bordeaux), Pascal Guillot (Brest) et Laurent Aknin (Paris). Bonne chance pour cette fois-ci mais n'oubliez pas que vous n'avez plus que deux mois pour envoyer votre réponse.

PETITES ANNONCES (suite)

F. Frizzi, Goblin, Keith Emerson, etc. Liste complète contre deux timbres. Ecrire à M. Soru, 127 bd de Charonne 75011 Paris.

Je recherche tous documents sur Harrison Ford **(Les aventuriers, Blade Runner, Jedi**, etc.) ainsi que sur Mel Gibson **(Mad Max, I et II, Bounty, Tim**, etc.). Correspondrais également avec fans d'Harrison Ford. Géraldine Milley, 79 E avenue Anatole France 10000 Troyes.

Recherche les affiches de **Cargaison dangereuse, Vertigo, Plus dure sera la chute, Le rock du bagne, Les oiseaux, Dallas ville frontière, Les révoltés du Bounty** (Brando). Faire offre à Christophe Lavaud, 42, rue Albert Thomas 75010 Paris.

Recherche photos originales concernant Harrison Ford et cassette vidéo en VHS d'un de ses films récents **(Raiders..., Blade Runner**, etc.) en V.O. (sous-titrée ou pas). Ecrire à Stéphane Belmudes, 26, avenue Georges Bizet 13470 Carnoux.

Recherche documents sur **Battlestar Galactica, Alien** et **2001, Odyssée de l'espace** (photos, affiches, photos de tournage, interviews). François Moser, 12 rue Ambroise Paré 78130 Les Mureaux.

Je recherche la bande dessinée de **La guerre des étoiles** en différentes langues (même en français) de gratuit jusqu'à 20 F. Frédéric Hernant, 6, rue Jean Jaurès 02500 Hirson.

Recherche documents, photos, articles sur **Evil dead.** Christophe Perret, 47, avenue de Verdun 74100 Annemasse.

Je recherche et achète tout documents, relatifs à Klaus Kinski (affiches, photos, articles, etc.). Je réponds à toutes les propositions adressées à Pascal Tissier, Tertre 36, 2000 Neufchâtel Suisse.

Vends films super 8 (fantastique et science-fiction). Demander liste des extraits à Jean-Michel Jolly, 7 bd Jacques Monod, Ma Campagne, 16000 Angoulême.

Jeunes de St Etienne et de sa région recherchent gens intéressés par le cinéma fantastique amateur. Ecrire à Miguel Dognon 42000 St Etienne.

Recherche toutes photos, documents, posters, affiches, articles, etc. sur Sylvester Stallone, Kurt Russel, Richard Widmark, Harrison Ford, Belmondo, Bernard Giraudeau, Mark Hamill et Gérard Lanvin ainsi que sur les trois **Star Wars.** Valérie Cayot, 06 rue Saint Exupéry 71000 Mâcon.

Recherche les affiches des films **Rambo, Les aventuriers de l'arche perdue, Mad Max 1** et **2** et **A nous la victoire.** Sylviane Cimolaï, rue Antoine Ayala 13110 Port-de-Bouc.

Cherche documents de toute taille sur Steven Spielberg, Harrison Ford, **Raiders... 1** et **2** et les **Trois Star Wars.** J'échangerais également une affiche de **Superman** contre une des films cités. Ecrire à François Nief, 7 rue de Chambrier 25200 Montbéliard.

Vends numéros de Strange, collection complète de NOVA, albums des Fantastiques, les 16 premiers numéros de SPIDEY ainsi que les 5 premiers numéros de SPECIAL STRANGE. Michel Montheillet, Quartier du Haut 01890 Bettant.

Lycée en manque d'argent cherche à se procurer des bouquins sur l'audio-visuel (Médias, Voir, Vidéo-shows, Film français...) effectuerait déplacement. Tél. : 658.29.23. M. Louati Mourad.

Recherche tout ce qui concerne Harrison Ford : photos (surtout), documents, etc. Christine Hervé, Chemin des Terres Rouges 25770 Franois.

A vendre : projecteur 8/S8 Silma sonore plus valise transports et H.P. supplémentaire : 2 500 F. Caméra Nizo intégral 5 plus accessoires : 2 000 F (le tout en excellent état). Jean-Marc : 526.02.16 (soir de semaine).

Vends des numéros de MARVEL, STRANGE, SPECIAL STRANGE, TITANS, SPIDEY, NOVA, etc. Liste à réclamer à Xavier Rembotte, Quartier du Bas 01890 Bettant.

Vends nombreux livres et revues de Fantastique, Anticipation, Voyages et Aventures extraordinaires (Opta, Rayon Fantastique, Galaxie, Hetzel, Fleuve Noir, etc.). Liste contre timbre à Eric Maillet, 58 rue Berlioz 78140 Vélizy.

Je recherche tout document concernant Georges Lucas et sa saga **La guerre des étoiles.** Les photos et les articles peuvent être photocopiés. Prêt à correspondre avec des Jedimaniac ou à échanger ces documents avec les miens. Mlle Djamila Messaouden, 11 boulevard Bergson 95200 Sarcelles.

Je recherche tout document concernant la saga de **La guerre des étoiles,** photos, posters, articles, ainsi que sur ses acteurs : Mark Hamill, Carrie Fisher, Harrison Ford. Stéphane Kaercher, 6, rue du Midi 21201 Genève Suisse.

Pour continuer mon journal, je recherche tout ce qui concerne Harrison Ford et, si possible, son adresse. Je recherche aussi les affiches (grand format) françaises ou américaines de ses films. Merci. Ecrire à Véronique Trouillet, 24, avenue des Bruyères Chartainvilliers 28130 Maintenon.

ABONNEMENT

L'abonnement à MAD MOVIES est de 100 F pour six numéros à paraitre. Sauf indication de votre part celui-ci commencera avec le N° 33. Tout règlement est à adresser à MAD MOVIES, 49, rue de La Rochefoucauld 75009 Paris. Pour l'étranger, même tarif, réglement par mandat-international.

LES PLUS BELLES AFFICHES DU CINEMA FANTASTIQUE :

N° 11 : L'AU DELA (L'Aldila) de Lucio Fulci (poster italien).



L'ALDILA'

KATHERINE MacCOLL · DAVID WARBECK
SARAH KELLER · ANTOINE SAINT JOHN
e con **VERONICA LAZAR**

Prodotto da FABRIZIO DE ANGELIS per la FULVIA FILM srl

Regia di **LUCIO FULCI**

